Supp. 60,084/C Vol. 1

6311.

o

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. LE COMTE DE BUFFON.

HISTOIRE DES QUADRUPÈDES.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. LE COMTE DE BUFFON.

HISTOIRE DES QUADRUPÈDES.

12.011

HISTOIRE NATURELLE,

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

Par M. le Comte DE BUFFON, *Intendant du Jardin & du Cabinet du Roi, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c.*

QUADRUPÈDES, Tome Premier.

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

BIBL. DU MUSÉUM CESSION AUTORISÉE

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXVII.

311223

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

CE Volume est le I.^{er} des Quadrupèdes : la nécessité de faire des volumes à peu-près d'égale épaisseur, a obligé de faire précéder cette Histoire des Quadrupèdes, des Discours prononcés à l'Académie Françoise, & de l'Essai d'Arithmétique morale. Le Relieur ne doit point avoir égard à la signature du bas des premières feuilles, marquées Tome V. *Elle devoit être* Tome I.^{er} des Quadrupèdes.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

DISCOURS prononcé à l'Académie Françoiſe, par M. de Buffon, le jour de ſa réception. Page 1

PROJET d'une Réponſe à M. de Coëtloſquet, ancien Évêque de Limoges 14

RÉPONSE à M. Watelet 20

RÉPONSE à M. de la Condamine 24

RÉPONSE à M. le Chevalier de Chaſtelux 27

RÉPONSE à M. le Maréchal Duc de Duras . . 36

ESSAIS d'Arithmétique morale . . . 46 juſqu'à 148

DISCOURS ſur la Nature des Animaux . . . Page 1

LE Cheval 117

ADDITION au Cheval 200

L'ÂNE 212

LE Bœuf 240

LA Brebis 277

LA Chèvre 297

LE Cochon, le Cochon de Siam & le Sanglier . . . 310

DISCOURS

HISTOIRE NATURELLE.

Discours sur la nature des Animaux.

De Seve inv. P. F. Tardieu Sculp.

HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS
Sur la nature des Animaux.

COMME ce n'eſt qu'en comparant que nous pouvons juger; que nos connoiſſances roulent même entièrement ſur les rapports que les choſes ont avec celles qui leur reſſemblent ou qui en diffèrent, & que s'il n'exiſtoit point d'animaux, la nature de l'homme ſeroit encore plus incompréhenſible; après avoir conſidéré l'homme en lui-même, ne devons-nous pas nous ſervir de cette voie de comparaiſon? ne faut-il pas

examiner la nature des animaux, comparer leur organiſation, étudier l'économie animale en général, afin d'en faire des applications particulières, d'en ſaiſir les reſſemblances, rapprocher les différences, & de la réunion de ces combinaiſons tirer aſſez de lumières pour diſtinguer nettement les principaux effets de la mécanique vivante, & nous conduire à la ſcience importante dont l'homme même eſt l'objet!

Commençons par ſimplifier les choſes, reſſerrons l'étendue de notre ſujet, qui d'abord paroît immenſe, & tâchons de le réduire à ſes juſtes limites. Les propriétés qui appartiennent à l'animal, parce qu'elles appartiennent à toute matière, ne doivent point être ici conſidérées, du moins d'une manière abſolue *. Le corps de l'animal eſt étendu, peſant, impénétrable, figuré, capable d'être mis en mouvement, ou contraint de demeurer en repos par l'action ou par la réſiſtance des corps étrangers; toutes ces propriétés qui lui ſont communes avec le reſte de la matière, ne ſont pas celles qui caractériſent la nature des animaux, & ne doivent être employées que d'une manière relative, en comparant, par exemple, la grandeur, le poids, la figure, &c. d'un animal, avec la grandeur, le poids, la figure, &c. d'un autre animal.

De même nous devons ſéparer de la nature particulière des animaux, les facultés qui ſont communes

* Voyez ce que j'en ai dit au commencement du premier chapitre du ſecond volume de cette Hiſtoire Naturelle.

à l'animal & au végétal; tous deux ſe nourriſſent, ſe développent & ſe reproduiſent; nous ne devons donc pas comprendre dans l'économie animale, proprement dite, ces facultés qui appartiennent auſſi au végétal, & c'eſt par cette raiſon que nous avons traité de la nutrition, du développement, de la reproduction, & même de la génération des animaux, avant que d'avoir traité de ce qui appartient en propre à l'animal, ou plutôt de ce qui n'appartient qu'à lui.

Enſuite, comme on comprend dans la claſſe des animaux plusieurs êtres animés dont l'organiſation eſt très-différente de la nôtre & de celle des animaux dont le corps eſt à peu-près compoſé comme le nôtre, nous devons éloïgner de nos conſidérations cette eſpèce de nature animale particulière, & ne nous attacher qu'à celle des animaux qui nous reſſemblent le plus; l'économie animale d'une huître, par exemple, ne doit pas faire partie de celle dont nous avons à traiter.

Mais comme l'homme n'eſt pas un ſimple animal, comme ſa nature eſt ſupérieure à celle des animaux, nous devons nous attacher à démontrer la cauſe de cette ſupériorité, & établir, par des preuves claires & ſolides, le degré précis de cette infériorité de la nature des animaux, afin de diſtinguer ce qui n'appartient qu'à l'homme, de ce qui lui appartient en commun avec l'animal.

Pour mieux voir notre objet, nous venons de le circonſcrire, nous en avons retranché toutes les extrémités

excédentes, & nous n'avons conſervé que les parties néceſſaires. Diviſons-le maintenant pour le conſidérer avec toute l'attention qu'il exige, mais diviſons-le par grande maſſe; avant d'examiner en détail les parties de la machine animale, & les fonctions de chacune de ces parties, voyons en général le réſultat de cette mécanique, & ſans vouloir d'abord raiſonner ſur les cauſes, bornons-nous à conſtater les effets.

L'animal a deux manières d'être, l'état de mouvement & l'état de repos, la veille & le ſommeil, qui ſe ſuccèdent alternativement pendant toute la vie: dans le premier état, tous les reſſorts de la machine animale ſont en action; dans le ſecond, il n'y en a qu'une partie, & cette partie qui eſt en action dans le ſommeil, eſt auſſi en action pendant la veille; cette partie eſt donc d'une néceſſité abſolue, puiſque l'animal ne peut exiſter d'aucune façon ſans elle; cette partie eſt indépendante de l'autre, puiſqu'elle agit ſeule; l'autre au contraire dépend de celle-ci, puiſqu'elle ne peut ſeule exercer ſon action: l'une eſt la partie fondamentale de l'économie animale, puiſqu'elle agit continuellement & ſans interruption; l'autre eſt une partie moins eſſentielle, puiſqu'elle n'a d'exercice que par intervalles & d'une manière alternative.

Cette première diviſion de l'économie animale me paroît naturelle, générale & bien fondée: l'animal qui dort ou qui eſt en repos eſt une machine moins compliquée & plus aiſée à conſidérer que l'animal qui veille

ou qui eſt en mouvement. Cette différence eſt eſſentielle & n'eſt pas un ſimple changement d'état, comme dans un corps inanimé qui peut également & indifféremment être en repos ou en mouvement; car un corps inanimé qui eſt dans l'un ou dans l'autre de ces états, reſtera perpétuellement dans cet état, à moins que des forces ou des réſiſtances étrangères ne le contraignent à en changer; mais c'eſt par ſes propres forces que l'animal change d'état: il paſſe du repos à l'action, & de l'action au repos, naturellement & ſans contrainte: le moment de l'*éveil* revient auſſi néceſſairement que celui du ſommeil, & tous deux arriveroient indépendamment des cauſes étrangères, puiſque l'animal ne peut exiſter que pendant un certain temps dans l'un ou dans l'autre état, & que la continuité non interrompue de la veille ou du ſommeil, de l'action ou du repos, amèneroit également la ceſſation de la continuité du mouvement vital.

Nous pouvons donc diſtinguer dans l'économie animale deux parties, dont la première agit perpétuellement ſans aucune interruption, & la ſeconde n'agit que par intervalles. L'action du cœur & des poumons dans l'animal qui reſpire, l'action du cœur dans le fœtus, paroiſſent être cette première partie de l'économie animale: l'action des ſens & le mouvement du corps & des membres, ſemblent conſtituer la ſeconde.

Si nous imaginions donc des êtres auxquels la Nature n'eût accordé que cette première partie de l'économie

animale, ces êtres, qui ſeroient néceſſairement privés de ſens & de mouvement progreſſif, ne laiſſeroient pas d'être des êtres inanimés, qui ne différeroient en rien des animaux qui dorment. Une huître, un zoophyte, qui ne paroît avoir ni mouvement extérieur ſenſible, ni ſens externe, eſt un être formé pour dormir toujours; un végétal n'eſt dans ce ſens qu'un animal qui dort, & en général les fonctions de tout être organiſé qui n'auroit ni mouvemens, ni ſens, pourroient être comparées aux fonctions d'un animal qui ſeroit par ſa nature contraint à dormir perpétuellement.

Dans l'animal, l'état de ſommeil n'eſt donc pas un état accidentel, occaſionné par le plus ou moins grand exercice de ſes fonctions pendant la veille; cet état eſt au contraire une manière d'être eſſentielle, & qui ſert de baſe à l'économie animale. C'eſt par le ſommeil que commence notre exiſtence; le fœtus dort preſque continuellement, & l'enfant dort beaucoup plus qu'il ne veille.

Le ſommeil, qui paroît être un état purement paſſif, une eſpèce de mort, eſt donc au contraire le premier état de l'animal vivant & le fondement de la vie; ce n'eſt point une privation, un anéantiſſement, c'eſt une manière d'être, une façon d'exiſter tout auſſi réelle & plus générale qu'aucune autre: nous exiſtons de cette façon avant d'exiſter autrement; tous les êtres organiſés qui n'ont point de ſens n'exiſtent que de cette façon, aucun n'exiſte dans un état de mouvement continuel,

&

& l'exiſtence de tous participe plus ou moins à cet état de repos.

Si nous réduiſons l'animal, même le plus parfait, à cette partie qui agit ſeule & continuellement, il ne nous paroîtra pas différent de ces êtres auxquels nous avons peine à accorder le nom d'Animal; il nous paroîtra, quant aux fonctions extérieures, preſque ſemblable au végétal; car quoique l'organiſation intérieure ſoit différente dans l'animal & dans le végétal, l'un & l'autre ne nous offriront plus que les mêmes réſultats, ils ſe nourriront, ils croîtront, ils ſe développeront, ils auront les principes d'un mouvement interne, ils poſſéderont une vie végétale; mais ils ſeront également privés de mouvement progreſſif, d'action, de ſentiment, & ils n'auront aucun ſigne extérieur, aucun caractère apparent de vie animale. Mais revêtons cette partie intérieure d'une enveloppe convenable, c'eſt-à-dire, donnons-lui des ſens & des membres, bientôt la vie animale ſe manifeſtera; & plus l'enveloppe contiendra de ſens, de membres & d'autres parties extérieures, plus la vie animale nous paroîtra complète, & plus l'animal ſera parfait. C'eſt donc par cette enveloppe que les animaux diffèrent entr'eux; la partie intérieure qui fait le fondement de l'économie animale appartient à tous les animaux ſans aucune exception, & elle eſt à peu-près la même, pour la forme dans l'homme & dans les animaux qui ont de la chair & du ſang, mais l'enveloppe extérieure eſt très-différente, & c'eſt aux extrémités de

cette enveloppe que sont les plus grandes différences.

Comparons, pour nous mieux faire entendre, le corps de l'homme avec celui de l'animal; par exemple, avec le corps du cheval, du bœuf, du cochon, &c. la partie intérieure qui agit continuellement, c'est-à-dire, le cœur & les poumons, ou plus généralement les organes de la circulation & de la respiration, sont à peu-près les mêmes dans l'homme & dans l'animal; mais la partie extérieure, l'enveloppe, est fort différente. La charpente du corps de l'animal, quoique composée de parties similaires à celles du corps humain, varie prodigieusement pour le nombre, la grandeur & la position; les os y sont plus ou moins alongés, plus ou moins accourcis, plus ou moins arrondis, plus ou moins aplatis, &c. leurs extrémités sont plus ou moins élevées, plus ou moins cavées, plusieurs sont soudés ensemble, il y en a même quelques-uns qui manquent absolument, comme les clavicules; il y en a d'autres qui sont en plus grand nombre, comme les cornets du nez, les vertèbres, les côtes, &c. d'autres qui sont en plus petit nombre, comme les os du carpe, du métacarpe, du tarse, du métatarse, les phalanges, &c. ce qui produit des différences très-considérables dans la forme du corps de ces animaux, relativement à la forme du corps de l'homme.

De plus, si nous y faisons attention, nous verrons que les plus grandes différences sont aux extrémités, & que c'est par ces extrémités que le corps de l'homme diffère le plus du corps de l'animal; car divisons le

corps en trois parties principales, le tronc, la tête & les membres; la tête & les membres, qui ſont les extrémités du corps, ſont ce qu'il y a de plus différent dans l'homme & dans l'animal: enſuite, en conſidérant les extrémités de chacune de ces trois parties principales, nous reconnoîtrons que la plus grande différence dans la partie du tronc ſe trouve à l'extrémité ſupérieure & inférieure de cette partie, puiſque dans le corps de l'homme il y a des clavicules en haut, au lieu que ces parties manquent dans la plupart des animaux: nous trouverons pareillement à l'extrémité inférieure du tronc un certain nombre de vertèbres extérieures qui forment une queue à l'animal; & ces vertèbres extérieures manquent à cette extrémité inférieure du corps de l'homme. De même l'extrémité inférieure de la tête, les mâchoires, & l'extrémité ſupérieure de la tête, les os du front, diffèrent prodigieuſement dans l'homme & dans l'animal: les mâchoires dans la plupart des animaux ſont fort alongées & les os frontaux ſont au contraire fort raccourcis. Enfin en comparant les membres de l'animal avec ceux de l'homme, nous reconnoîtrons encore aiſément que c'eſt par leurs extrémités qu'ils diffèrent le plus, rien ne ſe reſſemblant moins au premier coup d'œil que la main humaine, & le pied d'un cheval ou d'un bœuf.

En prenant donc le cœur pour centre dans la machine animale, je vois que l'homme reſſemble parfaitement aux animaux par l'économie de cette partie &

des autres qui en ſont voiſines ; mais plus on s'éloigne de ce centre, plus les différences deviennent conſidérables, & c'eſt aux extrémités où elles ſont les plus grandes ; & lorſque dans ce centre même il ſe trouve quelque différence, l'animal eſt alors infiniment plus différent de l'homme, il eſt, pour ainſi dire, d'une autre nature, & n'a rien de commun avec les eſpèces d'animaux que nous conſidérons. Dans la plupart des inſectes, par exemple, l'organiſation de cette principale partie de l'économie animale eſt ſingulière ; au lieu de cœur & de poumons, on y trouve des parties qui ſervent de même aux fonctions vitales, & que par cette raiſon l'on a regardées comme analogues à ces viſcères, mais qui réellement en ſont très-différentes, tant par la ſtructure que par le réſultat de leur action : auſſi les inſectes diffèrent-ils, autant qu'il eſt poſſible, de l'homme & des autres animaux. Une légère différence dans ce centre de l'économie animale eſt toujours accompagnée d'une différence infiniment plus grande dans les parties extérieures. La tortue dont le cœur eſt ſingulièrement conformé, eſt auſſi un animal extraordinaire, qui ne reſſemble à aucun autre animal.

Que l'on conſidère l'homme, les animaux quadrupèdes, les oiſeaux, les cétacées, les poiſſons, les amphibies, les reptiles ; quelle prodigieuſe variété dans la figure, dans la proportion de leur corps, dans le nombre & dans la poſition de leurs membres, dans la ſubſtance de leur chair, de leurs os, de leurs

tégumens ! Ces quadrupèdes ont aſſez généralement des queues, des cornes, & toutes les extrémités du corps différentes de celle de l'homme : les cétacées vivent dans un autre élément, & quoiqu'ils ſe multiplient par une voie de génération ſemblable à celle des quadrupèdes, ils en ſont très-différens par la forme, n'ayant point d'extrémités inférieures : les oiſeaux ſemblent en différer encore plus par leur bec, leurs plumes, leur vol, & leur génération par des œufs : les poiſſons & les amphibies ſont encore plus éloignés de la forme humaine : les reptiles n'ont point de membres. On trouve donc la plus grande diverſité dans toute l'enveloppe extérieure, tous ont au contraire à peu-près la même conformation intérieure ; ils ont tous un cœur, un foie, un eſtomac, des inteſtins, des organes pour la génération ; ces parties doivent donc être regardées comme les plus eſſentielles à l'économie animale, puiſqu'elles ſont de toutes les plus conſtantes & les moins ſujettes à la variété.

Mais on doit obſerver que dans l'enveloppe même il y a auſſi des parties plus conſtantes les unes que les autres ; les ſens, ſur-tout certains ſens, ne manquent à aucun de ces animaux. Nous avons expliqué dans l'article des ſens *(vol. III)*, quelle peut être leur eſpèce de toucher : nous ne ſavons pas de quelle nature eſt leur odorat & leur goût, mais nous ſommes aſſurés qu'ils ont tous le ſens de la vue, & peut-être auſſi celui de l'ouïe. Les ſens peuvent donc être regardés comme

une autre partie eſſentielle de l'économie animale, auſſi-bien que le cerveau & ſes enveloppes, qui ſe trouve dans tous les animaux qui ont des ſens, & qui en effet eſt la partie dont les ſens tirent leur origine, & ſur laquelle ils exercent leur première action. Les inſectes même, qui diffèrent ſi fort des autres animaux par le centre de l'économie animale, ont une partie dans la tête, analogue au cerveau, & des ſens dont les fonctions ſont ſemblables à celles des autres animaux; & ceux qui, comme les huîtres, paroiſſent en être privés, doivent être regardés comme des demi-animaux, comme des êtres qui font la nuance entre les animaux & les végétaux.

Le cerveau & les ſens forment donc une ſeconde partie eſſentielle à l'économie animale; le cerveau eſt le centre de l'enveloppe, comme le cœur eſt le centre de la partie intérieure de l'animal. C'eſt cette partie qui donne à toutes les autres parties extérieures le mouvement & l'action, par le moyen de la moëlle, de l'épine & des nerfs, qui n'en ſont pas le prolongement: & de la même façon que le cœur & toute la partie intérieure communiquent avec le cerveau & avec toute l'enveloppe extérieure par les vaiſſeaux ſanguins qui s'y diſtribuent, le cerveau communique auſſi avec le cœur & toute la partie intérieure par les nerfs qui s'y ramifient. L'union paroît intime & réciproque, & quoique ces deux organes aient des fonctions abſolument différentes les unes des autres lorſqu'on les conſidère

à part, ils ne peuvent cependant être ſéparés ſans que l'animal périſſe à l'inſtant.

Le cœur & toute la partie intérieure agiſſent continuellement, ſans interruption, &, pour ainſi dire, mécaniquement & indépendamment d'aucune cauſe extérieure; les ſens au contraire & toute l'enveloppe n'agiſſent que par intervalles alternatifs, & par des ébranlemens ſucceſſifs cauſés par les objets extérieurs. Les objets exercent leur action ſur les ſens, les ſens modifient cette action des objets, & en portent l'impreſſion modifiée dans le cerveau, où cette impreſſion devient ce que l'on appelle ſenſation; le cerveau en conſéquence de cette impreſſion, agit ſur les nerfs & leur communique l'ébranlement qu'il vient de recevoir, & c'eſt cet ébranlement qui produit le mouvement progreſſif & toutes les autres actions extérieures du corps & des membres de l'animal. Toutes les fois qu'une cauſe agit ſur un corps, on ſait que ce corps agit lui-même par ſa réaction ſur cette cauſe; ici les objets agiſſent ſur l'animal par le moyen des ſens, & l'animal réagit ſur les objets par ſes mouvemens extérieurs; en général l'action eſt la cauſe, & la réaction l'effet.

On me dira peut-être qu'ici l'effet n'eſt point proportionnel à la cauſe; que dans les corps ſolides qui ſuivent les loix de la mécanique, la réaction eſt toujours égale à l'action; mais que dans le corps animal il paroît que le mouvement extérieur ou la réaction eſt incomparablement plus grande que l'action, & que par

conſéquent le mouvement progreſſif & les autres mouvemens extérieurs ne doivent pas être regardés comme de ſimples effets de l'impreſſion des objets ſur les ſens. Mais il eſt aiſé de répondre que ſi les effets nous paroiſſent proportionnels à leurs cauſes dans certains cas & dans certaines circonſtances, il y a dans la Nature un bien plus grand nombre de cas & de circonſtances où les effets ne ſont en aucune façon proportionnels à leurs cauſes apparentes. Avec une étincelle on enflamme un magaſin à poudre, & l'on fait ſauter une citadelle; avec un léger frottement on produit par l'électricité un coup violent, une ſecouſſe vive, qui ſe fait ſentir dans l'inſtant même à de très-grandes diſtances, & qu'on n'affoiblit point en la partageant, en ſorte que mille perſonnes qui ſe touchent ou ſe tiennent par la main, en ſont également affectées, & preſque auſſi violemment que ſi le coup n'avoit porté que ſur une ſeule; par conſéquent il ne doit pas paroître extraordinaire qu'une légère impreſſion ſur les ſens puiſſe produire dans le corps animal une violente réaction, qui ſe manifeſte par les mouvemens extérieurs.

Les cauſes que nous pouvons meſurer, & dont nous pouvons en conſéquence eſtimer au juſte la quantité des effets, ne ſont pas en auſſi grand nombre que celles dont les qualités nous échappent, dont la manière d'agir nous eſt inconnue, & dont nous ignorons par conſéquent la relation proportionnelle qu'elles peuvent avoir avec leurs effets. Il faut pour que nous puiſſions meſurer une cauſe,

caufe, qu'elle foit fimple, qu'elle foit toujours la même, que fon action foit conftante, ou, ce qui revient au même, qu'elle ne foit variable que fuivant une loi qui nous foit exactement connue. Or dans la Nature, la plupart des effets dépendent de plufieurs caufes différemment combinées, de caufes dont l'action varie, de caufes dont les degrés d'activité ne femblent fuivre aucune règle, aucune loi conftante, & que nous ne pouvons par conféquent, ni mefurer, ni même eftimer que comme on eftime des probabilités, en tâchant d'approcher de la vérité par le moyen des vraifemblances.

Je ne prétends donc pas affurer comme une vérité démontrée, que le mouvement progreffif & les autres mouvemens extérieurs de l'animal aient pour caufe, & pour caufe unique, l'impreffion des objets fur les fens : je le dis feulement comme une chofe vraifemblable, & qui me paroît fondée fur de bonnes analogies; car je vois que dans la Nature tous les êtres organifés qui font dénués de fens, font auffi privés du mouvement progreffif, & que tous ceux qui en font pourvus ont tous auffi cette qualité active de mouvoir leurs membres & changer de lieu. Je vois de plus qu'il arrive fouvent que cette action des objets fur les fens met à l'inftant l'animal en mouvement, fans même que la volonté paroiffe y avoir part, & qu'il arrive toujours, lorfque c'eft la volonté qui détermine le mouvement, qu'elle a été elle-même excitée par la fenfation qui réfulte de l'impreffion actuelle des

objets ſur les ſens, ou de la réminiſcence d'une impreſſion antérieure.

Pour le faire mieux ſentir, conſidérons-nous nous-mêmes, & analyſons un peu le phyſique de nos actions. Lorſqu'un objet nous frappe par quelque ſens que ce ſoit, que la ſenſation qu'il produit eſt agréable, & qu'il fait naître un deſir, ce deſir ne peut être que relatif à quelques-unes de nos qualités & à quelques-unes de nos manières de jouir; nous ne pouvons deſirer cet objet que pour le voir, pour le goûter, pour l'entendre, pour le ſentir, pour le toucher; nous ne le deſirons que pour ſatisfaire plus pleinement le ſens avec lequel nous l'avons aperçu, ou pour ſatisfaire quelques-uns de nos autres ſens en même temps, c'eſt-à-dire, pour rendre la première ſenſation encore plus agréable, ou pour en exciter une autre, qui eſt une nouvelle manière de jouir de cet objet: car ſi dans le moment même que nous l'apercevons, nous pouvions en jouir pleinement & par tous les ſens à la fois, nous ne pourrions rien deſirer. Le deſir ne vient donc que de ce que nous ſommes mal ſitués par rapport à l'objet que nous venons d'apercevoir, nous en ſommes trop loin ou trop près: nous changeons donc naturellement de ſituation, parce qu'en même temps que nous avons aperçu l'objet, nous avons auſſi aperçu la diſtance ou la proximité qui fait l'incommodité de notre ſituation, & qui nous empêche d'en jouir pleinement. Le mouvement que nous faiſons en conſéquence du deſir, & le deſir lui-même, ne

viennent donc que de l'impreſſion qu'a fait cet objet ſur nos ſens.

Que ce ſoit un objet que nous ayons aperçu par les yeux & que nous deſirions de toucher, s'il eſt à notre portée nous étendons le bras pour l'atteindre, & s'il eſt éloigné nous nous mettons en mouvement pour nous en approcher. Un homme profondément occupé d'une ſpéculation, ne ſaiſira-t-il pas, s'il a grand faim, le pain qu'il trouvera ſous ſa main! il pourra même le porter à ſa bouche & le manger ſans s'en apercevoir. Ces mouvemens ſont une ſuite néceſſaire de la première impreſſion des objets; ces mouvemens ne manqueroient jamais de ſuccéder à cette impreſſion, ſi d'autres impreſſions qui ſe réveillent en même temps ne s'oppoſoient ſouvent à cet effet naturel, ſoit en affoibliſſant, ſoit en détruiſant l'action de cette première impreſſion.

Un être organiſé qui n'a point de ſens, une huître, par exemple, qui probablement n'a qu'un toucher fort imparfait, eſt donc un être privé, non-ſeulement de mouvement progreſſif, mais même de ſentiment & de toute intelligence, puiſque l'un ou l'autre produiroient également le deſir, & ſe manifeſteroient par le mouvement extérieur. Je n'aſſurerai pas que ces êtres privés de ſens ſoient auſſi privés du ſentiment même de leur exiſtence, mais au moins peut-on dire qu'ils ne la ſentent que très-imparfaitement, puiſqu'ils ne peuvent apercevoir ni ſentir l'exiſtence des autres êtres.

C'eſt donc l'action des objets ſur les ſens qui fait

naître le desir, & c'est le desir qui produit le mouvement progressif. Pour le faire encore mieux sentir, supposons un homme, qui dans l'instant où il voudroit s'approcher d'un objet, se trouveroit tout-à-coup privé des membres nécessaires à cette action, cet homme, auquel nous retranchons les jambes, tâcheroit de marcher sur ses genoux; ôtons-lui encore les genoux & les cuisses, en lui conservant toujours le desir de s'approcher de l'objet, il s'efforcera alors de marcher sur ses mains; privons-le encore des bras & des mains, il rampera, il se traînera, il emploiera toutes les forces de son corps & s'aidera de toute la flexibilité des vertèbres pour se mettre en mouvement, il s'accrochera par le menton ou avec les dents à quelque point d'appui pour tâcher de changer de lieu; & quand même nous réduirions son corps à un point physique, à un atome globuleux, si le desir subsiste, il emploiera toujours toutes ses forces pour changer de situation: mais comme il n'auroit alors d'autre moyen pour se mouvoir que d'agir contre le plan sur lequel il porte, il ne manqueroit pas de s'élever plus ou moins haut pour atteindre à l'objet. Le mouvement extérieur & progressif ne dépend donc point de l'organisation & de la figure du corps & des membres, puisque de quelque manière qu'un être fût extérieurement conformé, il ne pourroit manquer de se mouvoir, pourvu qu'il eût des sens & le desir de les satisfaire.

C'est à la vérité de cette organisation extérieure que dépend la facilité, la vîtesse, la direction, la

continuité, &c. du mouvement; mais la cauſe, le principe, l'action, la détermination, viennent uniquement du deſir occaſionné par l'impreſſion des objets ſur les ſens : car ſuppoſons maintenant que la conformation extérieure étant toujours la même, un homme ſe trouvât privé ſucceſſivement de ſes ſens, il ne changera pas de lieu pour ſatisfaire ſes yeux, s'il eſt privé de la vue; il ne s'approchera pas pour entendre, ſi le ſon ne fait aucune impreſſion ſur ſon organe; il ne ſera jamais aucun mouvement pour reſpirer une bonne odeur ou pour en éviter une mauvaiſe, ſi ſon odorat eſt détruit; il en eſt de même du toucher & du goût, ſi ces deux ſens ne ſont plus ſuſceptibles d'impreſſion, il n'agira pas pour les ſatisfaire; cet homme demeurera donc en repos, & perpétuellement en repos, rien ne pourra le faire changer de ſituation & lui imprimer le mouvement progreſſif, quoique par ſa conformation extérieure il fût parfaitement capable de ſe mouvoir & d'agir.

Les beſoins naturels, celui, par exemple, de prendre de la nourriture, ſont des mouvemens intérieurs dont les impreſſions font naître le deſir, l'appétit, & même la néceſſité; ces mouvemens intérieurs pourront donc produire des mouvemens extérieurs dans l'animal, & pourvu qu'il ne ſoit pas privé de tous les ſens extérieurs, pourvu qu'il ait un ſens relatif à ſes beſoins, il agira pour les ſatisfaire. Le beſoin n'eſt pas le deſir, il en diffère comme la cauſe diffère de l'effet, & il ne peut le produire ſans le concours des ſens. Toutes les fois

que l'animal aperçoit quelque objet relatif à ſes beſoins; le deſir ou l'appétit naît, & l'action ſuit.

Les objets extérieurs exerçant leur action ſur les ſens, il eſt donc néceſſaire que cette action produiſe quelque effet, & on concevroit aiſément que l'effet de cette action ſeroit le mouvement de l'animal, ſi toutes les fois que ſes ſens ſont frappés de la même façon, le même effet, le même mouvement ſuccédoit toujours à cette impreſſion : mais comment entendre cette modification de l'action des objets ſur l'animal, qui fait naître l'appétit ou la répugnance! comment concevoir ce qui s'opère au-delà des ſens à ce terme moyen entre l'action des objets & l'action de l'animal! opération dans laquelle cependant conſiſte le principe de la détermination du mouvement, puiſqu'elle change & modifie l'action de l'animal, & qu'elle la rend quelquefois nulle malgré l'impreſſion des objets.

Cette queſtion eſt d'autant plus difficile à réſoudre, qu'étant par notre nature différens des animaux, l'ame a part à preſque tous nos mouvemens, & peut-être à tous, & qu'il nous eſt très-difficile de diſtinguer les effets de l'action de cette ſubſtance ſpirituelle, de ceux qui ſont produits par les ſeules forces de notre être matériel: nous ne pouvons en juger que par analogie & en comparant à nos actions les opérations naturelles des animaux; mais comme cette ſubſtance ſpirituelle n'a été accordée qu'à l'homme, & que ce n'eſt que par elle qu'il penſe & qu'il réfléchit; que l'animal eſt au

contraire un être purement matériel, qui ne penſe ni ne réfléchit, & qui cependant agit & ſemble ſe déterminer, nous ne pouvons pas douter que le principe de la détermination du mouvement ne ſoit dans l'animal un effet purement mécanique, & abſolument dépendant de ſon organiſation.

Je conçois donc que dans l'animal l'action des objets ſur les ſens en produit une autre ſur le cerveau, que je regarde comme un ſens intérieur & général qui reçoit toutes les impreſſions que les ſens extérieurs lui tranſmettent. Ce ſens interne eſt non-ſeulement ſuſceptible d'être ébranlé par l'action des ſens & des organes extérieurs, mais il eſt encore, par ſa nature, capable de conſerver long-temps l'ébranlement que produit cette action; & c'eſt dans la continuité de cet ébranlement que conſiſte l'impreſſion, qui eſt plus ou moins profonde à proportion que cet ébranlement dure plus ou moins de temps.

Le ſens intérieur diffère donc des ſens extérieurs, d'abord par la propriété qu'il a de recevoir généralement toutes les impreſſions, de quelque nature qu'elles ſoient; au lieu que les ſens extérieurs ne les reçoivent que d'une manière particulière & relative à leur conformation, puiſque l'œil n'eſt jamais ni pas plus ébranlé par le ſon que l'oreille par la lumière. *Secondement*, ce ſens intérieur diffère des ſens extérieurs par la durée de l'ébranlement que produit l'action des cauſes extérieures; mais pour tout le reſte, il eſt de la même nature

que les ſens extérieurs. Le ſens intérieur de l'animal eſt, auſſi-bien que ſes ſens extérieurs, un organe, un réſultat de mécanique, un ſens purement matériel. Nous avons, comme l'animal, ce ſens intérieur & matériel, & nous poſſédons de plus un ſens d'une nature ſupérieure & bien différente, qui réſide dans la ſubſtance ſpirituelle qui nous anime & nous conduit.

Le cerveau de l'animal eſt donc un ſens interne, général & commun, qui reçoit également toutes les impreſſions que lui tranſmettent les ſens externes, c'eſt-à-dire tous les ébranlemens que produit l'action des objets, & ces ébranlemens durent & ſubſiſtent bien plus long-temps dans ce ſens interne que dans les ſens externes: on le concevra facilement, ſi l'on fait attention que même dans les ſens externes il y a une différence très-ſenſible dans la durée de leurs ébranlemens. L'ébranlement que la lumière produit dans l'œil, ſubſiſte plus long-temps que l'ébranlement de l'oreille par le ſon; il ne faut pour s'en aſſurer, que réfléchir ſur des phénomènes fort connus. Lorſqu'on tourne avec quelque vîteſſe un charbon allumé, ou que l'on met le feu à une fuſée volante, ce charbon allumé forme à nos yeux un cercle de feu, & la fuſée volante une longue trace de flamme: on ſait que ces apparences viennent de la durée de l'ébranlement que la lumière produit ſur l'organe, & de ce que l'on voit en même temps la première & la dernière image du charbon ou de la fuſée volante: or le temps entre la première & la

dernière

dernière impreſſion ne laiſſe pas d'être ſenſible. Meſurons cet intervalle, & diſons qu'il faut une demi-ſeconde, ou, ſi l'on veut, un quart de ſeconde pour que le charbon allumé décrive ſon cercle & ſe retrouve au même point de la circonférence; cela étant, l'ébranlement cauſé par la lumière dure une demi-ſeconde ou un quart de ſeconde au moins. Mais l'ébranlement que produit le ſon n'eſt pas à beaucoup près d'une auſſi longue durée, car l'oreille ſaiſit de bien plus petits intervalles de temps: on peut entendre diſtinctement trois ou quatre fois le même ſon, ou trois ou quatre ſons ſucceſſifs dans l'eſpace d'un quart de ſeconde, & ſept ou huit dans une demi-ſeconde, & la dernière impreſſion ne ſe confond point avec la première, elle en eſt diſtincte & ſéparée; au lieu que dans l'œil la première & la dernière impreſſion ſemblent être continues, & c'eſt par cette raiſon qu'une ſuite de couleurs, qui ſe ſuccéderoient auſſi vîte que des ſons, doit ſe brouiller néceſſairement, & ne peut pas nous affecter d'une manière diſtincte comme le fait une ſuite de ſons.

Nous pouvons donc préſumer, avec aſſez de fondement, que les ébranlemens peuvent durer beaucoup plus long-temps dans le ſens intérieur qu'ils ne durent dans les ſens extérieurs, puiſque dans quelques-uns de ces ſens même, l'ébranlement dure plus long-temps que dans d'autres, comme nous venons de le faire voir de l'œil, dont les ébranlemens ſont plus durables

que ceux de l'oreille: c'eſt par cette raiſon que les impreſſions que ce ſens tranſmet au ſens intérieur, ſont plus fortes que les impreſſions tranſmiſes par l'oreille, & que nous nous repréſentons les choſes que nous avons vues, beaucoup plus vivement que celles que nous avons entendues. Il paroît même que de tous les ſens l'œil eſt celui dont les ébranlemens ont le plus de durée, & qui doit par conſéquent former les impreſſions les plus fortes, quoiqu'en apparence elles ſoient les plus légères; car cet organe paroît par ſa nature participer plus qu'aucun autre à la nature de l'organe intérieur. On pourroit le prouver par la quantité de nerfs qui arrivent à l'œil; il en reçoit preſqu'autant lui ſeul que l'ouïe, l'odorat & le goût pris enſemble.

L'œil peut donc être regardé comme une continuation du ſens intérieur; ce n'eſt, comme nous l'avons dit à l'article des ſens, qu'un gros nerf épanoui, un prolongement de l'organe dans lequel réſide le ſens intérieur de l'animal; il n'eſt donc pas étonnant qu'il approche plus qu'aucun autre ſens de la nature de ce ſens intérieur: en effet, non-ſeulement ſes ébranlemens ſont plus durables, comme dans le ſens intérieur, mais il a encore des propriétés éminentes au-deſſus des autres ſens, & ces propriétés ſont ſemblables à celles du ſens intérieur.

L'œil rend au dehors les impreſſions intérieures, il exprime le deſir que l'objet agréable qui vient de le frapper a fait naître; c'eſt, comme le ſens intérieur, un

ſens actif; tous les autres ſens au contraire ſont preſque purement paſſifs, ce ſont de ſimples organes faits pour recevoir les impreſſions extérieures, mais incapables de les conſerver, & plus encore de les réfléchir au dehors. L'œil les réfléchit, parce qu'il les conſerve; & il les conſerve, parce que les ébranlemens dont il eſt affecté ſont durables, au lieu que ceux des autres ſens naiſſent & finiſſent preſque dans le même inſtant.

Cependant lorſqu'on ébranle très-fortement & très-long-temps quelque ſens que ce ſoit, l'ébranlement ſubſiſte & continue long-temps après l'action de l'objet extérieur. Lorſque l'œil eſt frappé par une lumière trop vive ou lorſqu'il ſe fixe trop long-temps ſur un objet, ſi la couleur de cet objet eſt éclatante, il reçoit une impreſſion ſi profonde & ſi durable, qu'il porte enſuite l'image de cet objet ſur tous les autres objets. Si l'on regarde le ſoleil un inſtant, on verra pendant pluſieurs minutes, & quelquefois pendant pluſieurs heures, & même pluſieurs jours, l'image du diſque du ſoleil ſur tous les autres objets. Lorſque l'oreille a été ébranlée pendant quelques heures de ſuite par le même air de muſique, par des ſons forts auxquels on aura fait attention, comme par des hautbois ou par des cloches, l'ébranlement ſubſiſte, on continue d'entendre les cloches & les hautbois, l'impreſſion dure quelquefois pluſieurs jours, & ne s'efface que peu à peu. De même lorſque l'odorat & le goût ont été affectés par une odeur très-forte & par une ſaveur très-déſagréable,

on ſent encore long-temps après cette mauvaiſe odeur ou ce mauvais goût : & enfin lorſqu'on exerce trop le ſens du toucher ſur le même objet, lorſqu'on applique fortement un corps étranger ſur quelque partie de notre corps, l'impreſſion ſubſiſte auſſi pendant quelque temps, & il nous ſemble encore toucher & être touchés.

Tous les ſens ont donc la faculté de conſerver plus ou moins les impreſſions des cauſes extérieures, mais l'œil l'a plus que les autres ſens; & le cerveau, où réſide le ſens intérieur de l'animal, a éminemment cette propriété, non-ſeulement il conſerve les impreſſions qu'il a reçues, mais il en propage l'action en communiquant aux nerfs les ébranlemens. Les organes des ſens extérieurs, le cerveau qui eſt l'organe du ſens intérieur, la moëlle épinière, & les nerfs qui ſe répandent dans toutes les parties du corps animal, doivent être regardés comme faiſant un corps continu; comme une machine organique dans laquelle les ſens ſont les parties ſur leſquelles s'appliquent les forces ou les puiſſances extérieures ; le cerveau eſt l'hypomochlion ou la maſſe d'appui, & les nerfs ſont les parties que l'action des puiſſances met en mouvement. Mais ce qui rend cette machine ſi différente des autres machines, c'eſt que l'hypomochlion eſt non-ſeulement capable de réſiſtance & de réaction, mais qu'il eſt lui-même actif, parce qu'il conſerve long-temps l'ébranlement qu'il a reçu; & comme cet organe intérieur, le cerveau & les membranes qui l'environnent, eſt d'une très-grande capacité

& d'une très-grande ſenſibilité, il peut recevoir un très-grand nombre d'ébranlemens ſucceſſifs & contemporains, & les conſerver dans l'ordre où il les a reçus, parce que chaque impreſſion n'ébranle qu'une partie du cerveau, & que les impreſſions ſucceſſives ébranlent différemment la même partie, & peuvent ébranler auſſi des parties voiſines & contiguës.

Si nous ſuppoſions un animal qui n'eût point de cerveau, mais qui eût un ſens extérieur fort ſenſible & fort étendu, un œil, par exemple, dont la rétine eût une auſſi grande étendue que celle du cerveau, & eût en même temps cette propriété du cerveau de conſerver long-temps les impreſſions qu'elle auroit reçues; il eſt certain qu'avec un tel ſens l'animal verroit en même temps, non-ſeulement les objets qui le frapperoient actuellement, mais encore tous ceux qui l'auroient frappé auparavant, parce que dans cette ſuppoſition les ébranlemens ſubſiſtant toujours, & la capacité de la rétine étant aſſez grande pour les recevoir dans des parties différentes, il apercevroit également & en même temps, les premières & les dernières images; & voyant ainſi le paſſé & le préſent du même coup d'œil, il ſeroit déterminé mécaniquement à faire telle ou telle action en conſéquence du degré de force & du nombre plus ou moins grand des ébranlemens produits par les images relatives ou contraires à cette détermination. Si le nombre des images propres à faire naître l'appétit, ſurpaſſe celui des images propres à faire naître

la répugnance, l'animal ſera néceſſairement déterminé à faire un mouvement pour ſatisfaire cet appétit; & ſi le nombre ou la force des images d'appétit ſont égaux au nombre ou à la force des images de répugnance, l'animal ne ſera pas déterminé, il demeurera en équilibre entre ces deux puiſſances égales, & il ne ſera aucun mouvement, ni pour atteindre ni pour éviter. Je dis que ceci ſe fera mécaniquement & ſans que la mémoire y ait aucune part; car l'animal voyant en même-temps toutes les images, elles agiſſent par conſéquent toutes en même temps: celles qui ſont relatives à l'appétit ſe réuniſſent & s'oppoſent à celles qui ſont relatives à la répugnance, & c'eſt par la prépondérance, ou plutôt par l'excès de la force & du nombre des unes ou des autres, que l'animal ſeroit dans cette ſuppoſition néceſſairement déterminé à agir de telle ou telle façon.

Ceci nous fait voir que dans l'animal le ſens intérieur ne diffère des ſens extérieurs que par cette propriété qu'a le ſens intérieur de conſerver les ébranlemens, les impreſſions qu'il a reçues; cette propriété ſeule eſt ſuffiſante pour expliquer toutes les actions des animaux & nous donner quelque idée de ce qui ſe paſſe dans leur intérieur; elle peut auſſi ſervir à démontrer la différence eſſentielle & infinie qui doit ſe trouver entre eux & nous, & en même temps à nous faire reconnoître ce que nous avons de commun avec eux.

Les animaux ont les ſens excellens, cependant ils ne les ont pas généralement tous auſſi bons que l'homme,

& il faut obſerver que les degrés d'excellence des ſens ſuivent dans l'animal un autre ordre que dans l'homme. Le ſens le plus relatif à la penſée & à la connoiſſance eſt le toucher; l'homme, comme nous l'avons prouvé *, a ce ſens plus parfait que les animaux. L'odorat eſt le ſens le plus relatif à l'inſtinct, à l'appétit; l'animal a ce ſens infiniment meilleur que l'homme: auſſi l'homme doit plus connoître qu'appéter, & l'animal doit plus appéter que connoître. Dans l'homme, le premier des ſens pour l'excellence eſt le toucher, & l'odorat eſt le dernier; dans l'animal, l'odorat eſt le premier des ſens, & le toucher eſt le dernier; cette différence eſt relative à la nature de l'un & de l'autre. Le ſens de la vue ne peut avoir de ſûreté, & ne peut ſervir à la connoiſſance que par le ſecours du ſens du toucher; auſſi le ſens de la vue eſt-il plus imparfait, ou plutôt acquiert moins de perfection dans l'animal que dans l'homme. L'oreille, quoique peut-être auſſi-bien conformée dans l'animal que dans l'homme, lui eſt cependant beaucoup moins utile par le défaut de la parole, qui dans l'homme eſt une dépendance du ſens de l'ouïe, un organe de communication, organe qui rend ce ſens actif, au lieu que dans l'animal l'ouïe eſt un ſens preſque entièrement paſſif. L'homme a donc le toucher, l'œil & l'oreille plus parfaits, & l'odorat plus imparfait que l'animal; & comme le goût eſt un odorat intérieur, & qu'il eſt

---

* Voyez le traité des Sens, vol. III de cette Hiſtoire Naturelle, *page 352*.

encore plus relatif à l'appétit qu'aucun des autres ſens; on peut croire que l'animal a auſſi ce ſens plus ſûr & peut-être plus exquis que l'homme : on pourroit le prouver par la répugnance invincible que les animaux ont pour certains alimens, & par l'appétit naturel qui les porte à choiſir, ſans ſe tromper, ceux qui leur conviennent, au lieu que l'homme, s'il n'étoit averti, mangeroit le fruit du mancenillier comme la pomme, & la ciguë comme le perſil.

L'excellence des ſens vient de la Nature, mais l'art & l'habitude peuvent leur donner auſſi un plus grand degré de perfection; il ne faut pour cela que les exercer ſouvent & long-temps ſur les mêmes objets : un Peintre accoutumé à conſidérer attentivement les formes, verra du premier coup d'œil, une infinité de nuances & de différences qu'un autre homme ne pourra ſaiſir qu'avec beaucoup de temps, & que même il ne pourra peut-être ſaiſir. Un Muſicien, dont l'oreille eſt continuellement exercée à l'harmonie, ſera vivement choqué d'une diſſonance; une voix fauſſe, un ſon aigre l'offenſera, le bleſſera; ſon oreille eſt un inſtrument qu'un ſon diſcordant démonte & déſaccorde. L'œil du Peintre eſt un tableau où les nuances les plus légères ſont ſenties, où les traits les plus délicats ſont tracés. On perfectionne auſſi les ſens, & même l'appétit des animaux; on apprend aux oiſeaux à répéter des paroles & des chants; on augmente l'ardeur d'un chien pour la chaſſe en lui faiſant curée.

Mais

Mais cette excellence des ſens & la perfection même qu'on peut leur donner, n'ont des effets bien ſenſibles que dans l'animal; il nous paroîtra d'autant plus actif & plus intelligent, que ſes ſens ſeront meilleurs ou plus perfectionnés. L'homme, au contraire, n'en eſt pas plus raiſonnable, pas plus ſpirituel, pour avoir beaucoup exercé ſon oreille & ſes yeux. On ne voit pas que les perſonnes qui ont les ſens obtus, la vue courte, l'oreille dure, l'odorat détruit ou inſenſible, aient moins d'eſprit que les autres; preuve évidente qu'il y a dans l'homme quelque choſe de plus qu'un ſens intérieur animal: celui-ci n'eſt qu'un organe matériel, ſemblable à l'organe des ſens extérieurs, & qui n'en diffère que parce qu'il a la propriété de conſerver les ébranlemens qu'il a reçus: l'ame de l'homme, au contraire, eſt un ſens ſupérieur, une ſubſtance ſpirituelle, entièrement différente, par ſon eſſence & par ſon action, de la nature des ſens extérieurs.

Ce n'eſt pas qu'on puiſſe nier pour cela qu'il y ait dans l'homme un ſens intérieur matériel, relatif, comme dans l'animal, aux ſens extérieurs, l'inſpection ſeule le démontre: la conformité des organes dans l'un & dans l'autre, le cerveau qui eſt dans l'homme comme dans l'animal, & qui même eſt d'une plus grande étendue, relativement au volume du corps, ſuffiſent pour aſſurer dans l'homme l'exiſtence de ce ſens intérieur matériel. Mais ce que je prétends, c'eſt que ce ſens eſt infiniment ſubordonné à l'autre; la ſubſtance ſpirituelle le

commande, elle en détruit ou en fait naître l'action: ce ſens, en un mot, qui fait tout dans l'animal, ne fait dans l'homme que ce que le ſens ſupérieur n'empêche pas; il fait auſſi ce que le ſens ſupérieur ordonne. Dans l'animal, ce ſens eſt le principe de la détermination du mouvement & de toutes les actions; dans l'homme, ce n'en eſt que le moyen ou la cauſe ſecondaire.

Développons autant qu'il nous ſera poſſible, ce point important; voyons ce que ce ſens intérieur matériel peut produire: lorſque nous aurons fixé l'étendue de la ſphère de ſon activité, tout ce qui n'y ſera pas compris dépendra néceſſairement du ſens ſpirituel: l'ame fera tout ce que ce ſens matériel ne peut faire. Si nous établiſſons des limites certaines entre ces deux puiſſances, nous reconnoîtrons clairement ce qui appartient à chacune; nous diſtinguerons aiſément ce que les animaux ont de commun avec nous, & ce que nous avons au-deſſus d'eux.

Le ſens intérieur matériel reçoit également toutes les impreſſions que chacun des ſens extérieurs lui tranſmet: ces impreſſions viennent de l'action des objets, elles ne font que paſſer par les ſens extérieurs, & ne produiſent dans ce ſens qu'un ébranlement très-peu durable, &, pour ainſi dire, inſtantané; mais elles s'arrêtent ſur le ſens intérieur, & produiſent dans le cerveau, qui en eſt l'organe, des ébranlemens durables & diſtincts. Ces ébranlemens ſont agréables ou

désagréables, c'est-à-dire, sont relatifs ou contraires à la nature de l'animal, & font naître l'appétit ou la répugnance, selon l'état & la disposition présente de l'animal. Prenons un animal au moment de sa naissance; dès que par les soins de la mère il se trouve débarrassé de ses enveloppes, qu'il a commencé à respirer & que le besoin de prendre de la nourriture se fait sentir, l'odorat, qui est le sens de l'appétit, reçoit les émanations de l'odeur du lait qui est contenu dans les mamelles de la mère: ce sens ébranlé par les particules odorantes, communique cet ébranlement au cerveau, & le cerveau agissant à son tour sur les nerfs, l'animal fait des mouvemens & ouvre la bouche pour se procurer cette nourriture dont il a besoin. Le sens de l'appétit étant bien plus obtus dans l'homme que dans l'animal, l'enfant nouveau-né ne sent que le besoin de prendre de la nourriture, il l'annonce par des cris; mais il ne peut se la procurer seul, il n'est point averti par l'odorat, rien ne peut déterminer ses mouvemens pour trouver cette nourriture; il faut l'approcher de la mamelle, & la lui faire sentir & toucher avec la bouche: alors ces sens ébranlés communiqueront leur ébranlement à son cerveau, & le cerveau agissant sur les nerfs, l'enfant fera les mouvemens nécessaires pour recevoir & sucer cette nourriture. Ce ne peut être que par l'odorat & par le goût, c'est-à-dire, par les sens de l'appétit, que l'animal est averti de la présence de la nourriture & du lieu où il faut la chercher; ses yeux ne sont point encore

ouverts, & le fussent-ils, ils seroient, dans ces premiers instans, inutiles à la détermination du mouvement. L'œil, qui est un sens plus relatif à la connoissance qu'à l'appétit, est ouvert dans l'homme au moment de sa naissance, & demeure, dans la plupart des animaux, fermé pour plusieurs jours. Les sens de l'appétit, au contraire, sont bien plus parfaits & bien plus développés dans l'animal que dans l'enfant : autre preuve que dans l'homme les organes de l'appétit sont moins parfaits que ceux de la connoissance, & que dans l'animal ceux de la connoissance le sont moins que ceux de l'appétit.

Les sens relatifs à l'appétit sont donc plus développés dans l'animal qui vient de naître, que dans l'enfant nouveau-né. Il en est de même du mouvement progressif & de tous les autres mouvemens extérieurs: l'enfant peut à peine mouvoir ses membres, il se passera beaucoup de temps avant qu'il ait la force de changer de lieu; le jeune animal au contraire acquiert en très-peu de temps toutes ses facultés: comme elles ne sont dans l'animal que relatives à l'appétit, que cet appétit est véhément & promptement développé, & qu'il est le principe unique de la détermination de tous les mouvemens; que dans l'homme au contraire l'appétit est foible, ne se développe que plus tard, & ne doit pas influer autant que la connoissance, sur la détermination des mouvemens; l'homme est à cet égard plus tardif que l'animal.

Tout concourt donc à prouver, même dans le

physique, que l'animal n'est remué que par l'appétit, & que l'homme est conduit par un principe supérieur: s'il y a toujours eu du doute sur ce sujet, c'est que nous ne concevons pas bien comment l'appétit seul peut produire dans l'animal des effets si semblables à ceux que produit chez nous la connoissance; & que d'ailleurs nous ne distinguons pas aisément ce que nous faisons en vertu de la connoissance, de ce que nous ne faisons que par la force de l'appétit. Cependant il me semble qu'il n'est pas impossible de faire disparoître cette incertitude, & même d'arriver à la conviction, en employant le principe que nous avons établi. Le sens intérieur matériel, avons-nous dit, conserve long-temps les ébranlemens qu'il a reçus; ce sens existe dans l'animal, & le cerveau en est l'organe, ce sens reçoit toutes les impressions que chacun des sens extérieurs lui transmet: lorsqu'une cause extérieure, un objet de quelque nature qu'il soit, exerce donc son action sur les sens extérieurs, cette action produit un ébranlement durable dans le sens intérieur, cet ébranlement communique du mouvement à l'animal; ce mouvement sera déterminé, si l'impression vient des sens de l'appétit, car l'animal avancera pour atteindre, ou se détournera pour éviter l'objet de cette impression, selon qu'il en aura été flatté ou blessé, ce mouvement peut aussi être incertain lorsqu'il sera produit par les sens qui ne sont pas relatifs à l'appétit, comme l'œil & l'oreille. L'animal qui voit ou qui entend pour la première fois, est à la vérité ébranlé par la lumière ou par

le ſon ; mais l'ébranlement ne produira d'abord qu'un mouvement incertain, parce que l'impreſſion de la lumière ou du ſon n'eſt nullement relative à l'appétit; ce n'eſt que par des actes répétés, & lorſque l'animal aura joint aux impreſſions du ſens de la vue ou de l'ouïe celles de l'odorat, du goût ou du toucher, que le mouvement deviendra déterminé, & qu'en voyant un objet ou en entendant un ſon, il avancera pour atteindre, ou reculera pour éviter la choſe qui produit ces impreſſions devenues par l'expérience relatives à ſes appétits.

Pour nous faire mieux entendre, conſidérons un animal inſtruit, un chien, par exemple, qui quoique preſſé d'un violent appétit, ſemble n'oſer toucher & ne touche point en effet à ce qui pourroit le ſatisfaire, mais en même temps fait beaucoup de mouvemens pour l'obtenir de la main de ſon maître; cet animal ne paroît-il pas combiner des idées ! ne paroît-il pas deſirer & craindre, en un mot raiſonner à peu-près comme un homme qui voudroit s'emparer du bien d'autrui, & qui, quoique violemment tenté, eſt retenu par la crainte du châtiment ! voilà l'interprétation vulgaire de la conduite de l'animal. Comme c'eſt de cette façon que la choſe ſe paſſe chez nous, il eſt naturel d'imaginer, & on imagine en effet, qu'elle ſe paſſe de même dans l'animal : l'analogie, dit-on, eſt bien fondée, puiſque l'organiſation & la conformation des ſens, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ſont ſemblables dans l'animal & dans l'homme. Cependant ne devrions-nous pas voir que pour que cette

analogie fût en effet bien fondée, il faudroit quelque chose de plus, qu'il faudroit du moins que rien ne pût la démentir, qu'il feroit néceſſaire que les animaux puſſent faire, & fiſſent dans quelques occaſions, tout ce que nous faiſons! or le contraire eſt évidemment démontré; ils n'inventent, ils ne perfectionnent rien, ils ne réfléchiſſent par conſéquent ſur rien, ils ne font jamais que les mêmes choſes, de la même façon, nous pouvons donc déjà rabattre beaucoup de la force de cette analogie, nous pouvons même douter de ſa réalité, & nous devons chercher ſi ce n'eſt pas par un autre principe différent du nôtre qu'ils ſont conduits, & ſi leurs ſens ne ſuffiſent pas pour produire leurs actions, ſans qu'il ſoit néceſſaire de leur accorder une connoiſſance de réflexion.

Tout ce qui eſt relatif à leur appétit ébranle très-vivement leur ſens intérieur, & le chien ſe jetteroit à l'inſtant ſur l'objet de cet appétit, ſi ce même ſens intérieur ne conſervoit pas les impreſſions antérieures de douleur dont cette action a été précédemment accompagnée; les impreſſions extérieures ont modifié l'animal, cette proie qu'on lui préſente n'eſt pas offerte à un chien ſimplement, mais à un chien battu; & comme il a été frappé toutes les fois qu'il s'eſt livré à ce mouvement d'appétit, les ébranlemens de douleur ſe renouvellent en même temps que ceux de l'appétit ſe font ſentir, parce que ces deux ébranlemens ſe ſont toujours faits enſemble. L'animal étant donc pouſſé tout-à-la-fois

par deux impulſions contraires qui ſe détruiſent mutuellement, il demeure en équilibre entre ces deux puiſſances égales, la cauſe déterminante de ſon mouvement étant contre-balancée, il ne ſe mouvra pas pour atteindre à l'objet de ſon appétit. Mais les ébranlemens de l'appétit & de la répugnance, ou, ſi l'on veut, du plaiſir & de la douleur, ſubſiſtant toujours enſemble dans une oppoſition qui en détruit les effets, il ſe renouvelle en même temps dans le cerveau de l'animal un troiſième ébranlement, qui a ſouvent accompagné les deux premiers; c'eſt l'ébranlement cauſé par l'action de ſon maître, de la main duquel il a ſouvent reçu ce morceau qui eſt l'objet de ſon appétit; & comme ce troiſième ébranlement n'eſt contre-balancé par rien de contraire, il devient la cauſe déterminante du mouvement. Le chien ſera donc déterminé à ſe mouvoir vers ſon maître & à s'agiter juſqu'à ce que ſon appétit ſoit ſatisfait en entier.

On peut expliquer de la même façon, & par les mêmes principes, toutes les actions des animaux, quelque compliquées qu'elles puiſſent paroître, ſans qu'il ſoit beſoin de leur accorder, ni la penſée, ni la réflexion, leur ſens intérieur ſuffit pour produire tous leurs mouvemens. Il ne reſte plus qu'une choſe à éclaircir, c'eſt la nature de leurs ſenſations, qui doivent être, ſuivant ce que nous venons d'établir, bien différentes des nôtres. Les animaux, nous dira-t-on, n'ont-ils donc aucune connoiſſance? leur ôtez-vous la conſcience de leur

leur exiſtence, le ſentiment! puiſque vous prétendez expliquer mécaniquement toutes leurs actions, ne les réduiſez-vous pas à n'être que de ſimples machines, que d'inſenſibles automates!

Si je me ſuis bien expliqué, on doit avoir déjà vu que bien loin de tout ôter aux animaux, je leur accorde tout, à l'exception de la penſée & de la réflexion; ils ont le ſentiment, ils l'ont même à un plus haut degré que nous ne l'avons; ils ont auſſi la conſcience de leur exiſtence actuelle, mais ils n'ont pas celle de leur exiſtence paſſée; ils ont des ſenſations, mais il leur manque la faculté de les comparer, c'eſt-à-dire, la puiſſance qui produit des idées; car les idées ne ſont que des ſenſations comparées, ou, pour mieux dire, des aſſociations de ſenſations.

Conſidérons en particulier chacun de ces objets. Les animaux ont le ſentiment, même plus exquis que nous ne l'avons: je crois ceci déjà prouvé par ce que nous avons dit de l'excellence de ceux de leurs ſens qui ſont relatifs à l'appétit; par la répugnance naturelle & invincible qu'ils ont pour de certaines choſes, & l'appétit conſtant & décidé qu'ils ont pour d'autres choſes; par cette faculté qu'ils ont bien ſupérieurement à nous, de diſtinguer ſur le champ & ſans aucune incertitude ce qui leur convient de ce qui leur eſt nuiſible. Les animaux ont donc comme nous de la douleur & du plaiſir; ils ne connoiſſent pas le bien & le mal, mais ils le ſentent: ce qui leur eſt agréable eſt bon, ce qui leur

eſt déſagréable eſt mauvais; l'un & l'autre ne ſont que des rapports convenables ou contraires à leur nature, à leur organiſation. Le plaiſir que le chatouillement nous donne, la douleur que nous cauſe une bleſſure, ſont des douleurs & des plaiſirs qui nous ſont communs avec les animaux, puiſqu'ils dépendent abſolument d'une cauſe extérieure matérielle, c'eſt-à-dire, d'une action plus ou moins forte ſur les nerfs qui ſont les organes du ſentiment. Tout ce qui agit mollement ſur ces organes, tout ce qui les remue délicatement, eſt une cauſe de plaiſir; tout ce qui les ébranle violemment, tout ce qui les agite fortement, eſt une cauſe de douleur. Toutes les ſenſations ſont donc des ſources de plaiſir tant qu'elles ſont douces, tempérées & naturelles; mais dès qu'elles deviennent trop fortes, elles produiſent la douleur, qui dans le phyſique, eſt l'extrême plutôt que le contraire du plaiſir.

En effet, une lumière trop vive, un feu trop ardent, un trop grand bruit, une odeur trop forte, un mets inſipide ou groſſier, un frottement dur, nous bleſſent ou nous affectent déſagréablement; au lieu qu'une couleur tendre, une chaleur tempérée, un ſon doux, un parfum délicat, une ſaveur fine, un attouchement léger nous flattent & ſouvent nous remuent délicieuſement. Tout effleurement des ſens eſt donc un plaiſir, & toute ſecouſſe forte, tout ébranlement violent, eſt une douleur; & comme les cauſes qui peuvent occaſionner des commotions & des ébranlemens violens ſe trouvent plus

rarement dans la Nature que celles qui produiſent des mouvemens doux & des effets modérés; que d'ailleurs les animaux par l'exercice de leurs ſens, acquièrent en peu de temps les habitudes non-ſeulement d'éviter les rencontres offenſantes, & de s'éloigner des choſes nuiſibles, mais même de diſtinguer les objets qui leur conviennent & de s'en approcher; il n'eſt pas douteux qu'ils n'aient beaucoup plus de ſenſations agréables que de ſenſations déſagréables, & que la ſomme du plaiſir ne ſoit plus grande que celle de la douleur.

Si dans l'animal, le plaiſir n'eſt autre choſe que ce qui flatte les ſens, & que dans le phyſique ce qui flatte les ſens ne ſoit que ce qui convient à la Nature; ſi la douleur au contraire n'eſt que ce qui bleſſe les organes & ce qui répugne à la Nature; ſi en un mot, le plaiſir eſt le bien & la douleur le mal phyſiques, on ne peut guère douter que tout être ſentant n'ait en général plus de plaiſir que de douleur: car tout ce qui eſt convenable à ſa nature, tout ce qui peut contribuer à ſa conſervation, tout ce qui ſoutient ſon exiſtence eſt plaiſir; tout ce qui tend au contraire à ſa deſtruction, tout ce qui peut déranger ſon organiſation, tout ce qui change ſon état naturel, eſt douleur. Ce n'eſt donc que par le plaiſir qu'un être ſentant peut continuer d'exiſter; & ſi la ſomme des ſenſations flatteuſes, c'eſt-à-dire, des effets convenables à ſa nature, ne ſurpaſſoit pas celle des ſenſations douloureuſes ou des effets qui lui ſont contraires, privé de plaiſir il languiroit d'abord faute de

bien, chargé de douleur il périroit enſuite par l'abondance du mal.

Dans l'homme, le plaiſir & la douleur phyſiques ne ſont que la moindre partie de ſes peines & de ſes plaiſirs, ſon imagination qui travaille continuellement fait tout, ou plutôt ne fait rien que pour ſon malheur; car elle ne préſente à l'ame que des fantômes vains ou des images exagérées, & la force à s'en occuper; plus agitée par ces illuſions qu'elle ne le peut être par les objets réels, l'ame perd ſa faculté de juger, & même ſon empire, elle ne compare que des chimères, elle ne veut plus qu'en ſecond, & ſouvent elle veut l'impoſſible; ſa volonté qu'elle ne détermine plus lui devient fort à charge, ſes deſirs outrés ſont des peines, & ſes vaines eſpérances ſont tout au plus de faux plaiſirs qui diſparoiſſent & s'évanouiſſent dès que le calme ſuccède, & que l'ame prenant ſa place vient à les juger.

Nous nous préparons donc des peines toutes les fois que nous cherchons des plaiſirs; nous ſommes malheureux dès que nous deſirons d'être plus heureux. Le bonheur eſt au dedans de nous-mêmes, il nous a été donné; le malheur eſt au dehors & nous l'allons chercher. Pourquoi ne ſommes-nous pas convaincus que la jouiſſance paiſible de notre ame eſt notre ſeul & vrai bien, que nous pouvons l'augmenter ſans riſque de le perdre, que moins nous deſirons & plus nous poſſédons; qu'enfin tout ce que nous voulons au-delà de ce

que la Nature peut nous donner, eſt peine, & que rien n'eſt plaiſir que ce qu'elle nous offre!

Or la Nature nous a donné & nous offre encore à tout inſtant des plaiſirs ſans nombre; elle a pourvu à nos beſoins, elle nous a munis contre la douleur; il y a dans le phyſique infiniment plus de bien que de mal: ce n'eſt donc pas la réalité, c'eſt la chimère qu'il faut craindre; ce n'eſt, ni la douleur du corps, ni les maladies, ni la mort, mais l'agitation de l'ame, les paſſions & l'ennui qui ſont à redouter.

Les animaux n'ont qu'un moyen d'avoir du plaiſir: c'eſt d'exercer leur ſentiment pour ſatisfaire leur appétit, nous avons cette même faculté, & nous avons de plus un autre moyen de plaiſir, c'eſt d'exercer notre eſprit, dont l'appétit eſt de ſavoir. Cette ſource de plaiſirs ſeroit la plus abondante & la plus pure, ſi nos paſſions, en s'oppoſant à ſon cours, ne venoient à la troubler, elles détournent l'ame de toute contemplation; dès qu'elles ont pris le deſſus, la raiſon eſt dans le ſilence, ou du moins elle n'élève plus qu'une voix foible & ſouvent importune, le dégoût de la vérité ſuit, le charme de l'illuſion augmente, l'erreur ſe fortifie, nous entraîne & nous conduit au malheur: car quel malheur plus grand que de ne plus rien voir tel qu'il eſt, de ne plus rien juger que relativement à ſa paſſion, de n'agir que par ſon ordre, de paroître en conſéquence injuſte ou ridicule aux autres, d'être forcé de ſe mépriſer ſoi-même lorſqu'on vient à s'examiner!

Dans cet état d'illusion & de ténèbres, nous voudrions changer la nature même de notre ame; elle ne nous a été donnée que pour connoître, nous ne voudrions l'employer qu'à sentir; si nous pouvions étouffer en entier sa lumière, nous n'en regretterions pas la perte, nous envierions volontiers le sort des insensés: comme ce n'est plus que par intervalles que nous sommes raisonnables; & que ces intervalles de raison nous sont à charge & se passent en reproches secrets, nous voudrions les supprimer; ainsi marchant toujours d'illusions en illusions, nous cherchons volontairement à nous perdre de vue pour arriver bientôt à ne nous plus connoître, & finir par oublier.

Une passion sans intervalles est démence, & l'état de démence est pour l'ame un état de mort. De violentes passions avec des intervalles sont des accès de folie, des maladies de l'ame d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus longues & plus fréquentes. La sagesse n'est que la somme des intervalles de santé que ces accès nous laissent, cette somme n'est point celle de notre bonheur, car nous sentons alors que notre ame a été malade, nous blâmons nos passions, nous condamnons nos actions. La folie est le germe du malheur, & c'est la sagesse qui le développe; la plupart de ceux qui se disent malheureux sont des hommes passionnés, c'est-à-dire, des fous, auxquels il reste quelques intervalles de raison, pendant lesquels ils connoissent leur folie, & sentent par conséquent leur malheur; & comme

il y a dans les conditions élevées plus de faux desirs, plus de vaines prétentions, plus de passions désordonnées, plus d'abus de son ame, que dans les états inférieurs, les Grands sont sans doute de tous les hommes les moins heureux.

Mais détournons les yeux de ces tristes objets & de ces vérités humiliantes, considérons l'homme sage, le seul qui soit digne d'être considéré: maître de lui-même, il l'est des évènemens; content de son état, il ne veut être que comme il a toujours été, ne vivre que comme il a toujours vécu; se suffisant à lui-même, il n'a qu'un foible besoin des autres, il ne peut leur être à charge; occupé continuellement à exercer les facultés de son ame, il perfectionne son entendement, il cultive son esprit, il acquiert de nouvelles connoissances, & se satisfait à tout instant sans remords, sans dégoût, il jouit de tout l'Univers en jouissant de lui-même.

Un tel homme est sans doute l'être le plus heureux de la Nature, il joint aux plaisirs du corps, qui lui sont communs avec les animaux, les joies de l'esprit, qui n'appartiennent qu'à lui: il a deux moyens d'être heureux, qui s'aident & se fortifient mutuellement; & si par un dérangement de santé, ou par quelqu'autre accident, il vient à ressentir de la douleur, il souffre moins qu'un autre, la force de son ame le soutient, la raison le console; il a même de la satisfaction en souffrant, c'est de se sentir assez fort pour souffrir.

La santé de l'homme est moins ferme & plus

chancelante que celle d'aucun des animaux, il eſt malade plus ſouvent & plus long-temps, il périt à tout âge, au lieu que les animaux ſemblent parcourir d'un pas égal & ferme l'eſpace de la vie. Cela me paroît venir de deux cauſes, qui, quoique bien différentes, doivent toutes deux contribuer à cet effet; la première eſt l'agitation de notre ame, elle eſt occaſionnée par le dérèglement de notre ſens intérieur matériel: les paſſions & les malheurs qu'elles entraînent influent ſur la ſanté, & dérangent les principes qui nous animent: ſi l'on obſervoit les hommes, on verroit que preſque tous mènent une vie ou timide ou contentieuſe, & que la plupart meurent de chagrin. La ſeconde eſt l'imperfection de ceux de nos ſens qui ſont relatifs à l'appétit. Les animaux ſentent bien mieux que nous ce qui convient à leur nature, ils ne ſe trompent pas dans le choix de leurs alimens; ils ne s'excèdent pas dans leurs plaiſirs; guidés par le ſeul ſentiment de leurs beſoins actuels, ils ſe ſatisfont ſans chercher à en faire naître de nouveaux. Nous, indépendamment de ce que nous voulons tout à l'excès, indépendamment de cette eſpèce de fureur avec laquelle nous cherchons à nous détruire en cherchant à forcer la Nature, nous ne ſavons pas trop ce qui nous convient ou ce qui nous eſt nuiſible, nous ne diſtinguons pas bien les effets de telle ou telle nourriture, nous dédaignons les alimens ſimples, & nous leur préférons des mets compoſés, parce que nous avons corrompu notre goût, & que d'un ſens de plaiſir nous en

en avons fait un organe de débauche, qui n'eſt flatté que de ce qui l'irrite.

Il n'eſt donc pas étonnant que nous ſoyons, plus que les animaux, ſujets à des infirmités, puiſque nous ne ſentons pas auſſi-bien qu'eux ce qui nous eſt bon ou mauvais, ce qui peut contribuer à conſerver ou à détruire notre ſanté; que notre expérience eſt à cet égard bien moins ſûre que leur ſentiment; que d'ailleurs nous abuſons infiniment plus qu'eux, de ces mêmes ſens de l'appétit qu'ils ont meilleurs & plus parfaits que nous, puiſque ces ſens ne ſont pour eux que des moyens de conſervation & de ſanté, & qu'ils deviennent pour nous des cauſes de deſtruction & de maladies. L'intempérance détruit & fait languir plus d'hommes elle ſeule que tous les autres fléaux de la Nature humaine réunis.

Toutes ces réflexions nous portent à croire que les animaux ont le ſentiment plus ſûr & plus exquis que nous ne l'avons, car quand même on voudroit m'oppoſer qu'il y a des animaux qu'on empoiſonne aiſément, que d'autres s'empoiſonnent eux-mêmes, & que par conſéquent ces animaux ne diſtinguent pas mieux que nous ce qui peut leur être contraire; je répondrai toujours qu'ils ne prennent le poiſon qu'avec l'appât dont il eſt enveloppé ou avec la nourriture dont il ſe trouve environné; que d'ailleurs ce n'eſt que quand ils n'ont point à choiſir, quand la faim les preſſe, & quand le beſoin devient néceſſité, qu'ils dévorent en effet tout ce qu'ils trouvent ou tout ce qui leur eſt préſenté, &

encore arrive-t-il que la plupart ſe laiſſent conſumer d'inanition & périr de faim, plutôt que de prendre des nourritures qui leur répugnent.

Les animaux ont donc le ſentiment, même à un plus haut degré que nous ne l'avons; je pourrois le prouver encore par l'uſage qu'ils font de ce ſens admirable, qui ſeul pourroit leur tenir lieu de tous les autres ſens. La plupart des animaux ont l'odorat ſi parfait qu'ils ſentent de plus loin qu'ils ne voient, non-ſeulement ils ſentent de très-loin les corps préſens & actuels, mais ils en ſentent les émanations & les traces long-temps après qu'ils ſont abſens & paſſés. Un tel ſens eſt un organe univerſel de ſentiment, c'eſt un œil qui voit les objets, non-ſeulement où ils ſont, mais même partout où ils ont été, c'eſt un organe de goût par lequel l'animal ſavoure non-ſeulement ce qu'il peut toucher & ſaiſir, mais même ce qui eſt éloigné & qu'il ne peut atteindre; c'eſt le ſens par lequel il eſt le plus tôt, le plus ſouvent & le plus ſûrement averti, par lequel il agit, il ſe détermine, par lequel il reconnoît ce qui eſt convenable ou contraire à ſa nature, par lequel enfin il aperçoit, ſent & choiſit ce qui peut ſatisfaire ſon appétit.

Les animaux ont donc les ſens relatifs à l'appétit plus parfaits que nous ne les avons, & par conſéquent ils ont le ſentiment plus exquis & à un plus haut degré que nous ne l'avons; ils ont auſſi la conſcience de leur exiſtence actuelle, mais ils n'ont pas celle de leur

existence passée. Cette seconde proposition mérite, comme la première, d'être considérée; je vais tâcher d'en prouver la vérité.

La conscience de son existence, ce sentiment intérieur qui constitue le *moi*, est composé chez nous de la sensation de notre existence actuelle, & du souvenir de notre existence passée. Ce souvenir est une sensation toute aussi présente que la première, elle nous occupe même quelquefois plus fortement, & nous affecte plus puissamment que les sensations actuelles; & comme ces deux espèces de sensations sont différentes, & que notre ame a la faculté de les comparer & d'en former des idées, notre conscience d'existence est d'autant plus certaine & d'autant plus étendue, que nous nous représentons plus souvent & en plus grand nombre les choses passées, & que par nos réflexions nous les comparons & les combinons davantage entre elles & avec les choses présentes. Chacun conserve dans soi-même un certain nombre de sensations relatives aux différentes existences, c'est-à-dire, aux différens états où l'on s'est trouvé; ce nombre de sensations est devenu une succession & a formé une suite d'idées, par la comparaison que notre ame a faites de ces sensations entre elles. C'est dans cette comparaison de sensations que consiste l'idée du temps, & même toutes les autres idées ne sont, comme nous l'avons déjà dit, que des sensations comparées. Mais cette suite de nos idées, cette chaîne de nos existences, se présente à nous souvent dans un

ordre fort différent de celui dans lequel nos ſenſations nous ſont arrivées; c'eſt l'ordre de nos idées, c'eſt-à-dire, des comparaiſons que notre ame a faites de nos ſenſations, que nous voyons, & point du tout l'ordre de ces ſenſations, & c'eſt en cela principalement que conſiſte la différence des caractères & des eſprits; car de deux hommes que nous ſuppoſerons ſemblablement organiſés, qui auront été élevés enſemble & de la même façon, l'un pourra penſer bien différemment de l'autre, quoique tous deux aient reçu leurs ſenſations dans le même ordre; mais comme la trempe de leurs ames eſt différente, & que chacune de ces ames a comparé & combiné ces ſenſations ſemblables, d'une manière qui lui eſt propre & particulière, le réſultat général de ces comparaiſons, c'eſt-à-dire, les idées, l'eſprit & le caractère acquis, ſeront auſſi différens.

Il y a quelques hommes dont l'activité de l'ame eſt telle qu'ils ne reçoivent jamais deux ſenſations ſans les comparer & ſans en former par conſéquent une idée; ceux-ci ſont les plus ſpirituels, & peuvent, ſuivant les circonſtances, devenir les premiers des hommes en tout genre. Il y en a d'autres, en aſſez grand nombre, dont l'ame moins active laiſſe échapper toutes les ſenſations qui n'ont pas un certain degré de force, & ne compare que celles qui l'ébranlent fortement; ceux-ci ont moins d'eſprit que les premiers, & d'autant moins que leur ame ſe porte moins fréquemment à comparer leurs ſenſations & à en former des idées; d'autres enfin, & c'eſt

la multitude, ont ſi peu de vie dans l'ame, & une ſi grande indolence à penſer, qu'ils ne comparent & ne combinent rien, rien au moins du premier coup d'œil; il leur faut des ſenſations fortes & répétées mille & mille fois, pour que leur ame vienne enfin à en comparer quelqu'une & à former une idée: ces hommes ſont plus ou moins ſtupides, & ſemblent ne différer des animaux que par ce petit nombre d'idées que leur ame a tant de peine à produire.

La conſcience de notre exiſtence étant donc compoſée, non-ſeulement de nos ſenſations actuelles, mais même de la ſuite d'idées qu'a fait naître la comparaiſon de nos ſenſations & de nos exiſtences paſſées, il eſt évident que plus on a d'idées, & plus on eſt ſûr de ſon exiſtence; que plus on a d'eſprit, plus on exiſte; qu'enfin c'eſt par la puiſſance de réfléchir qu'a notre ame, & par cette ſeule puiſſance que nous ſommes certains de nos exiſtences paſſées & que nous voyons nos exiſtences futures, l'idée de l'avenir n'étant que la comparaiſon inverſe du préſent au paſſé, puiſque dans cette vue de l'eſprit le préſent eſt paſſé, & l'avenir eſt préſent.

Cette puiſſance de réfléchir ayant été refuſée aux animaux *, il eſt donc certain qu'ils ne peuvent former d'idées, & que par conſéquent leur conſcience d'exiſtence eſt moins ſûre & moins étendue que la nôtre;

* Voyez vol. II de cette Hiſtoire Naturelle, article *de la nature de l'Homme.*

car ils ne peuvent avoir aucune idée du temps, aucune connoiſſance du paſſé, aucune notion de l'avenir: leur conſcience d'exiſtence eſt ſimple, elle dépend uniquement des ſenſations qui les affectent actuellement, & conſiſte dans le ſentiment intérieur que ces ſenſations produiſent.

Ne pouvons-nous pas concevoir ce que c'eſt que cette conſcience d'exiſtence dans les animaux, en faiſant réflexion ſur l'état où nous nous trouvons lorſque nous ſommes fortement occupés d'un objet, ou violemment agités par une paſſion qui ne nous permet de faire aucune réflexion ſur nous-mêmes! On exprime l'idée de cet état en diſant qu'on eſt hors de ſoi, & l'on eſt en effet hors de ſoi dès que l'on n'eſt occupé que des ſenſations actuelles, l'on eſt d'autant plus hors de ſoi que ces ſenſations ſont plus vives, plus rapides, & qu'elles donnent moins de temps à l'ame pour les conſidérer: dans cet état nous nous ſentons, nous ſentions même le plaiſir & la douleur dans toutes leurs nuances; nous avons donc alors le ſentiment, la conſcience de notre exiſtence, ſans que notre ame ſemble y participer. Cet état où nous ne nous trouvons que par inſtans, eſt l'état habituel des animaux; privés d'idées & pourvus de ſenſations, ils ne ſavent point qu'ils exiſtent, mais ils le ſentent.

Pour rendre plus ſenſible la différence que j'établis ici entre les ſenſations & les idées, & pour démontrer en même temps que les animaux ont des ſenſations &

qu'ils n'ont point d'idées, considérons en détail leurs facultés & les nôtres, & comparons leurs opérations à nos actions. Ils ont comme nous des sens, & par conséquent ils reçoivent les impressions des objets extérieurs; ils ont comme nous un sens intérieur, un organe qui conserve les ébranlemens causés par ces impressions, & par conséquent ils ont des sensations qui, comme les nôtres, peuvent se renouveler, & sont plus ou moins fortes & plus ou moins durables: cependant ils n'ont ni l'esprit, ni l'entendement, ni la mémoire, comme nous l'avons, parce qu'ils n'ont pas la puissance de comparer leurs sensations, & que ces trois facultés de notre ame dépendent de cette puissance.

Les animaux n'ont pas la mémoire? le contraire paroît démontré, me dira-t-on; ne reconnoissent-ils pas après une absence les personnes auprès desquelles ils ont vécu, les lieux qu'ils ont habités, les chemins qu'ils ont parcourus? ne se souviennent-ils pas des châtimens qu'ils ont essuyés, des caresses qu'on leur a faites, des leçons qu'on leur a données? Tout semble prouver qu'en leur ôtant l'entendement & l'esprit, on ne peut leur refuser la mémoire, & une mémoire active, étendue, & peut-être plus fidèle que la nôtre. Cependant, quelque grandes que soient ces apparences, & quelque fort que soit le préjugé qu'elles ont fait naître, je crois qu'on peut démontrer qu'elles nous trompent, & que les animaux n'ont aucune connoissance du passé, aucune idée du temps, & que par conséquent ils n'ont pas la mémoire.

Chez nous la mémoire émane de la puiſſance de réfléchir, car le ſouvenir que nous avons des choſes paſſées, ſuppoſe non-ſeulement la durée des ébranlemens de notre ſens intérieur matériel, c'eſt-à-dire, le renouvellement de nos ſenſations antérieures, mais encore les comparaiſons que notre ame a faites de ces ſenſations, c'eſt-à-dire, les idées qu'elle en a formées. Si la mémoire ne conſiſtoit que dans le renouvellement des ſenſations paſſées, ces ſenſations ſe repréſenteroient à notre ſens intérieur ſans y laiſſer une impreſſion déterminée: elles ſe préſenteroient ſans aucun ordre, ſans liaiſon entre elles, à peu-près comme elles ſe préſentent dans l'ivreſſe ou dans certains rêves, où tout eſt ſi découſu, ſi peu ſuivi, ſi peu ordonné, que nous ne pouvons en conſerver le ſouvenir, car nous ne nous ſouvenons que des choſes qui ont des rapports avec celles qui les ont précédées ou ſuivies; & toute ſenſation iſolée, qui n'auroit aucune liaiſon avec les autres ſenſations, quelque forte qu'elle pût être, ne laiſſeroit aucune trace dans notre eſprit: or c'eſt notre ame qui établit ces rapports entre les choſes, par la comparaiſon qu'elle fait des unes avec les autres; c'eſt elle qui forme la liaiſon de nos ſenſations & qui ourdit la trame de nos exiſtences par un fil continu d'idées. La mémoire conſiſte donc dans une ſucceſſion d'idées, & ſuppoſe néceſſairement la puiſſance qui les produit.

Mais pour ne laiſſer, s'il eſt poſſible, aucun doute ſur ce point important, voyons quelle eſt l'eſpèce de

ſouvenir

ſouvenir que nous laiſſent nos ſenſations, lorſqu'elles n'ont point été accompagnées d'idées. La douleur & le plaiſir ſont de pures ſenſations, & les plus fortes de toutes : cependant lorſque nous voulons nous rappeler ce que nous avons ſenti dans les inſtans les plus vifs de plaiſir ou de douleur, nous ne pouvons le faire que foiblement, confuſément; nous nous ſouvenons ſeulement que nous avons été flattés ou bleſſés, mais notre ſouvenir n'eſt pas diſtinct, nous ne pouvons nous repréſenter, ni l'eſpèce, ni le degré, ni la durée de ces ſenſations qui nous ont cependant ſi fortement ébranlés, & nous ſommes d'autant moins capables de nous les repréſenter, qu'elles ont été moins répétées & plus rares. Une douleur, par exemple, que nous n'aurons éprouvée qu'une fois, qui n'aura duré que quelques inſtans, & qui ſera différente des douleurs que nous éprouvons habituellement, ſera néceſſairement bientôt oubliée, quelque vive qu'elle ait été; & quoique nous nous ſouvenions que dans cette circonſtance nous avons reſſenti une grande douleur, nous n'avons qu'une foible réminiſcence de la ſenſation même, tandis que nous avons une mémoire nette des circonſtances qui l'accompagnoient & du temps où elle nous eſt arrivée.

Pourquoi tout ce qui s'eſt paſſé dans notre enfance eſt-il preſque entièrement oublié! & pourquoi les vieillards ont-ils un ſouvenir plus préſent de ce qui leur eſt arrivé dans le moyen âge, que de ce qui leur arrive dans leur vieilleſſe! y a-t-il une meilleure preuve que

les ſenſations toutes ſeules ne ſuffiſent pas pour produire la mémoire, & qu'elle n'exiſte en effet que dans la ſuite des idées que notre ame peut tirer de ces ſenſations! car dans l'enfance les ſenſations ſont auſſi & peut-être plus vives & plus rapides que dans le moyen âge, & cependant elles ne laiſſent que peu ou point de traces, parce qu'à cet âge la puiſſance de réfléchir, qui ſeule peut former des idées, eſt dans une inaction preſque totale, & que dans les momens où elle agit, elle ne compare que des ſuperficies, elle ne combine que de petites choſes pendant un petit temps, elle ne met rien en ordre, elle ne réduit rien en ſuites. Dans l'âge mûr, où la raiſon eſt entièrement développée, parce que la puiſſance de réfléchir eſt en entier exercice, nous tirons de nos ſenſations tout le fruit qu'elles peuvent produire, & nous nous formons pluſieurs ordres d'idées & pluſieurs chaînes de penſées dont chacune fait une trace durable, ſur laquelle nous repaſſons ſi ſouvent, qu'elle devient profonde, ineffaçable, & que pluſieurs années après, dans le temps de notre vieilleſſe, ces mêmes idées ſe préſentent avec plus de force que celles que nous pouvons tirer immédiatement des ſenſations actuelles, parce qu'alors ces ſenſations ſont foibles, lentes, émouſſées, & qu'à cet âge l'ame même participe à la langueur du corps. Dans l'enfance, le temps préſent eſt tout; dans l'âge mûr on jouit également du paſſé, du préſent & de l'avenir; & dans la vieilleſſe on ſent peu le préſent, on détourne les yeux de l'avenir, & on ne vit que dans

le passé. Ces différences ne dépendent-elles pas entièrement de l'ordonnance que notre ame a faite de nos sensations, & ne sont-elles pas relatives au plus ou moins de facilité que nous avons dans ces différens âges à former, à acquérir & à conserver des idées ! L'enfant qui jase & le vieillard qui radote n'ont ni l'un ni l'autre le ton de la raison, parce qu'ils manquent également d'idées ; le premier ne peut encore en former, & le second n'en forme plus.

Un imbécille, dont les sens & les organes corporels nous paroissent sains & bien disposés, a, comme nous, ces sensations de toutes espèces, il les aura aussi dans le même ordre s'il vit en société & qu'on l'oblige à faire ce que font les autres hommes ; cependant, comme ces sensations ne lui font point naître d'idées, qu'il n'y a point de correspondance entre son ame & son corps, & qu'il ne peut réfléchir sur rien, il est en conséquence privé de la mémoire & de la connoissance de soi-même. Cet homme ne diffère en rien de l'animal, quant aux facultés extérieures ; car quoiqu'il ait une ame, & que par conséquent il possède en lui le principe de la raison, comme ce principe demeure dans l'inaction & qu'il ne reçoit rien des organes corporels avec lesquels il n'a aucune correspondance, il ne peut influer sur les actions de cet homme, qui dès-lors ne peut agir que comme un animal uniquement déterminé par ses sensations & par le sentiment de son existence actuelle & de ses besoins présens. Ainsi l'homme imbécille & l'animal

ſont des êtres dont les réſultats & les opérations ſont les mêmes à tous égards, parce que l'un n'a point d'ame, & que l'autre ne s'en ſert point; tous deux manquent de la puiſſance de réfléchir, & n'ont par conſéquent ni entendement, ni eſprit, ni mémoire, mais tous deux ont des ſenſations, du ſentiment & du mouvement.

Cependant, me répétera-t-on toujours, l'homme imbécille & l'animal n'agiſſent-ils pas ſouvent comme s'ils étoient déterminés par la connoiſſance des choſes paſſées! ne reconnoiſſent-ils pas les perſonnes avec leſquelles ils ont vécu, les lieux qu'ils ont habités, &c. ces actions ne ſuppoſent-elles pas néceſſairement la mémoire! & cela ne prouveroit-il pas au contraire qu'elle n'émane point de la puiſſance de réfléchir!

Si l'on a donné quelque attention à ce que je viens de dire, on aura déjà ſenti que je diſtingue deux eſpèces de mémoires infiniment différentes l'une de l'autre par leur cauſe, & qui peuvent cependant ſe reſſembler en quelque ſorte par leurs effets; la première eſt la trace de nos idées, & la ſeconde que j'appellerois volontiers réminiſcence plutôt que mémoire, n'eſt que le renouvellement de nos ſenſations, ou plutôt des ébranlemens qui les ont cauſées; la première émane de l'ame, & comme je l'ai prouvé, elle eſt pour nous bien plus parfaite que la ſeconde: cette dernière au contraire n'eſt produite que par le renouvellement des ébranlemens du ſens intérieur matériel, & elle eſt la ſeule qu'on

puiſſe accorder à l'animal ou à l'homme imbécille : leurs ſenſations antérieures ſont renouvelées par les ſenſations actuelles, elles ſe réveillent avec toutes les circonſtances qui les accompagnoient, l'image principale & préſente appelle les images anciennes & acceſſoires, ils ſentent comme ils ont ſenti, ils agiſſent donc comme ils ont agi, ils voient enſemble le préſent & le paſſé, mais ſans les diſtinguer, ſans les comparer, & par conſéquent ſans les connoître.

Une ſeconde objection qu'on me fera ſans doute, & qui n'eſt cependant qu'une conſéquence de la première, mais qu'on ne manquera pas de donner comme une autre preuve de l'exiſtence de la mémoire dans les animaux, ce ſont leurs rêves. Il eſt certain que les animaux ſe repréſentent dans le ſommeil les choſes dont ils ont été occupés pendant la veille ; les chiens jappent ſouvent en dormant, & quoique cet aboiement ſoit ſourd & foible, on y reconnoît cependant la voix de la chaſſe, les accens de la colère, les ſons du deſir ou du murmure, &c. On ne peut donc pas douter qu'ils n'aient des choſes paſſées un ſouvenir très-vif, très-actif & différent de celui dont nous venons de parler, puiſqu'il ſe renouvelle indépendamment d'aucune cauſe extérieure qui pourroit y être relative.

Pour éclaircir cette difficulté & y répondre d'une manière ſatisfaiſante, il faut examiner la nature de nos rêves, & chercher s'ils viennent de notre ame ou s'ils dépendent ſeulement de notre ſens intérieur matériel ;

ſi nous pouvions prouver qu'ils y réſident en entier, ce ſeroit non-ſeulement une réponſe à l'objection, mais une nouvelle démonſtration contre l'entendement de la mémoire des animaux.

Les imbécilles, dont l'ame eſt ſans action, rêvent comme les autres hommes; il ſe produit donc des rêves indépendamment de l'ame, puiſque dans les imbécilles l'ame ne produit rien : les animaux qui n'ont point d'ame peuvent donc rêver auſſi; & non-ſeulement il ſe produit des rêves indépendamment de l'ame, mais je ſerois fort porté à croire que tous les rêves en ſont indépendans. Je demande ſeulement que chacun réfléchiſſe ſur ſes rêves, & tâche à reconnoître pourquoi les parties en ſont ſi mal liées & les évènemens ſi bizarres; il m'a paru que c'étoit principalement parce qu'ils ne roulent que ſur des ſenſations & point du tout ſur des idées. L'idée du temps, par exemple, n'y entre jamais; on ſe repréſente bien les perſonnes que l'on n'a pas vues, & même celles qui ſont mortes depuis pluſieurs années, on les voit vivantes & telles qu'elles étoient, mais on les joint aux choſes actuelles & aux perſonnes préſentes, ou à des choſes & à des perſonnes d'un autre temps; il en eſt de même de l'idée du lieu, on ne voit pas où elles étoient; les choſes qu'on ſe repréſente, on les voit ailleurs, où elles ne pouvoient être: ſi l'ame agiſſoit, il ne lui faudroit qu'un inſtant pour mettre de l'ordre dans cette ſuite découſue, dans ce cahos de ſenſations; mais ordinairement elle n'agit point, elle laiſſe les

repréſentations ſe ſuccéder en déſordre, & quoique chaque objet ſe préſente vivement, la ſucceſſion en eſt ſouvent confuſe & toujours chimérique; & s'il arrive que l'ame ſoit à demi réveillée par l'énormité de ces diſparates, ou ſeulement par la force de ces ſenſations, elle jettera ſur le champ une étincelle de lumière au milieu des ténèbres, elle produira une idée réelle dans le ſein même des chimères; on rêvera que tout cela pourroit bien n'être qu'un rêve, je devrois dire on penſera, car quoique cette action ne ſoit qu'un petit ſigne de l'ame, ce n'eſt point une ſenſation ni un rêve, c'eſt une penſée, une réflexion, mais qui n'étant pas aſſez forte pour diſſiper l'illuſion, s'y mêle, en devient partie, & n'empêche pas les repréſentations de ſe ſuccéder, en ſorte qu'au réveil on imagine avoir rêvé cela même qu'on avoit penſé.

Dans les rêves on voit beaucoup, on entend rarement, on ne raiſonne point, on ſent vivement, les images ſe ſuivent, les ſenſations ſe ſuccèdent ſans que l'ame les compare ni les réuniſſe; on n'a donc que des ſenſations & point d'idées, puiſque les idées ne ſont que les comparaiſons des ſenſations; ainſi les rêves ne réſident que dans le ſens intérieur matériel, l'ame ne les produit point, ils feront donc partie de ce ſouvenir animal, de cette eſpèce de réminiſcence matérielle dont nous avons parlé: la mémoire au contraire ne peut exiſter ſans l'idée du temps, ſans la comparaiſon des idées antérieures & des idées actuelles, & puiſque ces

idées n'entrent point dans les rêves, il paroît démontré qu'ils ne peuvent être, ni une conséquence, ni un effet, ni une preuve de la mémoire. Mais quand même on voudroit soutenir qu'il y a quelquefois des rêves d'idées, quand on citeroit pour le prouver les somnambules, les gens qui parlent en dormant & disent des choses suivies, qui répondent à des questions, &c. & que l'on en inféreroit que les idées ne sont pas exclues des rêves, du moins aussi absolument que je le prétends, il me suffiroit, pour ce que j'avois à prouver, que le renouvellement des sensations puisse les produire; car dès-lors les animaux n'auront que des rêves de cette espèce, & ces rêves, bien loin de supposer la mémoire, n'indiquent au contraire que la réminiscence matérielle.

Cependant je suis bien éloigné de croire que les somnambules, les gens qui parlent en dormant, qui répondent à des questions, &c. soient en effet occupés d'idées: l'ame ne me paroît avoir aucune part à toutes ces actions; car les somnambules vont, viennent, agissent sans réflexion, sans connoissance de leur situation, ni du péril, ni des inconvéniens qui accompagnent leurs démarches, les seules facultés animales sont en exercice, & même elles n'y sont pas toutes; un somnambule est dans cet état plus stupide qu'un imbécille, parce qu'il n'y a qu'une partie de ses sens & de son sentiment qui soit alors en exercice, au lieu que l'imbécille dispose de tous ses sens, & jouit du sentiment dans toute son étendue; & à l'égard des gens qui parlent en dormant, je ne crois

crois pas qu'ils diſent rien de nouveau; la réponſe à certaines queſtions triviales & uſitées, la répétition de quelques phraſes communes, ne prouvent pas l'action de l'ame, tout cela peut s'opérer indépendamment du principe de la connoiſſance & de la penſée. Pourquoi dans le ſommeil ne parleroit-on pas ſans penſer, puiſqu'en s'examinant ſoi-même lorſqu'on eſt le mieux éveillé, on s'aperçoit, ſur-tout dans les paſſions, qu'on dit tant de choſes ſans réflexion !

A l'égard de la cauſe occaſionnelle des rêves, qui fait que les ſenſations antérieures ſe renouvellent ſans être excitées par les objets préſens ou par des ſenſations actuelles, on obſervera que l'on ne rêve point lorſque le ſommeil eſt profond, tout eſt alors aſſoupi, on dort en dehors & en dedans; mais le ſens intérieur s'endort le dernier & ſe réveille le premier, parce qu'il eſt plus vif, plus actif, plus aiſé à ébranler que les ſens extérieurs ; le ſommeil eſt dès-lors moins complet & moins profond, c'eſt-là le temps des ſonges illuſoires; les ſenſations antérieures, ſur-tout celles ſur leſquelles nous n'avons pas réfléchi ſe renouvellent; le ſens intérieur ne pouvant être occupé par des ſenſations actuelles à cauſe de l'inaction des ſens externes, agit & s'exerce ſur ſes ſenſations paſſées; les plus fortes ſont celles qu'il ſaiſit le plus ſouvent, plus elles ſont fortes, plus les ſituations ſont exceſſives, & c'eſt par cette raiſon que preſque tous les rêves ſont effroyables ou charmans.

Il n'eſt pas même néceſſaire que les ſens extérieurs

ſoient abſolument aſſoupis pour que le ſens intérieur matériel puiſſe agir de ſon propre mouvement, il ſuffit qu'ils ſoient ſans exercice. Dans l'habitude où nous ſommes de nous livrer régulièrement à un repos anticipé, on ne s'endort pas toujours aiſément; le corps & les membres mollement étendus ſont ſans mouvement; les yeux doublement voilés par la paupière & les ténèbres ne peuvent s'exercer, la tranquillité du lieu & le ſilence de la nuit rendent l'oreille inutile, les autres ſens ſont également inactifs, tout eſt en repos, & rien n'eſt encore aſſoupi: dans cet état, lorſqu'on ne s'occupe pas d'idées, & que l'ame eſt auſſi dans l'inaction, l'empire appartient au ſens intérieur matériel, il eſt alors la ſeule puiſſance qui agiſſe, c'eſt-là le temps des images chimériques, des ombres voltigeantes, on veille, & cependant on éprouve les effets du ſommeil: ſi l'on eſt en pleine ſanté, c'eſt une ſuite d'images agréables, d'illuſions charmantes; mais pour peu que le corps ſoit ſouffrant ou affaiſſé, les tableaux ſont bien différens, on voit des figures grimaçantes, des viſages de vieilles, des fantômes hideux qui ſemblent s'adreſſer à nous, & qui ſe ſuccèdent avec autant de bizarrerie que de rapidité, c'eſt la lanterne magique, c'eſt une ſcène de chimères qui rempliſſent le cerveau vide alors de toute autre ſenſation, & les objets de cette ſcène ſont d'autant plus vifs, d'autant plus nombreux, d'autant plus déſagréables que les autres facultés animales ſont plus léſées, que les nerfs ſont plus délicats, & que l'on eſt plus foible, parce que les

ébranlemens causés par les sensations réelles étant, dans cet état de foiblesse ou de maladie, beaucoup plus forts & plus désagréables que dans l'état de santé, les représentations de ces sensations, que produit le renouvellement de ces ébranlemens, doivent aussi être plus vives & plus désagréables.

Au reste, nous nous souvenons de nos rêves, par la même raison que nous nous souvenons des sensations que nous venons d'éprouver, & la seule différence qu'il y ait ici entre les animaux & nous, c'est que nous distinguons parfaitement ce qui appartient à nos rêves de ce qui appartient à nos idées ou à nos sensations réelles, & ceci est une comparaison, une opération de la mémoire, dans laquelle entre l'idée du temps; les animaux au contraire, qui sont privés de la mémoire & de cette puissance de comparer les temps, ne peuvent distinguer leurs rêves de leurs sensations réelles, & l'on peut dire que ce qu'ils ont rêvé leur est effectivement arrivé.

Je crois avoir déjà prouvé d'une manière démonstrative, dans ce que j'ai écrit * sur la nature de l'homme, que les animaux n'ont pas la puissance de réfléchir; or l'entendement est, non-seulement une faculté de cette puissance de réfléchir, mais c'est l'exercice même de cette puissance, c'en est le résultat, c'est ce qui la manifeste; seulement nous devons distinguer dans l'entendement deux opérations différentes, dont la première

* *Voyez* l'article de la nature de l'Homme, *volume II* de cette Histoire Naturelle.

ſert de baſe à la ſeconde & la précède néceſſairement, cette première action de la puiſſance de réfléchir eſt de comparer les ſenſations & d'en former des idées, & la ſeconde eſt de comparer les idées mêmes & d'en former des raiſonnemens: par la première de ces opérations nous acquérons des idées particulières & qui ſuffiſent à la connoiſſance de toutes les choſes ſenſibles, par la ſeconde, nous nous élevons à des idées générales, néceſſaires pour arriver à l'intelligence des choſes abſtraites. Les animaux n'ont ni l'une ni l'autre de ces facultés, parce qu'ils n'ont point d'entendement, & l'entendement de la plupart des hommes, paroît être borné à la première de ces opérations.

Car ſi tous les hommes étoient également capables de comparer des idées, de les généraliſer & d'en former de nouvelles combinaiſons, tous manifeſteroient leur génie par des productions nouvelles, toujours différentes de celles des autres, & ſouvent plus parfaites; tous auroient le don d'inventer, ou du moins le talent de perfectionner. Mais non; réduits à une imitation ſervile, la plupart des hommes ne font que ce qu'ils voient faire, ne penſent que de mémoire & dans le même ordre que les autres ont penſé; les formules, les méthodes, les métiers rempliſſent toute la capacité de leur entendement, & les diſpenſent de réfléchir aſſez pour créer.

L'imagination eſt auſſi une faculté de l'ame: ſi nous entendons par ce mot imagination la puiſſance que nous avons de comparer des images avec des idées, de

donner des couleurs à nos penſées, de repréſenter & d'agrandir nos ſenſations, de peindre le ſentiment, en un mot de ſaiſir vivement les circonſtances & de voir nettement les rapports éloignés des objets que nous conſidérons, cette puiſſance de notre ame en eſt même la qualité la plus brillante & la plus active, c'eſt l'eſprit ſupérieur, c'eſt le génie, les animaux en ſont encore plus dépourvus que d'entendement & de mémoire ; mais il y a une autre imagination, un autre principe qui dépend uniquement des organes corporels, & qui nous eſt commun avec les animaux; c'eſt cette action tumultueuſe & forcée qui s'excite au dedans de nous-mêmes par les objets analogues ou contraires à nos appétits; c'eſt cette impreſſion vive & profonde des images de ces objets, qui malgré nous ſe renouvelle à tout inſtant, & nous contraint d'agir comme les animaux, ſans réflexion, ſans délibération; cette repréſentation des objets, plus active encore que leur préſence, exagère tout, falſifie tout. Cette imagination eſt l'ennemie de notre ame, c'eſt la ſource de l'illuſion, la mère des paſſions qui nous maîtriſent, nous emportent malgré les efforts de la raiſon, & nous rendent le malheureux théâtre d'un combat continuel, où nous ſommes preſque toujours vaincus.

Homo duplex.

L'homme intérieur eſt double, il eſt compoſé de deux principes différens par leur nature, & contraires par leur

action. L'ame, ce principe ſpirituel, ce principe de toute connoiſſance, eſt toujours en oppoſition avec cet autre principe animal & purement matériel: le premier eſt une lumière pure qu'accompagnent le calme & la ſérénité, une ſource ſalutaire dont émanent la ſcience, la raiſon, la ſageſſe; l'autre eſt une fauſſe lueur qui ne brille que par la tempête & dans l'obſcurité, un torrent impétueux qui roule & entraîne à ſa ſuite les paſſions & les erreurs.

Le principe animal ſe développe le premier; comme il eſt purement matériel, & qu'il conſiſte dans la durée des ébranlemens & le renouvellement des impreſſions formées dans notre ſens intérieur matériel par les objets analogues ou contraires à nos appétits, il commence à agir dès que le corps peut ſentir de la douleur ou du plaiſir; il nous détermine le premier & auſſi-tôt que nous pouvons faire uſage de nos ſens. Le principe ſpirituel ſe manifeſte plus tard, il ſe développe, il ſe perfectionne au moyen de l'éducation; c'eſt par la communication des penſées d'autrui que l'enfant en acquiert & devient lui-même penſant & raiſonnable, & ſans cette communication il ne ſeroit que ſtupide ou fantaſque, ſelon le degré d'inaction ou d'activité de ſon ſens intérieur matériel.

Conſidérons un enfant lorſqu'il eſt en liberté & loin de l'œil de ſes maîtres, nous pouvons juger de ce qui ſe paſſe au dedans de lui par le réſultat de ſes actions extérieures, il ne penſe ni ne réfléchit à rien, il ſuit

indifféremment toutes les routes du plaisir, il obéit à toutes les impressions des objets extérieurs, il s'agite sans raison, il s'amuse, comme les jeunes animaux, à courir, à exercer son corps, il va, vient & revient sans dessein, sans projet, il agit sans ordre & sans suite; mais bientôt, rappelé par la voix de ceux qui lui ont appris à penser, il se compose, il dirige ses actions, & donne des preuves qu'il a conservé les pensées qu'on lui a communiquées. Le principe matériel domine donc dans l'enfance, & il continueroit de dominer & d'agir presque seul pendant toute la vie, si l'éducation ne venoit à développer le principe spirituel & à mettre l'ame en exercice.

Il est aisé, en rentrant en soi-même, de reconnoître l'existence de ces deux principes: il y a des instans dans la vie, il y a même des heures, des jours, des saisons où nous pouvons juger, non-seulement de la certitude de leur existence, mais aussi de leur contrariété d'action. Je veux parler de ces temps d'ennui, d'indolence, de dégoût où nous ne pouvons nous déterminer à rien, où nous voulons ce que nous ne faisons pas & faisons ce que nous ne voulons pas; de cet état ou de cette maladie à laquelle on a donné le nom de vapeurs, état où se trouvent si souvent les hommes oisifs, & même les hommes qu'aucun travail ne commande. Si nous nous observons dans cet état, notre *moi,* nous paroîtra divisé en deux personnes, dont la première qui représente la faculté raisonnable, blâme ce que fait la seconde, mais n'est pas assez forte pour s'y opposer efficacement

& la vaincre, au contraire cette dernière étant formée de toutes les illusions de nos sens & de notre imagination, elle contraint, elle enchaîne, & souvent elle accable la première, & nous fait agir contre ce que nous pensons, ou nous force à l'inaction, quoique nous ayons la volonté d'agir.

Dans le temps où la faculté raisonnable domine, on s'occupe tranquillement de soi-même, de ses amis, de ses affaires, mais on s'aperçoit encore, ne fût-ce que par des distractions involontaires, de la présence de l'autre principe; lorsque celui-ci vient à dominer à son tour, on se livre ardemment à la dissipation, à ses goûts, à ses passions, & à peine réfléchit-on par instans sur les objets même qui nous occupent & qui nous remplissent tout entiers. Dans ces deux états nous sommes heureux, dans le premier nous commandons avec satisfaction, & dans le second nous obéissons encore avec plus de plaisir; comme il n'y a que l'un des deux principes qui soit alors en action, & qu'il agit sans opposition de la part de l'autre, nous ne sentons aucune contrariété intérieure, notre *moi* nous paroît simple, parce que nous n'éprouvons qu'une impulsion simple, & c'est dans cette unité d'action que consiste notre bonheur; car pour peu que par des réflexions nous venions à blâmer nos plaisirs, ou que par la violence de nos passions nous cherchions à haïr la raison, nous cessons dès-lors d'être heureux, nous perdons l'unité de notre existence, en quoi consiste notre tranquillité; la contrariété

contrariété intérieure ſe renouvelle, les deux perſonnes ſe repréſentent en oppoſition, & les deux principes ſe font ſentir & ſe manifeſtent par les doutes, les inquiétudes & les remords.

De-là on peut conclure que le plus malheureux de tous les états eſt celui où ces deux puiſſances ſouveraines de la nature de l'homme, ſont toutes deux en grand mouvement, mais en mouvement égal & qui fait équilibre; c'eſt-là le point de l'ennui le plus profond & de cet horrible dégoût de ſoi-même, qui ne nous laiſſe d'autre deſir que celui de ceſſer d'être, & ne nous permet qu'autant d'action qu'il en faut pour nous détruire, en tournant froidement contre nous des armes de fureur.

Quel état affreux! je viens d'en peindre la nuance la plus noire; mais combien n'y a-t-il pas d'autres ſombres nuances qui doivent la précéder! Toutes les ſituations voiſines de cette ſituation, tous les états qui approchent de cet état d'équilibre, & dans leſquels les deux principes oppoſés ont peine à ſe ſurmonter, & agiſſent en même-temps & avec des forces preſque égales, ſont des temps de trouble, d'irréſolution & de malheur; le corps même vient à ſouffrir de ce déſordre & de ces combats intérieurs, il languit dans l'accablement, ou ſe conſume par l'agitation que cet état produit.

Le bonheur de l'homme conſiſtant dans l'unité de ſon intérieur, il eſt heureux dans le temps de l'enfance, parce que le principe matériel domine ſeul & agit preſque

continuellement. La contrainte, les remontrances, & même les châtimens, ne ſont que de petits chagrins, l'enfant ne les reſſent que comme on ſent les douleurs corporelles, le fond de ſon exiſtence n'en eſt point affecté, il reprend dès qu'il eſt en liberté, toute l'action, toute la gaieté que lui donnent la vivacité & la nouveauté de ſes ſenſations: s'il étoit entièrement livré à lui-même, il ſeroit parfaitement heureux; mais ce bonheur ceſſeroit, il produiroit même le malheur pour les âges ſuivans; on eſt donc obligé de contraindre l'enfant, il eſt triſte, mais néceſſaire de le rendre malheureux par inſtans, puiſque ces inſtans même de malheur ſont les germes de tout ſon bonheur à venir.

Dans la jeuneſſe, lorſque le principe ſpirituel commence à entrer en exercice & qu'il pourroit déjà nous conduire, il naît un nouveau ſens matériel qui prend un empire abſolu, & commande ſi impérieuſement à toutes nos facultés, que l'ame elle-même ſemble ſe prêter avec plaiſir aux paſſions impétueuſes qu'il produit: le principe matériel domine donc encore, & peut-être avec plus d'avantage que jamais; car non-ſeulement il efface & ſoumet la raiſon, mais il la pervertit & s'en ſert comme d'un moyen de plus; on ne penſe & on n'agit que pour approuver & pour ſatisfaire ſa paſſion: tant que cette ivreſſe dure, on eſt heureux, les contradictions & les peines extérieures ſemblent reſſerrer encore l'unité de l'intérieur, elles fortifient la paſſion, elles en rempliſſent les intervalles languiſſans, elles réveillent l'orgueil &

achèvent de tourner toutes nos vues vers le même objet, & toutes nos puiſſances vers le même but.

Mais ce bonheur va paſſer comme un ſonge, le charme diſparoît, le dégoût ſuit, un vide affreux ſuccède à la plénitude des ſentimens dont on étoit occupé. L'ame, au ſortir de ce ſommeil léthargique, a peine à ſe reconnoître, elle a perdu par l'eſclavage l'habitude de commander, elle n'en a plus la force, elle regrette même la ſervitude, & cherche un nouveau maître, un nouvel objet de paſſion qui diſparoît bientôt à ſon tour, pour être ſuivi d'un autre qui dure encore moins: ainſi les excès & les dégoûts ſe multiplient, les plaiſirs fuient, les organes s'uſent, le ſens matériel, loin de pouvoir commander, n'a plus la force d'obéir. Que reſte-t-il à l'homme après une telle jeuneſſe? un corps énervé, une ame amollie, & l'impuiſſance de ſe ſervir de tous deux.

Auſſi a-t-on remarqué que c'eſt dans le moyen âge que les hommes ſont le plus ſujets à ces langueurs de l'ame, à cette maladie intérieure, à cet état de vapeurs dont j'ai parlé. On court encore à cet âge après les plaiſirs de la jeuneſſe, on les cherche par habitude & non par beſoin: & comme à meſure qu'on avance il arrive toujours plus fréquemment qu'on ſent moins le plaiſir que l'impuiſſance d'en jouir, on ſe trouve contredit par ſoi-même, humilié par ſa propre foibleſſe, ſi nettement & ſi ſouvent, qu'on ne peut s'empêcher de ſe blâmer, de condamner ſes actions, & de ſe reprocher même ſes deſirs.

Dailleurs, c'eſt à cet âge que naiſſent les ſoucis & que la vie eſt la plus contentieuſe; car on a pris un état, c'eſt-à-dire, qu'on eſt entré par haſard ou par choix dans une carrière qu'il eſt toujours honteux de ne pas fournir, & ſouvent très-dangereux de remplir avec éclat. On marche donc péniblement entre deux écueils également formidables, le mépris & la haine, on s'affoiblit par les efforts qu'on fait pour les éviter, & l'on tombe dans le découragement; car lorſqu'à force d'avoir vécu & d'avoir reconnu, éprouvé les injuſtices des hommes, on a pris l'habitude d'y compter comme ſur un mal néceſſaire, lorſqu'on s'eſt enfin accoutumé à faire moins de cas de leurs jugemens que de ſon repos, & que le cœur endurci par les cicatrices même des coups qu'on lui a portés, eſt devenu plus inſenſible, on arrive aiſément à cet état d'indifférence, à cette quiétude indolente, dont on auroit rougi quelques années auparavant. La gloire, ce puiſſant mobile de toutes les grandes ames, & qu'on voyoit de loin comme un but éclatant qu'on s'efforçoit d'atteindre par des actions brillantes & des travaux utiles, n'eſt plus qu'un objet ſans attraits pour ceux qui en ont approché, & un fantôme vain & trompeur pour les autres qui ſont reſtés dans l'éloignement. La pareſſe prend ſa place, & ſemble offrir à tous des routes plus aiſées & des biens plus ſolides, mais le dégoût la précède & l'ennui la ſuit, l'ennui, ce triſte tyran de toutes les ames qui penſent, contre lequel la ſageſſe peut moins que la folie.

C'eſt donc parce que la nature de l'homme eſt compoſée de deux principes oppoſés, qu'il a tant de peine à ſe concilier avec lui-même; c'eſt de-là que viennent ſon inconſtance, ſon irréſolution, ſes ennuis.

Les animaux au contraire, dont la nature eſt ſimple & purement matérielle, ne reſſentent ni combats intérieurs, ni oppoſition, ni trouble; ils n'ont ni nos regrets, ni nos remords, ni nos eſpérances, ni nos craintes.

Séparons de nous tout ce qui appartient à l'ame, ôtons-nous l'entendement, l'eſprit & la mémoire, ce qui nous reſtera ſera la partie matérielle par laquelle nous ſommes animaux, nous aurons encore des beſoins, des ſenſations, des appétits, nous aurons de la douleur & du plaiſir, nous aurons même des paſſions; car une paſſion eſt-elle autre choſe qu'une ſenſation plus forte que les autres, & qui ſe renouvelle à tout inſtant? or nos ſenſations pourront ſe renouveler dans notre ſens intérieur matériel; nous aurons donc toutes les paſſions, du moins toutes les paſſions aveugles que l'ame, ce principe de la connoiſſance, ne peut ni produire, ni fomenter.

C'eſt ici le point le plus difficile: comment pourrons-nous, ſur-tout avec l'abus que l'on a fait des termes, nous faire entendre & diſtinguer nettement les paſſions qui n'appartiennent qu'à l'homme, de celles qui lui ſont communes avec les animaux? eſt-il certain, eſt-il croyable que les animaux puiſſent avoir des paſſions? n'eſt-il pas

au contraire convenu que toute paſſion eſt une émotion de l'ame! doit-on par conſéquent chercher ailleurs que dans ce principe ſpirituel les germes de l'orgueil, de l'envie, de l'ambition, de l'avarice & de toutes les paſſions qui nous commandent!

Je ne ſais, mais il me ſemble que tout ce qui commande à l'ame eſt hors d'elle; il me ſemble que le principe de la connoiſſance n'eſt point celui du ſentiment; il me ſemble que le germe de nos paſſions eſt dans nos appétits, que les illuſions viennent de nos ſens & réſident dans notre ſens intérieur matériel, que d'abord l'ame n'y a de part que par ſon ſilence, que quand elle s'y prête elle eſt ſubjuguée, & pervertie lorſqu'elle s'y complaît.

Diſtinguons donc dans les paſſions de l'homme le phyſique & le moral, l'un eſt la cauſe, l'autre l'effet; la première émotion eſt dans le ſens intérieur matériel, l'ame peut la recevoir, mais elle ne la produit pas: diſtinguons auſſi les mouvemens inſtantanés des mouvemens durables, & nous verrons d'abord que la peur, l'horreur, la colère, l'amour, ou plutôt le deſir de jouir, ſont des ſentimens qui, quoique durables, ne dépendent que de l'impreſſion des objets ſur nos ſens, combinée avec les impreſſions ſubſiſtantes de nos ſenſations antérieures, & que par conſéquent ces paſſions doivent nous être communes avec les animaux. Je dis que les impreſſions actuelles des objets ſont combinées avec les impreſſions ſubſiſtantes de nos ſenſations

antérieures, parce que rien n'eſt horrible, rien n'eſt effrayant, rien n'eſt attrayant pour un homme ou pour un animal qui voit pour la première fois: on peut en faire l'épreuve ſur de jeunes animaux; j'en ai vu ſe jeter au feu la première fois qu'on les y préſentoit: ils n'acquièrent de l'expérience que par des actes réitérés, dont les impreſſions ſubſiſtent dans leur ſens intérieur; & quoique leur expérience ne ſoit point raiſonnée, elle n'en eſt pas moins ſûre, elle n'en eſt même que plus circonſpecte; car un grand bruit, un mouvement violent, une figure extraordinaire, qui ſe préſente ou ſe fait entendre ſubitement & pour la première fois, produit dans l'animal une ſecouſſe dont l'effet eſt ſemblable aux premiers mouvemens de la peur, mais ce ſentiment n'eſt qu'inſtantané; comme il ne peut ſe combiner avec aucune ſenſation précédente, il ne peut donner à l'animal qu'un ébranlement momentané, & non pas une émotion durable, telle que la ſuppoſe la paſſion de la peur.

Un jeune animal, tranquille habitant des forêts, qui tout-à-coup entend le ſon éclatant d'un cor, ou le bruit ſubit & nouveau d'une arme à feu, treſſaillit, bondit, & fuit par la ſeule violence de la ſecouſſe qu'il vient d'éprouver. Cependant ſi ce bruit eſt ſans effet, s'il ceſſe, l'animal reconnoît d'abord le ſilence ordinaire de la Nature, il ſe calme, s'arrête, & regagne à pas égaux ſa paiſible retraite. Mais l'âge & l'expérience le rendront bientôt circonſpect & timide, dès qu'à

l'occaſion d'un bruit pareil il ſe ſera ſenti bleſſé, atteint ou pourſuivi : ce ſentiment de peine ou cette ſenſation de douleur ſe conſerve dans ſon ſens intérieur ; & lorſque le même bruit ſe fait encore entendre, elle ſe renouvelle, & ſe combinant avec l'ébranlement actuel, elle produit un ſentiment durable, une paſſion ſubſiſtante, une vraie peur, l'animal fuit & fuit de toutes ſes forces, il fuit très-loin, il fuit long-temps, il fuit toujours, puiſque ſouvent il abandonne à jamais ſon ſéjour ordinaire.

La peur eſt donc une paſſion dont l'animal eſt ſuſceptible, quoiqu'il n'ait pas nos craintes raiſonnées ou prévues ; il en eſt de même de l'horreur, de la colère, de l'amour, quoiqu'il n'ait, ni nos averſions réfléchies, ni nos haines durables, ni nos amitiés conſtantes. L'animal a toutes ces paſſions premières ; elles ne ſuppoſent aucune connoiſſance, aucune idée, & ne ſont fondées que ſur l'expérience du ſentiment, c'eſt-à-dire, ſur la répétition des actes de douleur ou de plaiſir, & le renouvellement des ſenſations antérieures du même genre. La colère, ou ſi l'on veut, le courage naturel, ſe remarque dans les animaux qui ſentent leurs forces, c'eſt-à-dire qui les ont éprouvées, meſurées, & trouvé ſupérieures à celles des autres, la peur eſt le partage des foibles, mais le ſentiment d'amour leur appartient à tous.

Amour ! deſir inné ! ame de la Nature ! principe inépuiſable d'exiſtence ! puiſſance ſouveraine qui peut tout, & contre laquelle rien ne peut, par qui tout agit, tout reſpire

reſpire & tout ſe renouvelle! divine flamme! germe de perpétuité que l'Éternel a répandu dans tout avec le ſouffle de vie! précieux ſentiment qui peut ſeul amollir les cœurs féroces & glacés, en les pénétrant d'une douce chaleur! cauſe première de tout bien, de toute ſociété, qui réunis ſans contrainte & par tes ſeuls attraits les natures ſauvages & diſperſées! ſource unique & féconde de tout plaiſir, de toute volupté! amour! pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres & le malheur de l'homme?

C'eſt qu'il n'y a que le phyſique de cette paſſion qui ſoit bon, c'eſt que, malgré ce que peuvent dire les gens épris, le moral n'en vaut rien. Qu'eſt-ce en effet que le moral de l'amour? la vanité; vanité dans le plaiſir de la conquête, erreur qui vient de ce qu'on en fait trop de cas; vanité dans le deſir de la conſerver excluſivement, état malheureux qu'accompagne toujours la jalouſie, petite paſſion, ſi baſſe qu'on voudroit la cacher: vanité dans la manière d'en jouir, qui fait qu'on ne multiplie que ſes geſtes & ſes efforts ſans multiplier ſes plaiſirs; vanité dans la façon même de la perdre, on veut rompre le premier; car ſi l'on eſt quitté, quelle humiliation! & cette humiliation ſe tourne en déſeſpoir lorſqu'on vient à reconnoître qu'on a été long-temps dupe & trompé.

Les animaux ne ſont point ſujets à toutes ces misères, ils ne cherchent pas des plaiſirs où il ne peut y en avoir; guidés par le ſentiment ſeul, ils ne ſe trompent jamais

dans leur choix, leurs desirs sont toujours proportionnés à la puissance de jouir, ils sentent autant qu'ils jouissent, & ne jouissent qu'autant qu'ils sentent; l'homme au contraire, en voulant inventer des plaisirs, n'a fait que gâter la Nature, en voulant se forcer sur le sentiment il ne fait qu'abuser de son être, & creuser dans son cœur un vide que rien ensuite n'est capable de remplir.

Tout ce qu'il y a de bon dans l'amour appartient donc aux animaux tout aussi-bien qu'à nous, & même, comme si ce sentiment ne pouvoit jamais être pur, ils paroissent avoir une petite portion de ce qu'il y a de moins bon, je veux parler de la jalousie. Chez nous cette passion suppose toujours quelque défiance de soi-même, quelque connoissance sourde de sa propre foiblesse; les animaux au contraire semblent être d'autant plus jaloux qu'ils ont plus de force, plus d'ardeur & plus d'habitude au plaisir, c'est que notre jalousie dépend de nos idées, & la leur du sentiment: ils ont joui, ils desirent de jouir encore, ils s'en sentent la force, ils écartent donc tous ceux qui veulent occuper leur place, leur jalousie n'est point réfléchie, ils ne la tournent pas contre l'objet de leur amour, ils ne sont jaloux que de leurs plaisirs.

Mais les animaux sont-ils bornés aux seules passions que nous venons de décrire? la peur, la colère, l'horreur, l'amour & la jalousie sont-elles les seules affections durables qu'ils puissent éprouver? Il me semble qu'indépendamment de ces passions, dont le sentiment naturel

ou plutôt l'expérience du ſentiment rend les animaux ſuſceptibles, ils ont encore des paſſions qui leur ſont communiquées, & qui viennent de l'éducation, de l'exemple, de l'imitation & de l'habitude: ils ont leur eſpèce d'amitié, leur eſpèce d'orgueil, leur eſpèce d'ambition; & quoiqu'on puiſſe déjà s'être aſſuré, par ce que nous avons dit, que dans toutes leurs opérations & dans tous les actes qui émanent de leurs paſſions il n'entre ni réflexion, ni penſée, ni même aucune idée, cependant comme les habitudes dont nous parlons ſont celles qui ſemblent le plus ſuppoſer quelque degré d'intelligence, & que c'eſt ici où la nuance entr'eux & nous eſt la plus délicate & la plus difficile à ſaiſir, ce doit être auſſi celle que nous devons examiner avec le plus de ſoin.

Y a-t-il rien de comparable à l'attachement du chien pour la perſonne de ſon maître? on en a vu mourir ſur le tombeau qui la renfermoit; mais (ſans vouloir citer les prodiges ni les héros d'aucun genre) quelle fidélité à accompagner, quelle conſtance à ſuivre, quelle attention à défendre ſon maître! quel empreſſement à rechercher ſes careſſes! quelle docilité à lui obéir! quelle patience à ſouffrir ſa mauvaiſe humeur & des châtimens ſouvent injuſtes! quelle douceur & quelle humilité pour tâcher de rentrer en grâce! que de mouvemens, que d'inquiétudes, que de chagrins s'il eſt abſent! que de joie lorſqu'il ſe retrouve! à tous ces traits peut-on méconnoître l'amitié? ſe marque-t-elle même parmi nous par des caractères auſſi énergiques?

Il en eſt de cette amitié comme de celle d'une femme pour ſon ſerin, d'un enfant pour ſon jouet, &c. toutes deux ſont auſſi peu réfléchies, toutes deux ne ſont qu'un ſentiment aveugle; celui de l'animal eſt ſeulement plus naturel, puiſqu'il eſt fondé ſur le beſoin, tandis que l'autre n'a pour objet qu'un inſipide amuſement auquel l'ame n'a point de part. Ces habitudes puériles ne durent que par le déſœuvrement, & n'ont de force que par le vide de la tête; & le goût pour les magots & le culte des idoles, l'attachement en un mot aux choſes inanimées, n'eſt-il pas le dernier degré de la ſtupidité? Cependant que de créateurs d'idoles & de magots dans ce monde! que de gens adorent l'argile qu'ils ont paîtrie! combien d'autres ſont amoureux de la glèbe qu'ils ont remuée!

Il s'en faut donc bien que tous les attachemens viennent de l'ame, & que la faculté de pouvoir s'attacher ſuppoſe néceſſairement la puiſſance de penſer & de réfléchir, puiſque c'eſt lorſqu'on penſe & qu'on réfléchit le moins que naiſſent la plupart de nos attachemens, que c'eſt encore faute de penſer & de réfléchir qu'ils ſe confirment & ſe tournent en habitude, qu'il ſuffit que quelque choſe flatte nos ſens pour que nous l'aimions, & qu'enfin il ne faut que s'occuper ſouvent & long-temps d'un objet pour en faire une idole.

Mais l'amitié ſuppoſe cette puiſſance de réfléchir, c'eſt de tous les attachemens le plus digne de l'homme & le ſeul qui ne le dégrade point; l'amitié n'émane

que de la raiſon, l'impreſſion des ſens n'y fait rien, c'eſt l'ame de ſon ami qu'on aime, & pour aimer une ame il faut en avoir une, il faut en avoir fait uſage, l'avoir connue, l'avoir comparée & trouvée de niveau à ce que l'on peut connoître de celle d'un autre : l'amitié ſuppoſe donc, non-ſeulement le principe de la connoiſſance, mais l'exercice actuel & réfléchi de ce principe.

Ainſi l'amitié n'appartient qu'à l'homme, & l'attachement peut appartenir aux animaux : le ſentiment ſeul ſuffit pour qu'ils s'attachent aux gens qu'ils voient ſouvent, à ceux qui les ſoignent, qui les nourriſſent, &c. le ſeul ſentiment ſuffit encore pour qu'ils s'attachent aux objets dont ils ſont forcés de s'occuper. L'attachement des mères pour leurs petits ne vient que de ce qu'elles ont été fort occupées à les porter, à les produire, à les débarraſſer de leurs enveloppes, & qu'elles le ſont encore à les allaiter; ſi dans les oiſeaux les pères ſemblent avoir quelque attachement pour leurs petits, & paroiſſent en prendre ſoin comme les mères, c'eſt qu'ils ſe ſont occupés comme elles de la conſtruction du nid, c'eſt qu'ils l'ont habité, c'eſt qu'ils y ont eu du plaiſir avec leurs femelles dont la chaleur dure encore long-temps après avoir été fécondées, au lieu que dans les autres eſpèces d'animaux où la ſaiſon des amours eſt fort courte, où, paſſé cette ſaiſon, rien n'attache plus les mâles à leurs femelles, où il n'y a point de nid, point d'ouvrage à faire en commun, les pères ne ſont pères

que comme on l'étoit à Sparte, ils n'ont aucun ſouci de leur poſtérité.

L'orgueil & l'ambition des animaux tiennent à leur courage naturel, c'eſt-à-dire, au ſentiment qu'ils ont de leur force, de leur agilité, &c. les grands dédaignent les petits & ſemblent mépriſer leur audace inſultante, on augmente même par l'éducation ce ſang-froid, cet *à propos* de courage, on augmente auſſi leur ardeur, on leur donne de l'éducation par l'exemple, car ils ſont ſuſceptibles & capables de tout, excepté de raiſon; en général les animaux peuvent apprendre à faire mille fois tout ce qu'ils ont fait une fois, à faire de ſuite ce qu'ils ne faiſoient que par intervalles, à faire pendant long-temps ce qu'ils ne faiſoient que pendant un inſtant, à faire volontiers ce qu'ils ne faiſoient d'abord que par force, à faire par habitude ce qu'ils ont fait une fois par haſard, à faire d'eux-mêmes ce qu'ils voient faire aux autres. L'imitation eſt de tous les réſultats de la machine animale le plus admirable, c'en eſt le mobile le plus délicat & le plus étendu, c'eſt ce qui copie de plus près la penſée; & quoique la cauſe en ſoit dans les animaux purement matérielle & mécanique, c'eſt par ſes effets qu'ils nous étonnent davantage. Les hommes n'ont jamais plus admiré les ſinges que quand ils les ont vu imiter les actions humaines; en effet, il n'eſt point trop aiſé de diſtinguer certaines copies de certains originaux; il y a ſi peu de gens d'ailleurs qui voient nettement combien il y a de diſtance entre faire & contrefaire,

que les ſinges doivent être pour le gros du genre humain des êtres étonnans, humilians au point qu'on ne peut guère trouver mauvais qu'on ait donné ſans héſiter plus d'eſprit au ſinge, qui contrefait & copie l'homme, qu'à l'homme (ſi peu rare parmi nous) qui ne fait ni ne copie rien.

Cependant les ſinges ſont tout au plus des gens à talens que nous prenons pour des gens d'eſprit; quoiqu'ils aient l'art de nous imiter, ils n'en ſont pas moins de la nature des bêtes, qui toutes ont plus ou moins le talent de l'imitation. A la vérité, dans preſque tous les animaux ce talent eſt borné à l'eſpèce même, & ne s'étend point au-delà de l'imitation de leurs ſemblables, au lieu que le ſinge, qui n'eſt pas plus de notre eſpèce que nous ſommes de la ſienne, ne laiſſe pas de copier quelques-unes de nos actions; mais c'eſt parce qu'il nous reſſemble à quelques égards, c'eſt parce qu'il eſt extérieurement à peu-près conformé comme nous, & cette reſſemblance groſſière ſuffit pour qu'il puiſſe ſe donner des mouvemens, & même des ſuites de mouvemens ſemblables aux nôtres, pour qu'il puiſſe en un mot nous imiter groſſièrement, en ſorte que tous ceux qui ne jugent des choſes que par l'extérieur, trouvent ici comme ailleurs du deſſein, de l'intelligence & de l'eſprit, tandis qu'en effet il n'y a que des rapports de figure, de mouvement & d'organiſation.

C'eſt par les rapports de mouvement que le chien prend les habitudes de ſon maître, c'eſt par les rapports

de figure que le ſinge contrefait les geſtes humains, c'eſt par les rapports d'organiſation que le ſerin répète des airs de muſique, & que le perroquet imite le ſigne le moins équivoque de la penſée, la parole qui met à l'extérieur autant de différence entre l'homme & l'homme qu'entre l'homme & la bête, puiſqu'elle exprime dans les uns la lumière & la ſupériorité de l'eſprit, qu'elle ne laiſſe apercevoir dans les autres qu'une confuſion d'idées obſcures ou empruntées, & que dans l'imbécille ou le perroquet elle marque le dernier degré de la ſtupidité, c'eſt-à-dire, l'impoſſibilité où ils ſont tous deux de produire intérieurement la penſée, quoiqu'il ne leur manque aucun des organes néceſſaires pour la rendre au dehors.

Il eſt aiſé de prouver encore mieux que l'imitation n'eſt qu'un effet mécanique, un réſultat purement machinal, dont la perfection dépend de la vivacité avec laquelle le ſens intérieur matériel reçoit les impreſſions des objets, & de la facilité de les rendre au dehors par la ſimilitude & la ſoupleſſe des organes extérieurs. Les gens qui ont les ſens exquis, délicats, faciles à ébranler, & les membres obéiſſans, agiles & flexibles ſont, toutes choſes égales d'ailleurs, les meilleurs acteurs, les meilleurs pantomimes, les meilleurs ſinges: les enfans ſans y ſonger prennent les habitudes du corps, empruntent les geſtes, imitent les manières de ceux avec qui ils vivent; ils ſont auſſi très-portés à répéter & à contrefaire. La plupart des jeunes gens les plus vifs & les moins

moins penſans, qui ne voient que par les yeux du corps, ſaiſiſſent cependant merveilleuſement le ridicule des figures; toute forme bizarre les affecte, toute repréſentation les frappe, toute nouveauté les émeut; l'impreſſion en eſt ſi forte qu'ils repréſentent eux-mêmes, ils racontent avec enthouſiaſme, ils copient facilement & avec grâce: ils ont donc ſupérieurement le talent de l'imitation qui ſuppoſe l'organiſation la plus parfaite, les diſpoſitions du corps les plus heureuſes, & auquel rien n'eſt plus oppoſé qu'une forte doſe de bon ſens.

Ainſi parmi les hommes, ce ſont ordinairement ceux qui réfléchiſſent le moins qui ont le plus ce talent de l'imitation; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'on le trouve dans les animaux qui ne réfléchiſſent point du tout, ils doivent même l'avoir à un plus haut degré de perfection, parce qu'ils n'ont rien qui s'y oppoſe, parce qu'ils n'ont aucun principe par lequel ils puiſſent avoir la volonté d'être différens les uns des autres. C'eſt par notre ame que nous différons entre nous, c'eſt par notre ame que nous ſommes nous, c'eſt d'elle que vient la diverſité de nos caractères & la variété de nos actions; les animaux au contraire, qui n'ont point d'ame, n'ont point le *moi* qui eſt le principe de la différence, la cauſe qui conſtitue la perſonne, ils doivent donc, lorſqu'ils ſe reſſemblent par l'organiſation ou qu'ils ſont de la même eſpèce, ſe copier tous, faire tous les mêmes choſes & de la même façon, s'imiter en un mot beaucoup plus parfaitement que les hommes ne peuvent

s'imiter les uns les autres; & par conſéquent ce talent d'imitation, bien loin de ſuppoſer de l'eſprit & de la penſée dans les animaux, prouve au contraire qu'ils en ſont abſolument privés.

C'eſt par la même raiſon que l'éducation des animaux, quoique fort courte, eſt toujours heureuſe; ils apprennent en très-peu de temps preſque tout ce que ſavent leurs père & mère, & c'eſt par l'imitation qu'ils l'apprennent; ils ont donc, non-ſeulement l'expérience qu'ils peuvent acquérir par le ſentiment, mais ils profitent encore par le moyen de l'imitation, de l'expérience que les autres ont acquiſe. Les jeunes animaux ſe modèlent ſur les vieux, ils voient que ceux-ci s'approchent ou fuient lorſqu'ils entendent certains bruits, lorſqu'ils aperçoivent certains objets, lorſqu'ils ſentent certaines odeurs; ils s'approchent auſſi ou fuient d'abord avec eux ſans autre cauſe déterminante que l'imitation, & enſuite ils s'approchent ou fuient d'eux-mêmes & tout ſeuls, parce qu'ils ont pris l'habitude de s'approcher ou de fuir toutes les fois qu'ils ont éprouvé les mêmes ſenſations.

Après avoir comparé l'homme à l'animal, pris chacun individuellement, je vais comparer l'homme en ſociété avec l'animal en troupe, & rechercher en même temps quelle peut être la cauſe de cette eſpèce d'induſtrie qu'on remarque dans certains animaux, même dans les eſpèces les plus viles & les plus nombreuſes: que de choſes ne dit-on pas de celle de certains inſectes! nos obſervateurs admirent à l'envi l'intelligence & les talens des

abeilles, elles ont, disent-ils, un génie particulier, un art qui n'appartient qu'à elles, l'art de se bien gouverner, il faut savoir observer pour s'en apercevoir, mais une ruche est une république où chaque individu ne travaille que pour la société, où tout est ordonné, distribué, réparti avec une prévoyance, une équité, une prudence admirables; Athènes n'étoit pas mieux conduite ni mieux policée: plus on observe ce panier de mouches, & plus on découvre de merveilles, un fond de gouvernement inaltérable & toujours le même, un respect profond pour la personne en place, une vigilance singulière pour son service, la plus soigneuse attention pour ses plaisirs, un amour constant pour la patrie, une ardeur inconcevable pour le travail, une assiduité à l'ouvrage que rien n'égale, le plus grand désintéressement joint à la plus grande économie, la plus fine géométrie employée à la plus élégante architecture, &c. je ne finirois point si je voulois seulement parcourir les annales de cette république, & tirer de l'histoire de ces insectes tous les traits qui ont excité l'admiration de leurs historiens.

C'est qu'indépendamment de l'enthousiasme qu'on prend pour son sujet, on admire toujours d'autant plus qu'on observe davantage & qu'on raisonne moins. Y a-t-il en effet rien de plus gratuit que cette admiration pour les mouches, & que ces vues morales qu'on voudroit leur prêter, que cet amour du bien commun qu'on leur suppose, que cet instinct singulier qui équivaut

à la géométrie la plus ſublime, inſtinct qu'on leur a nouvellement accordé, par lequel les abeilles réſolvent, ſans héſiter, le problème de *bâtir le plus ſolidement qu'il ſoit poſſible dans le moindre eſpace poſſible, & avec la plus grande économie poſſible!* que penſer de l'excès auquel on a porté le détail de ces éloges! car enfin une mouche ne doit pas tenir dans la tête d'un Naturaliſte plus de place qu'elle n'en tient dans la Nature; & cette république merveilleuſe ne ſera jamais aux yeux de la raiſon, qu'une foule de petites bêtes qui n'ont d'autre rapport avec nous que celui de nous fournir de la cire & du miel.

Ce n'eſt point la curioſité que je blâme ici, ce ſont les raiſonnemens & les exclamations: qu'on ait obſervé avec attention leurs manœuvres, qu'on ait ſuivi avec ſoin leurs procédés & leur travail, qu'on ait décrit exactement leur génération, leur multiplication, leurs métamorphoſes, &c. tous ces objets peuvent occuper le loiſir d'un Naturaliſte; mais c'eſt la morale, c'eſt la théologie des inſectes que je ne puis entendre prêcher; ce ſont les merveilles que les obſervateurs y mettent, & ſur leſquelles enſuite ils ſe récrient comme ſi elles y étoient en effet, qu'il faut examiner; c'eſt cette intelligence, cette prévoyance, cette connoiſſance même de l'avenir qu'on leur accorde avec tant de complaiſance, & que cependant on doit leur refuſer rigoureuſement, que je vais tâcher de réduire à ſa juſte valeur.

Les mouches ſolitaires n'ont, de l'aveu de ces obſervateurs, aucun eſprit en comparaiſon des mouches qui vivent enſemble, celles qui ne forment que de petites troupes en ont moins que celles qui ſont en grand nombre; & les abeilles, qui de toutes ſont peut-être celles qui forment la ſociété la plus nombreuſe, ſont auſſi celles qui ont le plus de génie. Cela ſeul ne ſuffit-il pas pour faire penſer que cette apparence d'eſprit ou de génie n'eſt qu'un réſultat purement mécanique, une combinaiſon de mouvemens proportionnelle au nombre, un rapport qui n'eſt compliqué que parce qu'il dépend de pluſieurs milliers d'individus! Ne ſait-on pas que tout rapport, tout déſordre même, pourvu qu'il ſoit conſtant, nous paroît une harmonie dès que nous en ignorons les cauſes, & que de la ſuppoſition de cette apparence d'ordre à celle de l'intelligence il n'y a qu'un pas, les hommes aimant mieux admirer qu'approfondir!

On conviendra donc d'abord, qu'à prendre les mouches une à une, elles ont moins de génie que le chien, le ſinge & la plupart des animaux; on conviendra qu'elles ont moins de docilité, moins d'attachement, moins de ſentiment, moins en un mot de qualités relatives aux nôtres: dès-lors on doit convenir que leur intelligence apparente ne vient que de leur multitude réunie; cependant cette réunion même ne ſuppoſe aucune intelligence, car ce n'eſt point par des vues morales qu'elles ſe réuniſſent, c'eſt ſans leur conſentement qu'elles ſe trouvent enſemble. Cette ſociété n'eſt donc

qu'un assemblage physique ordonné par la Nature, & indépendant de toute vue, de toute connoissance, de tout raisonnement. La mère abeille produit dix mille individus, tout-à-la-fois & dans un même lieu; ces dix mille individus, fussent-ils encore mille fois plus stupides que je ne le suppose, seront obligés, pour continuer seulement d'exister, de s'arranger de quelque façon: comme ils agissent tous les uns contre les autres avec des forces égales, eussent-ils commencé par se nuire, à force de se nuire ils arriveront bien-tôt à se nuire le moins qu'il sera possible, c'est-à-dire à s'aider; ils auront donc l'air de s'entendre & de concourir au même but. L'observateur leur prêtera bientôt des vues & tout l'esprit qui leur manque, il voudra rendre raison de chaque action, chaque mouvement aura bientôt son motif, & de-là sortiront des merveilles ou des monstres de raisonnement sans nombre, car ces dix mille individus, qui ont été tous produits à la fois, qui ont habité ensemble, qui se sont tous métamorphosés à peu-près en même temps, ne peuvent manquer de faire tous la même chose, & pour peu qu'ils aient de sentiment, de prendre des habitudes communes, de s'arranger, de se trouver bien ensemble, de s'occuper de leur demeure, d'y revenir après s'en être éloignés, &c. & de-là l'architecture, la géométrie, l'ordre, la prévoyance, l'amour de la patrie, la république en un mot, le tout fondé, comme l'on voit, sur l'admiration de l'observateur.

La Nature n'est-elle pas assez étonnante par elle-même,

ſans chercher encore à nous ſurprendre en nous étourdiſſant de merveilles qui n'y ſont pas & que nous y mettons! Le Créateur n'eſt-il pas aſſez grand par ſes ouvrages, & croyons-nous le faire plus grand par notre imbécillité! ce ſeroit, s'il pouvoit l'être, la façon de le rabaiſſer. Lequel en effet a de l'Être ſuprême la plus grande idée, celui qui le voit créer l'Univers, ordonner les exiſtences, fonder la Nature ſur des loix invariables & perpétuelles, ou celui qui le cherche & veut le trouver attentif à conduire une républiqve de mouches, & fort occupé de la manière dont ſe doit plier l'aile d'un ſcarabée!

Il y a parmi certains animaux une eſpèce de ſociété qui ſemble dépendre du choix de ceux qui la compoſent, & qui par conſéquent approche bien davantage de l'intelligence & du deſſein, que la ſociété des abeilles, qui n'a d'autre principe qu'une néceſſité phyſique: les éléphans, les caſtors, les ſinges & pluſieurs autres eſpèces d'animaux ſe cherchent, ſe raſſemblent, vont par troupe, ſe ſecourent, ſe défendent, s'avertiſſent & ſe ſoumettent à des allures communes: ſi nous ne troublions pas ſi ſouvent ces ſociétés, & que nous puſſions les obſerver auſſi facilement que celles des mouches, nous y verrions ſans doute bien d'autres merveilles, qui cependant ne ſeroient que des rapports & des convenances phyſiques. Qu'on mette enſemble & dans un même lieu un grand nombre d'animaux de même eſpèce, il en réſultera néceſſairement un certain

arrangement, un certain ordre, de certaines habitudes communes, comme nous le dirons dans l'hiſtoire du daim, du lapin, &c. Or toute habitude commune, bien loin d'avoir pour cauſe le principe d'une intelligence éclairée, ne ſuppoſe au contraire que celui d'une aveugle imitation.

Parmi les hommes, la ſociété dépend moins des convenances phyſiques que des relations morales. L'homme a d'abord meſuré ſa force & ſa foibleſſe, il a comparé ſon ignorance & ſa curioſité, il a ſenti que ſeul il ne pouvoit ſuffire ni ſatisfaire par lui-même à la multiplicité de ſes beſoins, il a reconnu l'avantage qu'il auroit à renoncer à l'uſage illimité de ſa volonté pour acquérir un droit ſur la volonté des autres, il a réfléchi ſur l'idée du bien & du mal, il l'a gravée au fond de ſon cœur à la faveur de la lumière naturelle qui lui a été départie par la bonté du Créateur, il a vu que la ſolitude n'étoit pour lui qu'un état de danger & de guerre, il a cherché la ſûreté & la paix dans la ſociété, il y a porté ſes forces & ſes lumières pour les augmenter en les réuniſſant à celles des autres: cette réunion eſt de l'homme l'ouvrage le meilleur, c'eſt de ſa raiſon l'uſage le plus ſage. En effet, il n'eſt tranquille, il n'eſt fort, il n'eſt grand, il ne commande à l'Univers que parce qu'il a ſu ſe commander à lui-même, ſe dompter, ſe ſoumettre & s'impoſer des loix; l'homme en un mot n'eſt homme que parce qu'il a ſu ſe réunir à l'homme.

Il eſt vrai que tout a concouru à rendre l'homme ſociable;

ſociable; car quoique les grandes ſociétés, les ſociétés policées, dépendent certainement de l'uſage & quelquefois de l'abus qu'il a fait de ſa raiſon, elles ont ſans doute été précédées par de petites ſociétés, qui ne dépendoient, pour ainſi dire, que de la Nature. Une famille eſt une ſociété naturelle, d'autant plus ſtable, d'autant mieux fondée, qu'il y a plus de beſoins, plus de cauſes d'attachement. Bien différent des animaux, l'homme n'exiſte preſque pas encore lorſqu'il vient de naître; il eſt nu, foible, incapable d'aucun mouvement, privé de toute action, réduit à tout ſouffrir, ſa vie dépend des ſecours qu'on lui donne. Cet état de l'enfance imbécille, impuiſſante, dure long-temps; la néceſſité du ſecours devient donc une habitude, qui ſeule ſeroit capable de produire l'attachement mutuel de l'enfant & des père & mère; mais comme à meſure qu'il avance, l'enfant acquiert de quoi ſe paſſer plus aiſément de ſecours, comme il a phyſiquement moins beſoin d'aide; que les parens au contraire continuent à s'occuper de lui beaucoup plus qu'il ne s'occupe d'eux, il arrive toujours que l'amour deſcend beaucoup plus qu'il ne remonte: l'attachement des père & mère devient exceſſif, aveugle, idolâtre, & celui de l'enfant reſte tiède & ne reprend des forces que lorſque la raiſon vient à développer le germe de la reconnoiſſance.

Ainſi la ſociété, conſidérée même dans une ſeule famille, ſuppoſe dans l'homme la faculté raiſonnable; la ſociété, dans les animaux qui ſemblent ſe réunir

librement & par convenance, ſuppoſe l'expérience du ſentiment ; & la ſociété des bêtes, qui, comme les abeilles, ſe trouvent enſemble ſans s'être cherchées, ne ſuppoſe rien ; quels qu'en puiſſent être les réſultats, il eſt clair qu'ils n'ont été, ni prévus, ni ordonnés, ni conçus par ceux qui les exécutent, & qu'ils ne dépendent que du mécaniſme univerſel & des loix du mouvement établies par le Créateur. Qu'on mette enſemble dans le même lieu, dix mille automates animés d'une force vive & tous déterminés, par la reſſemblance parfaite de leur forme extérieure & intérieure, & par la conformité de leurs mouvemens, à faire chacun la même choſe dans ce même lieu; il en réſultera néceſſairement un ouvrage régulier ; les rapports d'égalité, de ſimilitude, de ſituation s'y trouveront, puiſqu'ils dépendent de ceux de mouvement que nous ſuppoſons égaux & conformes ; les rapports de juxta-poſition, d'étendue, de figure s'y trouveront auſſi, puiſque nous ſuppoſons l'eſpace donné & circonſcrit ; & ſi nous accordons à ces automates le plus petit degré de ſentiment, celui ſeulement qui eſt néceſſaire pour ſentir ſon exiſtence, tendre à ſa propre conſervation, éviter les choſes nuiſibles, appéter les choſes convenables, &c. l'ouvrage ſera, non-ſeulement régulier, proportionné, ſitué, ſemblable, égal, mais il aura encore l'air de la ſymétrie, de la ſolidité, de la commodité, &c. au plus haut point de perfection, parce qu'en le formant, chacun de ces dix mille individus a cherché à s'arranger de la

manière la plus commode pour lui, & qu'il a en même temps été forcé d'agir & de se placer de la manière la moins incommode aux autres.

Dirai-je encore un mot! ces cellules des abeilles, ces hexagones tant vantés, tant admirés, me fournissent une preuve de plus contre l'enthousiasme & l'admiration : cette figure, toute géométrique & toute régulière qu'elle nous paroît, & qu'elle est en effet dans la spéculation, n'est ici qu'un résultat mécanique & assez imparfait qui se trouve souvent dans la Nature, & que l'on remarque même dans ses productions les plus brutes; les cristaux & plusieurs autres pierres, quelques sels, &c. prennent constamment cette figure dans leur formation. Qu'on observe les petites écailles de la peau d'une roussette, on verra qu'elles sont hexagones, parce que chaque écaille croissant en même temps se fait obstacle, & tend à occuper le plus d'espace qu'il est possible dans un espace donné : on voit ces mêmes hexagones dans le second estomac des animaux ruminans, on les trouve dans les graines, dans leurs capsules, dans certaines fleurs, &c. Qu'on remplisse un vaisseau de pois, ou plutôt de quelqu'autre graine cylindrique, & qu'on le ferme exactement après y avoir versé autant d'eau que les intervalles qui restent entre ces graines peuvent en recevoir ; qu'on fasse bouillir cette eau, tous ces cylindres deviendront des colonnes à six pans. On en voit clairement la raison, qui est purement mécanique, chaque graine, dont la figure est

cylindrique, tend par ſon renflement à occuper le plus d'eſpace poſſible dans un eſpace donné, elles deviennent donc toutes néceſſairement hexagones par la compreſſion réciproque. Chaque abeille cherche à occuper de même le plus d'eſpace poſſible dans un eſpace donné, il eſt donc néceſſaire auſſi, puiſque le corps des abeilles eſt cylindrique, que leurs cellules ſoient hexagones, par la même raiſon des obſtacles réciproques.

On donne plus d'eſprit aux mouches dont les ouvrages ſont les plus réguliers; les abeilles ſont, dit-on, plus ingénieuſes que les guêpes, que les frêlons, &c. qui ſavent auſſi l'architecture, mais dont les conſtructions ſont plus groſſières & plus irrégulières que celles des abeilles: on ne veut pas voir, ou l'on ne ſe doute pas que cette régularité, plus ou moins grande, dépend uniquement du nombre & de la figure, & nullement de l'intelligence de ces petites bêtes; plus elles ſont nombreuſes, plus il y a de forces qui agiſſent également & qui s'oppoſent de même, plus il y a par conſéquent de contrainte mécanique, de régularité forcée & de perfection apparente dans leurs productions.

Les animaux qui reſſemblent le plus à l'homme par leur figure & par leur organiſation, ſeront donc, malgré les apologiſtes des inſectes, maintenus dans la poſſeſſion où ils étoient, d'être ſupérieurs à tous les autres pour les qualités intérieures; & quoiqu'elles ſoient infiniment différentes de celles de l'homme, qu'elles ne ſoient, comme nous l'avons prouvé, que des réſultats de

l'exercice & de l'expérience du ſentiment, ces animaux ſont par ces facultés mêmes fort ſupérieurs aux inſectes; & comme tout ſe fait & que tout eſt par nuance dans la Nature, on peut établir une échelle pour juger des degrés des qualités intrinsèques de chaque animal, en prenant pour premier terme la partie matérielle de l'homme, & plaçant ſucceſſivement les animaux à différentes diſtances, ſelon qu'en effet ils en approchent ou s'en éloignent davantage, tant par la forme extérieure, que par l'organiſation intérieure; en ſorte que le ſinge, le chien, l'éléphant & les autres quadrupèdes ſeront au premier rang; les cétacées qui, comme les quadrupèdes & l'homme, ont de la chair & du ſang, qui ſont comme eux vivipares, ſeront au ſecond; les oiſeaux au troiſième, parce qu'à tout prendre, ils diffèrent de l'homme plus que les cétacées & que les quadrupèdes; & s'il n'y avoit pas des êtres qui, comme les huîtres ou les polypes, ſemblent en différer autant qu'il eſt poſſible, les inſectes ſeroient avec raiſon les bêtes du dernier rang.

Mais ſi les animaux ſont dépourvus d'entendement, d'eſprit & de mémoire, s'ils ſont privés de toute intelligence, ſi toutes leurs facultés dépendent de leurs ſens, s'ils ſont bornés à l'exercice & à l'expérience du ſentiment ſeul, d'où peut venir cette eſpèce de prévoyance qu'on remarque dans quelques-uns d'entr'eux! le ſeul ſentiment peut-il faire qu'ils ramaſſent des vivres pendant l'été pour ſubſiſter pendant l'hiver! ceci ne ſuppoſe-t-il pas une comparaiſon des temps, une notion de l'avenir,

une inquiétude raiſonnée! pourquoi trouve-t-on à la fin de l'automne dans le trou d'un mulot aſſez de gland pour le nourrir juſqu'à l'été ſuivant! pourquoi cette abondante récolte de cire & de miel dans les ruches! pourquoi les fourmis font-elles des proviſions! pourquoi les oiſeaux feroient-ils des nids, s'ils ne ſavoient pas qu'ils en auront beſoin pour y dépoſer leurs œufs & y élever leurs petits, &c. & tant d'autres faits particuliers que l'on raconte de la prévoyance des renards, qui cachent leur gibier en différens endroits pour le retrouver au beſoin & s'en nourrir pendant pluſieurs jours; de la ſubtilité raiſonnée des hiboux, qui ſavent ménager leur proviſion de ſouris en leur coupant les pattes pour les empêcher de fuir; de la pénétration merveilleuſe des abeilles, qui ſavent d'avance que leur reine doit pondre dans un tel temps tel nombre d'œufs d'une certaine eſpèce, dont il doit ſortir des vers de mouches mâles, & tel autre nombre d'œufs d'une autre eſpèce qui doivent produire les mouches neutres, & qui, en conſéquence de cette connoiſſance de l'avenir, conſtruiſent tel nombre d'alvéoles plus grandes pour les premières, & tel autre nombre d'alvéoles plus petites pour les ſecondes! &c. &c. &c.

Avant que de répondre à ces queſtions, & même de raiſonner ſur ces faits, il faudroit être aſſuré qu'ils ſont réels & avérés, il faudroit qu'au lieu d'avoir été racontés par le peuple ou publiés par des obſervateurs amoureux du merveilleux, ils euſſent été vus par des

gens ſenſés, & recueillis par des philoſophes: je ſuis perſuadé que toutes les prétendues merveilles diſparoîtroient, & qu'en y réfléchiſſant on trouveroit la cauſe de chacun de ces effets en particulier. Mais admettons pour un inſtant la vérité de tous ces faits, accordons avec ceux qui les racontent, le preſſentiment, la prévision, la connoiſſance même de l'avenir aux animaux, en réſultera-t-il que ce ſoit un effet de leur intelligence? ſi cela étoit, elle ſeroit bien ſupérieure à la nôtre; car notre prévoyance eſt toujours conjecturale, nos notions ſur l'avenir ne ſont que douteuſes, toute la lumière de notre ame ſuffit à peine pour nous faire entrevoir les probabilités des choſes futures; dès-lors les animaux qui en voient la certitude, puiſqu'ils ſe déterminent d'avance & ſans jamais ſe tromper, auroient en eux quelque choſe de bien ſupérieur au principe de notre connoiſſance, ils auroient une ame bien plus pénétrante & bien plus clairvoyante que la nôtre. Je demande ſi cette conſéquence ne répugne pas autant à la religion qu'à la raiſon?

Ce ne peut donc être par une intelligence ſemblable à la nôtre que les animaux aient une connoiſſance certaine de l'avenir, puiſque nous n'en avons que des notions très-douteuſes & très-imparfaites: pourquoi donc leur accorder ſi légèrement une qualité ſi ſublime? pourquoi nous dégrader mal à propos? ne ſeroit-il pas moins déraiſonnable, ſuppoſé qu'on ne pût pas douter des faits, d'en rapporter la cauſe à des loix mécaniques,

établies, comme toutes les autres loix de la Nature, par la volonté du Créateur! La sûreté avec laquelle on suppose que les animaux agissent, la certitude de leur détermination, suffiroit seule pour qu'on dût en conclure que ce sont les effets d'un pur mécanisme. Le caractère de la raison le plus marqué, c'est le doute, c'est la délibération, c'est la comparaison; mais des mouvemens & des actions qui n'annoncent que la décision & la certitude, prouvent en même temps le mécanisme & la stupidité.

Cependant, comme les loix de la Nature, telles que nous les connoissons, n'en sont que les effets généraux, & que les faits dont il s'agit, ne sont au contraire que des effets très-particuliers, il seroit peu philosophique & peu digne de l'idée que nous devons avoir du Créateur, de charger mal-à-propos sa volonté de tant de petites loix, ce seroit déroger à sa toute-puissance & à la noble simplicité de la Nature que de l'embarrasser gratuitement de cette quantité de statuts particuliers, dont l'un ne seroit fait que pour les mouches, l'autre pour les hiboux, l'autre pour les mulots, &c. ne doit-on pas au contraire faire tous ses efforts pour ramener ces effets particuliers aux effets généraux, & si cela n'étoit pas possible, mettre ces faits en réserve & s'abstenir de vouloir les expliquer jusqu'à ce que, par de nouveaux faits & par de nouvelles analogies, nous puissions en connoître les causes!

Voyons donc en effet s'ils sont inexplicables, s'ils

ſont ſi merveilleux, s'ils ſont même avérés. La prévoyance des fourmis n'étoit qu'un préjugé, on la leur avoit accordée en les obſervant, on la leur a ôtée en les obſervant mieux; elles ſont engourdies tout l'hiver, leurs proviſions ne ſont donc que des amas ſuperflus, amas accumulés ſans vues, ſans connoiſſance de l'avenir, puiſque par cette connoiſſance même elles en auroient prévu toute l'inutilité. N'eſt-il pas très-naturel que des animaux qui ont une demeure fixe où ils ſont accoutumés à tranſporter les nourritures dont ils ont actuellement beſoin, & qui flattent leur appétit, en tranſportent beaucoup plus qu'il ne leur en faut, déterminés par le ſentiment ſeul & par le plaiſir de l'odorat ou de quelques autres de leurs ſens, & guidés par l'habitude qu'ils ont priſe d'emporter leurs vivres pour les manger en repos! cela même ne démontre-t-il pas qu'ils n'ont que du ſentiment & point de raiſonnement! c'eſt par la même raiſon que les abeilles ramaſſent beaucoup plus de cire & de miel qu'il ne leur en faut; ce n'eſt donc point du produit de leur intelligence, c'eſt des effets de leur ſtupidité que nous profitons; car l'intelligence les porteroit néceſſairement à ne ramaſſer qu'à peu-près autant qu'elles ont beſoin, & à s'épargner la peine de tout le reſte, ſur-tout après la triſte expérience que ce travail eſt en pure perte, qu'on leur enlève tout ce qu'elles ont de trop, qu'enfin cette abondance eſt la ſeule cauſe de la guerre qu'on leur fait, & la ſource de la déſolation & du trouble de leur ſociété. Il eſt ſi vrai

que ce n'eſt que par un ſentiment aveugle qu'elles travaillent, qu'on peut les obliger à travailler, pour ainſi dire, autant que l'on veut : tant qu'il y a des fleurs qui leur conviennent dans le pays qu'elles habitent, elles ne ceſſent d'en tirer le miel & la cire ; elles ne diſcontinuent leur travail & ne finiſſent leur récolte que parce qu'elles ne trouvent plus rien à ramaſſer. On a imaginé de les tranſporter & de les faire voyager dans d'autres pays où il y a encore des fleurs ; alors elles reprennent le travail, elles continuent à ramaſſer, à entaſſer juſqu'à ce que les fleurs de ce nouveau canton ſoient épuiſées ou flétries, & ſi on les porte dans un autre qui ſoit encore fleuri, elles continueront de même à recueillir, à amaſſer : leur travail n'eſt donc point une prévoyance ni une peine qu'elles ſe donnent dans la vue de faire des proviſions pour elles, c'eſt au contraire un mouvement dicté par le ſentiment, & ce mouvement dure & ſe renouvelle autant & auſſi long-temps qu'il exiſte des objets qui y ſont relatifs.

Je me ſuis particulièrement informé des mulots, & j'ai vu quelques-uns de leurs trous : ils ſont ordinairement diviſés en deux, dans l'un ils font leurs petits, dans l'autre ils entaſſent tout ce qui flatte leur appétit. Lorſqu'ils font eux-mêmes leurs trous, ils ne les font pas grands, & alors ils ne peuvent y placer qu'une aſſez petite quantité de graines ; mais lorſqu'ils trouvent ſous le tronc d'un arbre un grand eſpace, ils s'y logent, & ils le rempliſſent, autant qu'ils peuvent, de blé, de noix,

de noiſettes, de glands, ſelon le pays qu'ils habitent; en ſorte que la proviſion, au lieu d'être proportionnée au beſoin de l'animal, ne l'eſt au contraire qu'à la capacité du lieu.

Voilà donc déjà les proviſions des fourmis, des mulots, des abeilles, réduites à des tas inutiles, diſproportionnés & ramaſſés ſans vues; voilà les petites loix particulières de leur prévoyance ſuppoſée, ramenées à la loi réelle & générale du ſentiment; il en ſera de même de la prévoyance des oiſeaux. Il n'eſt pas néceſſaire de leur accorder la connoiſſance de l'avenir, ou de recourir à la ſuppoſition d'une loi particulière que le Créateur auroit établie en leur faveur, pour rendre raiſon de la conſtruction de leurs nids; ils ſont conduits par degrés à les faire, ils trouvent d'abord un lieu qui convient, ils s'y arrangent, ils y portent ce qui le rendra plus commode; ce nid n'eſt qu'un lieu qu'ils reconnoîtront, qu'ils habiteront ſans inconvénient, & où ils ſéjourneront tranquillement: l'amour eſt le ſentiment qui les guide & les excite à cet ouvrage, ils ont beſoin mutuellement l'un de l'autre, ils ſe trouvent bien enſemble, ils cherchent à ſe cacher, à ſe dérober au reſte de l'Univers devenu pour eux plus incommode & plus dangereux que jamais; ils s'arrêtent donc dans les endroits les plus touffus des arbres, dans les lieux les plus inacceſſibles ou les plus obſcurs, &, pour s'y ſoutenir, pour y demeurer d'une manière moins incommode, ils entaſſent des feuilles, ils arrangent de petits matériaux,

& travaillent à l'envi à leur habitation commune; les uns moins adroits ou moins ſenſuels ne font que des ouvrages groſſièrement ébauchés, d'autres ſe contentent de ce qu'ils trouvent tout fait, & n'ont pas d'autre domicile que les trous qui ſe préſentent, ou les pots qu'on leur offre. Toutes ces manœuvres ſont relatives à leur organiſation & dépendantes du ſentiment qui ne peut, à quelque degré qu'il ſoit, produire le raiſonnement, & encore moins donner cette prévifion intuitive, cette connoiſſance certaine de l'avenir, qu'on leur ſuppoſe.

On peut le prouver par des exemples familiers; non-ſeulement ces animaux ne ſavent pas ce qui doit arriver, mais ils ignorent même ce qui eſt arrivé. Une poule ne diſtingue pas ſes œufs de ceux d'un autre oiſeau, elle ne voit point que les petits canards qu'elle vient de faire éclore ne lui appartiennent point, elle couve des œufs de craie, dont il ne doit rien réſulter, avec autant d'attention que ſes propres œufs; elle ne connoît donc ni le paſſé, ni l'avenir, & ſe trompe encore ſur le préſent. Pourquoi les oiſeaux de baſſe-cour ne font-ils pas des nids comme les autres? feroit-ce parce que le mâle appartient à pluſieurs femelles? ou plutôt n'eſt-ce pas qu'étant domeſtiques, familiers & accoutumés à être à l'abri des inconvéniens & des dangers, ils n'ont aucun beſoin de ſe ſouſtraire aux yeux, aucune habitude de chercher leur ſûreté dans la retraite & dans la ſolitude? Cela même pourroit encore ſe prouver par le fait, car dans la même eſpèce l'oiſeau ſauvage fait ſouvent ce que

l'oiſeau domeſtique ne fait point ; la gelinotte & la canne ſauvage font des nids, la poule & la canne domeſtique n'en font point. Les nids des oiſeaux, les cellules des mouches, les proviſions des abeilles, des fourmis, des mulots, ne ſuppoſent donc aucune intelligence dans l'animal, & n'émanent pas de quelques loix particulièrement établies pour chaque eſpèce, mais dépendent, comme toutes les autres opérations des animaux, du nombre, de la figure, du mouvement, de l'organiſation & du ſentiment, qui ſont les loix de la Nature, générales & communes à tous les êtres animés.

Il n'est pas étonnant que l'homme, qui ſe connoît ſi peu lui-même, qui confond ſi ſouvent ſes ſenſations & ſes idées, qui diſtingue ſi peu le produit de ſon ame de celui de ſon cerveau, ſe compare aux animaux, & n'admette entr'eux & lui qu'une nuance, dépendante d'un peu plus ou d'un peu moins de perfection dans les organes; il n'eſt pas étonnant qu'il les faſſe raiſonner, s'entendre & ſe déterminer comme lui, & qu'il leur attribue, non-ſeulement les qualités qu'il a, mais encore celles qui lui manquent. Mais que l'homme s'examine, s'analyſe & s'approfondiſſe, il reconnoîtra bien-tôt la nobleſſe de ſon être, il ſentira l'exiſtence de ſon ame, il ceſſera de s'avilir, & verra d'un coup d'œil la diſtance infinie que l'Être ſuprême a miſe entre les bêtes & lui.

DIEU ſeul connoît le paſſé, le préſent & l'avenir, il eſt de tous les temps, & voit dans tous les temps,

l'homme, dont la durée eſt de ſi peu d'inſtans, ne voit que ces inſtans; mais une Puiſſance vive, immortelle, compare ces inſtans, les diſtingue, les ordonne, c'eſt par Elle qu'il connoît le préſent, qu'il juge du paſſé, & qu'il prévoit l'avenir. Ôtez à l'homme cette lumière divine, vous effacez, vous obſcurciſſez ſon être, il ne reſtera que l'animal; il ignorera le paſſé, ne ſoupçonnera pas l'avenir, & ne ſaura même ce que c'eſt que le préſent.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Animaux domeſtiques.

L'HOMME change l'état naturel des animaux en les forçant à lui obéir, & les faiſant ſervir à ſon uſage : un animal domeſtique eſt un eſclave dont on s'amuſe, dont on ſe ſert, dont on abuſe, qu'on altère, qu'on dépaïſe & que l'on dénature, tandis que l'animal ſauvage, n'obéiſſant qu'à la Nature, ne connoît d'autres loix que celles du beſoin & de la liberté. L'hiſtoire d'un animal ſauvage eſt donc bornée à un petit nombre de faits émanés de la ſimple Nature, au lieu que l'hiſtoire d'un animal domeſtique eſt compliquée de tout ce qui a rapport à l'art que l'on emploie pour l'apprivoiſer ou pour le ſubjuguer; & comme on ne ſait pas aſſez combien l'exemple, la contrainte, la force de l'habitude peuvent influer ſur les animaux & changer leurs mouvemens, leurs déterminations, leurs penchans, le but d'un Naturaliſte doit être de les obſerver aſſez pour pouvoir diſtinguer les faits qui dépendent de l'inſtinct, de ceux qui ne viennent que de l'éducation; reconnoître ce qui leur appartient & ce qu'ils ont emprunté, ſéparer ce qu'ils font de ce qu'on leur fait faire, & ne jamais confondre l'animal avec l'eſclave, la bête de ſomme avec la créature de Dieu.

L'empire de l'homme ſur les animaux eſt un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire, c'eſt l'empire de l'eſprit ſur la matière, c'eſt non-ſeulement un droit de Nature, un pouvoir fondé ſur des loix inaltérables, mais c'eſt encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnoître à tout inſtant l'excellence de ſon être; car ce n'eſt pas parce qu'il eſt le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux qu'il leur commande: s'il n'étoit que le premier du même ordre, les ſeconds ſe réuniroient pour lui diſputer l'empire; mais c'eſt par la ſupériorité de Nature que l'homme règne & commande, il penſe, & dès-lors il eſt maître des êtres qui ne penſent point.

Il eſt maître des corps bruts, qui ne peuvent oppoſer à ſa volonté qu'une lourde réſiſtance ou qu'une inflexible dureté, que ſa main ſait toujours ſurmonter & vaincre en les faiſant agir les uns contre les autres; il eſt maître des végétaux, que par ſon induſtrie il peut augmenter, diminuer, renouveler, dénaturer, détruire ou multiplier à l'infini; il eſt maître des animaux, parce que non-ſeulement il a comme eux du mouvement & du ſentiment, mais qu'il a de plus la lumière de la penſée, qu'il connoît les fins & les moyens, qu'il ſait diriger ſes actions, concerter ſes opérations, meſurer ſes mouvemens, vaincre la force par l'eſprit, & la vîteſſe par l'emploi du temps.

Cependant parmi les animaux, les uns paroiſſent être plus ou moins familiers, plus ou moins ſauvages, plus

ou

ou moins doux, plus ou moins féroces: que l'on compare la docilité & la soumission du chien avec la fierté & la férocité du tigre, l'un paroît être l'ami de l'homme & l'autre son ennemi; son empire sur les animaux n'est donc pas absolu! combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met entr'eux & l'homme l'élément qu'ils habitent! combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse! & enfin combien y en a-t-il qui, bien loin de reconnoître leur souverain, l'attaquent à force ouverte! sans parler de ces insectes qui semblent l'insulter par leurs piqûres, de ces serpens dont la morsure porte le poison & la mort, & de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui semblent n'exister que pour former la nuance entre le mal & le bien, & faire sentir à l'homme combien, depuis sa chute, il est peu respecté.

C'est qu'il faut distinguer l'empire de Dieu du domaine de l'homme: Dieu créateur des êtres est seul maître de la Nature, l'homme ne peut rien sur le produit de la création, il ne peut rien sur les mouvemens des corps célestes, sur les révolutions de ce globe qu'il habite, il ne peut rien sur les animaux, les végétaux, les minéraux en général, il ne peut rien sur les espèces, il ne peut que sur les individus; car les espèces en général & la matière en bloc appartiennent à la Nature, ou plutôt la constituent; tout se passe, se suit, se succède, se

renouvelle & ſe meut par une Puiſſance irréſiſtible; l'homme entraîné lui-même par le torrent des temps, ne peut rien pour ſa propre durée; lié par ſon corps à la matière, enveloppé dans le tourbillon des êtres, il eſt forcé de ſubir la loi commune, il obéit à la même Puiſſance, &, comme tout le reſte, il naît, croît & périt.

Mais le rayon divin dont l'homme eſt animé, l'ennoblit & l'élève au-deſſus de tous les êtres matériels; cette ſubſtance ſpirituelle, loin d'être ſujette à la matière, a le droit de la faire obéir, & quoiqu'elle ne puiſſe pas commander à la Nature entière, elle domine ſur les êtres particuliers: Dieu, ſource unique de toute lumière & de toute intelligence, régit l'Univers & les eſpèces entières avec une puiſſance infinie: l'homme, qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a de même qu'une puiſſance limitée à de petites portions de matière, & n'eſt maître que des individus.

C'eſt donc par les talens de l'eſprit & non par la force & par les autres qualités de la matière, que l'homme a ſu ſubjuguer les animaux: dans les premiers temps ils devoient être tous également indépendans, l'homme, devenu criminel & féroce, étoit peu propre à les apprivoiſer, il a fallu du temps pour les approcher, pour les reconnoître, pour les choiſir, pour les dompter, il a fallu qu'il fût civiliſé lui-même pour ſavoir inſtruire & commander, & l'empire ſur les animaux, comme tous les autres empires, n'a été fondé qu'après la ſociété.

C'eſt d'elle que l'homme tient ſa puiſſance, c'eſt par

elle qu'il a perfectionné sa raison, exercé son esprit & réuni ses forces, auparavant l'homme étoit peut-être l'animal le plus sauvage & le moins redoutable de tous; nu, sans armes & sans abri, la terre n'étoit pour lui qu'un vaste désert peuplé de monstres, dont souvent il devenoit la proie: & même long-temps après, l'histoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des destructeurs de bêtes.

Mais lorsqu'avec le temps, l'espèce humaine s'est étendue, multipliée, répandue, & qu'à la faveur des arts & de la société, l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'Univers, il a fait reculer peu-à-peu les bêtes féroces, il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore les ossemens énormes, il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les espèces voraces & nuisibles, il a opposé les animaux aux animaux, & subjuguant les uns par adresse, domptant les autres par la force, ou les écartant par le nombre, & les attaquant tous par des moyens raisonnés, il est parvenu à se mettre en sûreté, & à établir un empire qui n'est borné que par les lieux inaccessibles, les solitudes reculées, les sables brûlans, les montagnes glacées, les cavernes obscures, qui servent de retraites au petit nombre d'espèces d'animaux indomptables.

LE CHEVAL.

LA plus noble conquête que l'homme ait jamais faite eſt celle de ce fier & fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre & la gloire des combats; auſſi intrépide que ſon maître, le cheval voit le péril & l'affronte, il ſe fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, il s'anime de la même ardeur; il partage auſſi ſes plaiſirs, à la chaſſe, au tournois, à la courſe, il brille, il étincelle; mais docile autant que courageux, il ne ſe laiſſe point emporter à ſon feu, il ſait réprimer ſes mouvemens, non-ſeulement il fléchit ſous la main de celui qui le guide, mais il ſemble conſulter ſes deſirs, & obéiſſant toujours aux impreſſions qu'il en reçoit, il ſe précipite, ſe modère ou s'arrête, & n'agit que pour y ſatisfaire; c'eſt une créature qui renonce à ſon être pour n'exiſter que par la volonté d'un autre, qui ſait même la prévenir, qui par la promptitude & la préciſion de ſes mouvemens l'exprime & l'exécute, qui ſent autant qu'on le deſire & ne rend qu'autant qu'on veut, qui ſe livrant ſans réſerve ne ſe refuſe à rien, ſert de toutes ſes forces, s'excède & même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talens ſont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui dès le premier âge a été ſoigné & enſuite exercé, dreſſé au

ſervice de l'homme; c'eſt par la perte de ſa liberté que commence ſon éducation, & c'eſt par la contrainte qu'elle s'achève: l'eſclavage ou la domeſticité de ces animaux eſt même ſi univerſelle, ſi ancienne que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel, ils ſont toujours couverts de harnois dans leurs travaux, on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps du repos, & ſi on les laiſſe quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la ſervitude, & ſouvent les empreintes cruelles du travail & de la douleur; la bouche eſt déformée par les plis que le mors a produits, les flancs ſont entamés par des plaies, ou ſillonnés de cicatrices faites par l'éperon; la corne des pieds eſt traverſée par des clous, l'attitude du corps eſt encore gênée par l'impreſſion ſubſiſtante des entraves habituelles, on les en délivreroit en vain, ils n'en ſeroient pas plus libres; ceux même dont l'eſclavage eſt le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe & la magnificence, & dont les chaînes dorées ſervent moins à leur parure qu'à la vanité de leur maître, ſont encore plus déshonorés par l'élégance de leur toupet, par les treſſes de leurs crins, par l'or & la ſoie dont on les couvre, que par les fers qui ſont ſous leurs pieds.

La Nature eſt plus belle que l'art, & dans un être animé, la liberté des mouvemens fait la belle Nature: voyez ces chevaux qui ſe ſont multipliés dans les contrées de l'Amérique Eſpagnole, & qui y vivent en

chevaux libres, leur démarche, leur courſe, leurs ſauts, ne ſont ni gênés, ni meſurés; fiers de leur indépendance, ils fuient la préſence de l'homme, ils dédaignent ſes ſoins, ils cherchent & trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient, ils errent, ils bondiſſent en liberté dans des prairies immenſes où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau; ſans habitation fixe, ſans autre abri que celui d'un ciel ſerein, ils reſpirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons en preſſant les eſpaces qu'ils doivent occuper; auſſi ces chevaux ſauvages ſont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plupart des chevaux domeſtiques, ils ont ce que donne la Nature, la force & la nobleſſe; les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adreſſe & l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'eſt point féroce, ils ſont ſeulement fiers & ſauvages; quoique ſupérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent, & s'ils en ſont attaqués, ils les dédaignent, les écartent ou les écraſent; ils vont auſſi par troupes & ſe réuniſſent pour le ſeul plaiſir d'être enſemble, car ils n'ont aucune crainte, mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres: comme l'herbe & les végétaux ſuffiſent à leur nourriture, qu'ils ont abondamment de quoi ſatisfaire leur appétit, & qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des animaux, ils ne leur font point la guerre, ils ne ſe la font point entr'eux, ils ne ſe diſputent pas leur ſubſiſtance, ils n'ont jamais occaſion

de ravir une proie ou de s'arracher un bien, ſources ordinaires de querelles & de combats parmi les autres animaux carnaciers; ils vivent donc en paix, parce que leurs appétits ſont ſimples & modérés, & qu'ils ont aſſez pour ne ſe rien envier.

Tout cela peut ſe remarquer dans les jeunes chevaux qu'on élève enſemble & qu'on mène en troupeaux, ils ont les mœurs douces & les qualités ſociales, leur force & leur ardeur ne ſe marquent ordinairement que par des ſignes d'émulation: ils cherchent à ſe devancer à la courſe, à ſe faire & même s'animer au péril en ſe défiant à traverſer une rivière, ſauter un foſſé, & ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, ſont les plus généreux, les meilleurs, & ſouvent les plus dociles & les plus ſouples lorſqu'ils ſont une fois domptés.

Quelques anciens Auteurs parlent des chevaux ſauvages, & citent même les lieux où ils ſe trouvoient; Hérodote dit que ſur les bords de l'Hypanis en Scythie, il y avoit des chevaux ſauvages qui étoient blancs, & que dans la partie ſeptentrionale de la Thrace au-delà du Danube, il y en avoit d'autres qui avoient le poil long de cinq doigts par tout le corps; Ariſtote cite la Syrie, Pline les pays du nord, Strabon les Alpes & l'Eſpagne comme des lieux où l'on trouvoit des chevaux ſauvages. Parmi les modernes, Cardan dit la même choſe de l'Écoſſe & des Orcades *(a)*, Olaüs de la

(a) Vide *Aldrovand. de quadrupedib. ſoliped.* lib. I, pag. 19.

Moſcovie, Daper de l'île de Chypre, où il y avoit, dit-il *(b)*, des chevaux ſauvages qui étoient beaux & qui avoient de la force & de la vîteſſe, Struys *(c)* de l'île de May au cap vert, où il y avoit des chevaux ſauvages fort petits; Léon l'Africain *(d)* rapporte auſſi qu'il y avoit des chevaux ſauvages dans les déſerts de l'Afrique & de l'Arabie, & il aſſure qu'il a vu lui-même dans les ſolitudes de Numidie, un poulain dont le poil étoit blanc & la crinière crépue. Marmol *(e)*, confirme ce fait, en diſant qu'il y en a quelques-uns, dans les déſerts de l'Arabie & de la Lybie, qu'ils ſont petits & de couleur cendrée, qu'il y en a auſſi de blancs, qu'ils ont la crinière & les crins fort courts & hériſſés, & que les chiens ni les chevaux domeſtiques ne peuvent les atteindre à la courſe; on trouve auſſi dans les Lettres édifiantes *(f)*, qu'à la Chine il y a des chevaux ſauvages fort petits.

Comme toutes les parties de l'Europe ſont aujourd'hui peuplées & preſque également habitées, on n'y trouve plus de chevaux ſauvages, & ceux que l'on voit en Amérique ſont des chevaux domeſtiques & Européens d'origine, que les Eſpagnols y ont tranſportés, & qui ſe ſont multipliés dans les vaſtes déſerts de ces contrées inhabitées ou dépeuplées; car cette eſpèce

---

(b) Voyez la deſcription des îles de l'Archipel, *page 50.*

(c) Voy. les voyages de Jean Struys. *Rouen, 1719, tome I, p. 11.*

(d) *De Africæ deſcriptione,* part. II, vol. II, p. 750 & 751.

(e) Voy. l'Afrique de Marmol. *Paris, 1667, tome I, page 50.*

(f) Voy. les Lettres édifiantes, *recueil XXVI, page 371.*

d'animaux

d'animaux manquoit au nouveau monde. L'étonnement & la frayeur que marquèrent les habitans du Mexique & du Pérou, à l'aspect des chevaux & des cavaliers, firent assez voir aux Espagnols que ces animaux étoient absolument inconnus dans ces climats; ils en transportèrent donc un grand nombre, tant pour leur service & leur utilité particulière, que pour en propager l'espèce, ils en lâchèrent dans plusieurs îles, & même dans le continent, où ils se sont multipliés comme les autres animaux sauvages. M. de la Salle *(g)* en a vu en 1685 dans l'Amérique septentrionale, près de la baie Saint-Louis, ces chevaux paissoient dans les prairies, & ils étoient si farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. L'auteur *(h)* de l'histoire des aventuriers flibustiers dit « qu'on voit quelquefois dans l'île Saint-Domingue des troupes de plus de cinq cents chevaux qui courent tous « ensemble, que lorsqu'ils aperçoivent un homme ils « s'arrêtent tous; que l'un d'eux s'approche à une certaine « distance, souffle des naseaux, prend la fuite, & que tous « les autres le suivent; il ajoute qu'il ne sait si ces chevaux « ont dégénéré en devenant sauvages, mais qu'il ne les a « pas trouvé aussi beaux que ceux d'Espagne, quoiqu'ils « soient de cette race; ils ont, dit-il, la tête fort grosse «

(g) Voy. les dernières découvertes dans l'Amérique septentrionale de M. de la Salle, mises au jour par M. le Chevalier Tonti. *Paris, 1697, page 250.*

(h) Voy. l'Histoire des Aventuriers flibustiers, par Oexmelin. *Paris, 1686, tome I, pages 110 & 111.*

» auſſi-bien que les jambes, qui de plus ſont raboteuſes, ils » ont auſſi les oreilles & le cou longs, les habitans du pays » les apprivoiſent aiſément & les font enſuite travailler, » les chaſſeurs leur font porter leurs cuirs; on ſe ſert » pour les prendre de lacs de corde, qu'on tend dans » les endroits où ils fréquentent, ils s'y engagent aiſément, » & s'ils ſe prennent par le cou, ils s'étranglent eux- » mêmes, à moins qu'on n'arrive aſſez tôt pour les » ſecourir, on les arrête par le corps & les jambes, & » on les attache à des arbres, où l'on les laiſſe pendant » deux jours ſans boire ni manger; cette épreuve ſuffit » pour commencer à les rendre dociles, & avec le temps » ils le deviennent autant que s'ils n'euſſent jamais été » farouches, & même, ſi par quelque haſard ils ſe retrouvent » en liberté, ils ne deviennent pas ſauvages une ſeconde » fois, ils reconnoiſſent leurs maîtres, & ſe laiſſent approcher & reprendre aiſément *(i).* »

(i) M. de Garſault donne un autre moyen d'apprivoiſer les chevaux farouches : « quand on n'a » point apprivoiſé, dit-il, les pou- » lains dès leur tendre jeuneſſe, il » arrive ſouvent que l'approche & » l'attouchement de l'homme leur » cauſent tant de frayeur, qu'ils » s'en défendent à coups de dents » & de pieds, de façon qu'il eſt » preſque impoſſible de les panſer » & de les ferrer; ſi la patience & » la douceur ne ſuffiſent pas, il faut, pour les apprivoiſer, ſe « ſervir du moyen qu'on emploie « en fauconnerie pour priver un « oiſeau qu'on vient de prendre & « qu'on veut dreſſer au vol, c'eſt « de l'empêcher de dormir juſqu'à « ce qu'il tombe de foibleſſe, il « faut en uſer de même à l'égard « d'un cheval farouche, & pour « cela il faut le tourner à ſa place le « derrière à la mangeoire, & avoir « un homme toute la nuit & tout le « jour à ſa tête, qui lui donne de «

Cela prouve que ces animaux ſont naturellement doux & très-diſpoſés à ſe familiariſer avec l'homme & à s'attacher à lui, auſſi n'arrive-t-il jamais qu'aucun d'eux quitte nos maiſons pour ſe retirer dans les forêts ou dans les déſerts, ils marquent au contraire beaucoup d'empreſſement pour revenir au gîte, où cependant ils ne trouvent qu'une nourriture groſſière, toujours la même, & ordinairement meſurée ſur l'économie beaucoup plus que ſur leur appétit; mais la douceur de l'habitude leur tient lieu de ce qu'ils perdent d'ailleurs; après avoir été excédés de fatigue, le lieu du repos eſt un lieu de délices, ils le ſentent de loin, ils ſavent le reconnoître au milieu des plus grandes villes, & ſemblent préférer en tout l'eſclávage à la liberté; ils ſe font même une ſeconde nature des habitudes auxquelles on les a forcés ou ſoumis, puiſqu'on a vu des chevaux, abandonnés dans les bois, hennir continuellement pour ſe faire entendre, accourir à la voix des hommes, & en même temps maigrir & dépérir en peu de temps, quoiqu'ils euſſent abondamment de quoi varier leur nourriture & ſatisfaire leur appétit.

Leurs mœurs viennent donc preſque en entier de leur éducation, & cette éducation ſuppoſe des ſoins & des peines que l'homme ne prend pour aucun autre animal,

---

» temps en temps une poignée de » foin & l'empêche de ſe coucher, » on verra avec étonnement comme » il ſera ſubitement adouci; il y a cependant des chevaux qu'il « faut veiller ainſi pendant huit « jours. » *Voyez le nouveau parfait Maréchal, page 89.*

mais dont il eſt dédommagé par les ſervices continuels que lui rend celui-ci. Dès le temps du premier âge on a ſoin de ſéparer les poulains de leur mère, on les laiſſe téter pendant cinq, ſix ou tout au plus ſept mois, car l'expérience a fait voir que ceux qu'on laiſſe téter dix ou onze mois, ne valent pas ceux qu'on sèvre plus tôt, quoiqu'ils prennent ordinairement plus de chair & de corps: après ces ſix ou ſept mois de lait on les sèvre pour leur faire prendre une nourriture plus ſolide que le lait, on leur donne du ſon deux fois par jour & un peu de foin, dont on augmente la quantité à meſure qu'ils avancent en âge; & on les garde dans l'écurie tant qu'ils marquent de l'inquiétude pour retourner à leur mère; mais lorſque cette inquiétude eſt paſſée, on les laiſſe ſortir par le beau temps, & on les conduit aux pâturages, ſeulement il faut prendre garde de les laiſſer paître à jeun, il faut leur donner le ſon & les faire boire une heure avant de les mettre à l'herbe, & ne jamais les expoſer au grand froid ou à la pluie; ils paſſent de cette façon le premier hiver: au mois de mai ſuivant, non-ſeulement on leur permettra de pâturer tous les jours, mais on les laiſſera coucher à l'air dans les pâturages pendant tout l'été & juſqu'à la fin d'octobre, en obſervant ſeulement de ne leur pas laiſſer paître les regains; s'ils s'accoutumoient à cette herbe trop fine, ils ſe dégoûteroient du foin, qui doit cependant faire leur principale nourriture pendant le ſecond hiver avec du ſon mêlé d'orge ou d'avoine moulus; on les

conduit de cette façon en les laiſſant pâturer le jour pendant l'hiver, & la nuit pendant l'été juſqu'à l'âge de quatre ans, qu'on les retire du pâturage pour les nourrir à l'herbe sèche : ce changement de nourriture demande quelques précautions, on ne leur donnera pendant les premiers huit jours que de la paille, & on fera bien de leur faire prendre quelques breuvages contre les vers, que les mauvaiſes digeſtions d'une herbe trop crue peuvent avoir produits. M. de Garſault *(k)*, qui recommande cette pratique, eſt ſans doute fondé ſur l'expérience ; cependant on verra qu'à tout âge & dans tous les temps l'eſtomac de tous les chevaux eſt farci d'une ſi prodigieuſe quantité de vers, qu'ils ſemblent faire partie de leur conſtitution ; nous les avons trouvés *(l)* dans les chevaux ſains comme dans les chevaux malades, dans ceux qui paiſſoient l'herbe comme dans ceux qui ne mangeoient que de l'avoine & du foin ; & les ânes, qui de tous les animaux ſont ceux qui approchent le plus de la nature du cheval, ont auſſi cette prodigieuſe quantité de vers dans l'eſtomac, & n'en ſont pas plus incommodés ; ainſi l'on ne doit pas regarder les vers, du moins ceux dont nous parlons, comme une maladie accidentelle, cauſée par les mauvaiſes digeſtions d'une herbe crue, mais plutôt comme un effet dépendant

(k) Voy. le nouveau parfait Maréchal, par M. de Garſault. *Paris, 1746, pages 84 & 85.*

(l) Voy. ci-après dans ce volume la deſcription de l'eſtomac du cheval, & la Planche qui y a rapport.

de la nourriture & de la digeſtion ordinaire de ces animaux.

Il faut avoir attention lorſqu'on sèvre les jeunes poulains, de les mettre dans une écurie propre, qui ne ſoit pas trop chaude, crainte de les rendre trop délicats & trop ſenſibles aux impreſſions de l'air; on leur donnera ſouvent de la litière fraîche, on les tiendra propres en les bouchonnant de temps en temps; mais il ne faudra ni les attacher, ni les panſer à la main qu'à l'âge de deux ans & demi ou trois ans, ce frottement trop rude leur cauſeroit de la douleur, leur peau eſt encore trop délicate pour le ſouffrir, & ils dépériroient au lieu de profiter; il faut auſſi avoir ſoin que le ratelier & la mangeoire ne ſoient pas trop élevés, la néceſſité de lever la tête trop haut pour prendre leur nourriture pourroit leur donner l'habitude de la porter de cette façon, ce qui leur gâteroit l'encolure. Lorſqu'ils auront un an ou dix-huit mois, on leur tondra la queue, les crins repouſſeront & deviendront plus forts & plus touffus. Dès l'âge de deux ans il faut ſéparer les poulains, mettre les mâles avec les chevaux, & les femelles avec les jumens; ſans cette précaution, les jeunes poulains ſe fatigueroient autour des poulines, & s'énerveroient ſans aucun fruit.

A l'âge de trois ans ou de trois ans & demi on doit commencer à les dreſſer & à les rendre dociles; on leur mettra d'abord une ſelle légère & aiſée, & on les laiſſera ſellés pendant deux ou trois heures chaque jour; on les accoutumera de même à recevoir un bridon dans la bouche & à ſe laiſſer lever les pieds ſur leſquels on

frappera quelques coups comme pour les ferrer; & si ce sont des chevaux destinés au carrosse ou au trait, on leur mettra un harnois sur le corps & un bridon; dans les commencemens, il ne faut point de bride, ni pour les uns, ni pour les autres, on les fera troter ensuite à la longe avec un cavesson sur le nez sur un terrein uni sans être montés, & seulement avec la selle ou le harnois sur le corps; & lorsque le cheval de selle tournera facilement & viendra volontiers auprès de celui qui tient la longe, on le montera & descendra dans la même place & sans le faire marcher jusqu'à ce qu'il ait quatre ans, parce qu'avant cet âge il n'est pas encore assez fort pour n'être pas, en marchant, surchargé du poids du cavalier; mais à quatre ans on le montera pour le faire marcher au pas ou au trot, & toujours à petites reprises *(m)*: quand le cheval de carrosse sera accoutumé au harnois, on l'attellera avec un autre cheval fait, en lui mettant une bride, & on le conduira avec une longe passée dans la bride, jusqu'à ce qu'il commence à être sage au trait; alors le cocher essaiera de le faire reculer, ayant pour aide un homme devant, qui le poussera en arrière avec douceur, & même lui donnera de petits coups pour l'obliger à reculer: tout cela doit se faire avant que les jeunes chevaux aient changé de nourriture, car quand une fois ils sont ce qu'on appelle engrainés, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont au grain

---

(m) Voyez les Élémens de cavalerie de M. de la Guérinière. *Paris, 1741, tome I, page 140 & suivantes.*

& à la paille, comme ils ſont plus vigoureux, on a remarqué qu'ils étoient auſſi moins dociles, & plus difficiles à dreſſer *(n)*.

Le mors & l'éperon ſont deux moyens qu'on a imaginés pour les obliger à recevoir le commandement, le mors pour la préciſion, & l'éperon pour la promptitude des mouvemens. La bouche ne paroiſſoit pas deſtinée par la Nature à recevoir d'autres impreſſions que celles du goût & de l'appétit, cependant elle eſt d'une ſi grande ſenſibilité dans le cheval, que c'eſt à la bouche, par préférence à l'œil & à l'oreille, qu'on s'adreſſe pour tranſmettre au cheval les ſignes de la volonté; le moindre mouvement ou la plus petite preſſion du mors ſuffit pour avertir & déterminer l'animal, & cet organe de ſentiment n'a d'autre défaut que celui de ſa perfection même, ſa trop grande ſenſibilité veut être ménagée, car ſi on en abuſe, on gâte la bouche du cheval en la rendant inſenſible à l'impreſſion du mors: les ſens de la vue & de l'ouïe ne ſeroient pas ſujets à une telle altération & ne pourroient être émouſſés de cette façon, mais apparemment on a trouvé des inconvéniens à commander aux chevaux par ces organes, & il eſt vrai que les ſignes tranſmis par le toucher font beaucoup plus d'effet ſur les animaux en général, que ceux qui leur ſont tranſmis par l'œil ou par l'oreille; d'ailleurs la ſituation des chevaux par rapport à celui qui les monte ou qui les conduit, rend les yeux preſque inutiles à cet effet,

(n) V. le nouveau parfait Maréchal, par M. de Garſault, *page 86*.

puiſqu'ils

puiſqu'ils ne voient que devant eux, & que ce n'eſt qu'en tournant la tête qu'ils pourroient apercevoir les ſignes qu'on leur feroit ; & quoique l'oreille ſoit un ſens par lequel on les anime & on les conduit ſouvent, il paroît qu'on a reſtreint & laiſſé aux chevaux groſſiers l'uſage de cet organe, puiſqu'au manége, qui eſt le lieu de la plus parfaite éducation, l'on ne parle preſque point aux chevaux, & qu'il ne faut pas même qu'il paroiſſe qu'on les conduiſe: en effet, lorſqu'ils ſont bien dreſſés, la moindre preſſion des cuiſſes, le plus léger mouvement du mors ſuffit pour les diriger, l'éperon eſt même inutile, ou du moins on ne s'en ſert que pour les forcer à faire des mouvemens violens; & lorſque, par l'ineptie du cavalier, il arrive, qu'en donnant de l'éperon il retient la bride, le cheval ſe trouvant excité d'un côté & retenu de l'autre, ne peut que ſe cabrer en faiſant un bond ſans ſortir de ſa place.

On donne à la tête du cheval, par le moyen de la bride, un air avantageux & relevé, on la place comme elle doit être, & le plus petit ſigne ou le plus petit mouvement du cavalier ſuffit pour faire prendre au cheval ſes différentes allures: la plus naturelle eſt peut-être le trot, mais le pas & même le galop ſont plus doux pour le cavalier, & ce ſont auſſi les deux allures qu'on s'applique le plus à perfectionner. Lorſque le cheval lève la jambe de devant pour marcher, il faut que ce mouvement ſoit fait avec hardieſſe & facilité, & que le genou ſoit aſſez plié; la jambe levée doit paroître ſoutenue un

inſtant, & lorſqu'elle retombe le pied doit être ferme & appuyer également ſur la terre, ſans que la tête du cheval reçoive aucune impreſſion de ce mouvement; car lorſque la jambe retombe ſubitement, & que la tête baiſſe en même temps, c'eſt ordinairement pour ſoulager promptement l'autre jambe qui n'eſt pas aſſez forte pour ſupporter ſeule tout le poids du corps; ce défaut eſt très-grand auſſi-bien que celui de porter le pied en dehors ou en dedans, car il retombe dans cette même direction: l'on doit obſerver auſſi que lorſqu'il appuie ſur le talon, c'eſt une marque de foibleſſe, & que quand il poſe ſur la pince, c'eſt une attitude fatigante & forcée que le cheval ne peut ſoutenir long-temps.

Le pas, qui eſt la plus lente de toutes les allures, doit cependant être prompt, il faut qu'il ne ſoit ni trop alongé ni trop accourci, & que la démarche du cheval ſoit légère: cette légèreté dépend beaucoup de la liberté des épaules, & ſe reconnoît à la manière dont il porte la tête en marchant; s'il la tient haute & ferme, il eſt ordinairement vigoureux & léger: lorſque le mouvement des épaules n'eſt pas aſſez libre, la jambe ne ſe lève point aſſez, & le cheval eſt ſujet à faire des faux pas & à heurter du pied contre les inégalités du terrein; & lorſque les épaules ſont encore plus ſerrées & que le mouvement des jambes en paroît indépendant, le cheval ſe fatigue, fait des chutes, & n'eſt capable d'aucun ſervice: le cheval doit être ſur la hanche, c'eſt-à-dire, hauſſer les épaules & baiſſer la hanche en marchant, il

doit aussi soutenir sa jambe & la lever assez haut, mais s'il la soutient trop long-temps, s'il la laisse retomber trop lentement, il perd tout l'avantage de la légèreté, il devient dur, & n'est bon que pour l'appareil & pour piaffer.

Il ne suffit pas que les mouvemens du cheval soient légers, il faut encore qu'ils soient égaux & uniformes dans le train du devant & dans celui du derrière, car si la croupe balance tandis que les épaules se soutiennent, le mouvement se fait sentir au cavalier par secousses & lui devient incommode; la même chose arrive lorsque le cheval alonge trop de la jambe de derrière, & qu'il la pose au-delà de l'endroit où le pied de devant a porté: les chevaux dont le corps est court sont sujets à ce défaut, ceux dont les jambes se croisent ou s'atteignent n'ont pas la démarche sûre, & en général ceux dont le corps est long sont les plus commodes pour le cavalier parce qu'il se trouve plus éloigné des deux centres de mouvement, les épaules & les hanches, & qu'il en ressent moins les impressions & les secousses.

Les quadrupèdes marchent ordinairement en portant à la fois en avant une jambe de devant & une jambe de derrière; lorsque la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derrière suit & avance en même temps, & ce pas étant fait, la jambe gauche de devant part à son tour conjointement avec la jambe droite de derrière, & ainsi de suite: comme leur corps porte sur quatre points d'appui qui forment un quarré long, la

manière la plus commode de ſe mouvoir eſt d'en changer deux à la fois en diagonale, de façon que le centre de gravité du corps de l'animal ne faſſe qu'un petit mouvement & reſte toujours à peu-près dans la direction des deux points d'appui qui ne ſont pas en mouvement; dans les trois allures naturelles du cheval, le pas, le trot & le galop, cette règle de mouvement s'obſerve toujours, mais avec des différences. Dans le pas il y a quatre temps dans le mouvement, ſi la jambe droite de devant part la première, la jambe gauche de derrière ſuit un inſtant après, enſuite la jambe gauche de devant part à ſon tour pour être ſuivie un inſtant après de la jambe droite de derrière, ainſi le pied droit de devant poſe à terre le premier, le pied gauche de derrière poſe à terre le ſecond, le pied gauche de devant poſe à terre le troiſième, & le pied droit de derrière poſe à terre le dernier, ce qui fait un mouvement à quatre temps & à trois intervalles, dont le premier & le dernier ſont plus courts que celui du milieu. Dans le trot il n'y a que deux temps dans le mouvement, ſi la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derrière part auſſi en même temps, & ſans qu'il y ait aucun intervalle entre le mouvement de l'une & le mouvement de l'autre, enſuite la jambe gauche de devant part avec la droite de derrière auſſi en même temps, de ſorte qu'il n'y a dans ce mouvement du trot que deux temps & un intervalle, le pied droit de devant & le pied gauche de derrière poſent à terre en même

temps, & enſuite le pied gauche de devant & le droit de derrière poſent auſſi à terre en même temps. Dans le galop il y a ordinairement trois temps, mais comme dans ce mouvement, qui eſt une eſpèce de ſaut, les parties antérieures du cheval ne ſe meuvent pas d'abord d'elles-mêmes, & qu'elles ſont chaſſées par la force des hanches & des parties poſtérieures, ſi des deux jambes de devant la droite doit avancer plus que la gauche, il faut auparavant que le pied gauche de derrière poſe à terre pour ſervir de point d'appui à ce mouvement d'élancement, ainſi c'eſt le pied gauche de derrière qui fait le premier temps du mouvement & qui poſe à terre le premier, enſuite la jambe droite de derrière ſe lève conjointement avec la gauche de devant & elles retombent à terre en même temps, & enfin la jambe droite de devant, qui s'eſt levée un inſtant après la gauche de devant & la droite de derrière, ſe poſe à terre la dernière, ce qui fait le troiſième temps; ainſi dans ce mouvement du galop il y a trois temps & deux intervalles, & dans le premier de ces intervalles, lorſque le mouvement ſe fait avec vîteſſe, il y a un inſtant où les quatre jambes ſont en l'air en même temps & où l'on voit les quatre fers du cheval à la fois; lorſque le cheval, a les hanches & les jarrets ſouples, & qu'il les remue avec vîteſſe & agilité, ce mouvement du galop eſt plus parfait, & la cadence s'en fait à quatre temps; il poſe d'abord le pied gauche de derrière qui marque le premier temps, enſuite le pied droit de derrière

retombe le premier & marque le ſecond temps, le pied gauche de devant tombant un inſtant après marque le troiſième temps, & enfin le pied droit de devant qui retombe le dernier marque le quatrième temps.

Les chevaux galopent ordinairement ſur le pied droit, de la même manière qu'ils partent de la jambe droite de devant pour marcher & pour troter, ils entament auſſi le chemin en galopant par la jambe droite de devant qui eſt plus avancée que la gauche, & de même la jambe droite de derrière, qui ſuit immédiatement la droite de devant, eſt auſſi plus avancée que la gauche de derrière, & cela conſtamment tant que le galop dure; de-là il réſulte que la jambe gauche, qui porte tout le poids & qui pouſſe les autres en avant, eſt la plus fatiguée, en ſorte qu'il ſeroit bon d'exercer les chevaux à galoper alternativement ſur le pied gauche auſſi-bien que ſur le droit, ils ſuffiroient plus long-temps à ce mouvement violent, & c'eſt auſſi ce que l'on fait au manège, mais peut-être par une autre raiſon, qui eſt que comme on les fait changer ſouvent de main, c'eſt-à-dire, décrire un cercle dont le centre eſt tantôt à droite, tantôt à gauche, on les oblige auſſi à galoper tantôt ſur le pied droit, tantôt ſur le gauche.

Dans le pas, les jambes du cheval ne ſe lèvent qu'à une petite hauteur & les pieds raſent la terre d'aſſez près, au trot elles s'élèvent davantage & les pieds ſont entièrement détachés de terre, dans le galop les jambes s'élèvent encore plus haut & les pieds ſemblent bondir

ſur la terre; le pas pour être bon, doit être prompt, léger, doux & ſûr; le trot doit être ferme, prompt & également ſoutenu, il faut que le derrière chaſſe bien le devant, le cheval dans cette allure doit porter la tête haute & avoir les reins droits; car ſi les hanches hauſſent & baiſſent alternativement à chaque temps du trot, ſi la croupe balance & ſi le cheval ſe berce, il trote mal par foibleſſe; s'il jette en dehors les jambes de devant c'eſt un autre défaut, les jambes de devant doivent être ſur la même ligne que celles de derrière, & toujours les effacer. Lorſqu'une des jambes de derrière s'élance, ſi la jambe de devant du même côté reſte en place un peu trop long-temps, le mouvement devient plus dur par cette réſiſtance; & c'eſt pour cela que l'intervalle entre les deux temps du trot doit être court; mais, quelque court qu'il puiſſe être, cette réſiſtance ſuffit pour rendre cette allure plus dure que le pas & le galop; parce que dans le pas le mouvement eſt plus liant, plus doux, & la réſiſtance moins forte; & que dans le galop il n'y a preſque point de réſiſtance horizontale, qui eſt la ſeule incommode pour le cavalier, la réaction du mouvement des jambes de devant ſe faiſant preſque toute de bas en haut dans la direction perpendiculaire.

Le reſſort des jarrets contribue autant au mouvement du galop que celui des reins; tandis que les reins font effort pour élever & pouſſer en avant les parties antérieures, le pli du jarret fait reſſort, rompt le coup & adoucit

la ſecouſſe; auſſi plus ce reſſort du jarret eſt liant & ſouple, plus le mouvement du galop eſt doux; il eſt auſſi d'autant plus prompt & plus rapide, que les jarrets ſont plus forts, & d'autant plus ſoutenu, que le cheval porte plus ſur les hanches & que les épaules ſont plus ſoutenues par la force des reins. Au reſte, les chevaux qui dans le galop lèvent bien haut les jambes de devant ne ſont pas ceux qui galopent le mieux, ils avancent moins que les autres & ſe fatiguent davantage, & cela vient ordinairement de ce qu'ils n'ont pas les épaules aſſez libres.

Le pas, le trot & le galop ſont donc des allures naturelles les plus ordinaires; mais il y a quelques chevaux qui ont naturellement une autre allure qu'on appelle l'*amble,* qui eſt très-différente des trois autres, & qui du premier coup d'œil paroît contraire aux loix de la mécanique & très-fatigante pour l'animal, quoique dans cette allure la vîteſſe du mouvement ne ſoit pas ſi grande que dans le galop ou dans le grand trot: dans cette allure le pied du cheval raſe la terre encore de plus près que dans le pas, & chaque démarche eſt beaucoup plus alongée; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les deux jambes du même côté, par exemple, celles de devant & de derrière du côté droit, partent en même temps pour faire un pas, & qu'enſuite les deux jambes du côté gauche partent auſſi en même temps pour en faire un autre, & ainſi de ſuite; en ſorte que les deux côtés du corps manquent alternativement d'appui, & qu'il

qu'il n'y a point d'équilibre de l'un à l'autre; ce qui ne peut manquer de fatiguer beaucoup le cheval, qui eſt obligé de ſe ſoutenir dans un balancement forcé, par la rapidité d'un mouvement qui n'eſt preſque pas détaché de terre; car s'il levoit les pieds dans cette allure autant qu'il les lève dans le trot ou même dans le bon pas, le balancement ſeroit ſi grand qu'il ne pourroit manquer de tomber ſur le côté; & ce n'eſt que parce qu'il raſe la terre de très-près, & par des alternatives promptes de mouvement, qu'il ſe ſoutient dans cette allure, où la jambe de derrière doit, non-ſeulement partir en même temps que la jambe de devant du même côté, mais encore avancer ſur elle & poſer un pied ou un pied & demi au-delà de l'endroit où celle-ci a poſé; plus cet eſpace dont la jambe de derrière avance de plus que la jambe de devant, eſt grand, mieux le cheval marche l'amble, & plus le mouvement total eſt rapide. Il n'y a donc dans l'amble, comme dans le trot, que deux temps dans le mouvement; & toute la différence eſt que dans le trot les deux jambes qui vont enſemble ſont oppoſées en diagonale, au lieu que dans l'amble ce ſont les deux jambes du même côté qui vont enſemble: cette allure, qui eſt très-fatigante pour le cheval, & qu'on ne doit lui laiſſer prendre que dans les terreins unis, eſt fort douce pour le cavalier, elle n'a pas la dureté du trot, qui vient de la réſiſtance que fait la jambe de devant lorſque celle de derrière ſe lève, parce que dans l'amble cette jambe de devant ſe

lève en même temps que celle de derrière du même côté; au lieu que dans le trot cette jambe de devant du même côté demeure en repos & résiste à l'impulsion pendant tout le temps que se meut celle de derrière. Les connoisseurs assurent que les chevaux qui naturellement vont l'amble ne trottent jamais & qu'ils sont beaucoup plus foibles que les autres; en effet les poulains prennent assez souvent cette allure, sur-tout lorsqu'on les force à aller vîte, & qu'ils ne sont pas encore assez forts pour troter ou pour galoper, & l'on observe aussi que la plupart des bons chevaux, qui ont été trop fatigués & qui commencent à s'user, prennent eux-mêmes cette allure lorsqu'on les force à un mouvement plus rapide que celui du pas *(o)*.

L'amble peut donc être regardé comme une allure défectueuse, puisqu'elle n'est pas ordinaire & qu'elle n'est naturelle qu'à un petit nombre de chevaux; que ces chevaux sont presque toujours plus foibles que les autres; & que ceux qui paroissent les plus forts sont ruinés en moins de temps que ceux qui trottent & galopent: mais il y a encore deux autres allures, l'entrepas & l'aubin, que les chevaux foibles ou excédés prennent d'eux-mêmes, qui sont beaucoup plus défectueuses que l'amble; on a appelé ces mauvaises allures des *trains rompus, désunis* ou *composés:* l'entrepas tient du pas & de l'amble, & l'aubin tient du trot & du

---

(o) Voyez l'école de Cavalerie de M. de la Guérinière. *Paris, 1751, in-folio, page 77.*

galop, l'un & l'autre viennent des excès d'une longue ſatigue ou d'une grande foibleſſe de reins; les chevaux de meſſagerie qu'on ſurcharge, commencent à aller l'entrepas au lieu du trot à meſure qu'ils ſe ruinent, & les chevaux de poſte ruinés, qu'on preſſe de galoper, vont l'aubin au lieu du galop.

Le cheval eſt de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion & d'élégance dans les parties de ſon corps; car en lui comparant les animaux qui ſont immédiatement au-deſſus & au-deſſous, on verra que l'âne eſt mal fait, que le lion a la tête trop groſſe, que le bœuf a les jambes trop minces & trop courtes pour la groſſeur de ſon corps, que le chameau eſt difforme, & que les plus gros animaux, le rhinocéros & l'éléphant, ne ſont, pour ainſi dire, que des maſſes informes. Le grand alongement des mâchoires eſt la principale cauſe de la différence entre la tête des quadrupèdes & celle de l'homme, c'eſt auſſi le caractère le plus ignoble de tous; cependant, quoique les mâchoires du cheval ſoient fort alongées, il n'a pas, comme l'âne, un air d'imbécillité, ou de ſtupidité comme le bœuf; la régularité des proportions de ſa tête lui donne au contraire un air de légèreté qui eſt bien ſoutenu par la beauté de ſon encolure. Le cheval ſemble vouloir ſe mettre au-deſſus de ſon état de quadrupède en élevant ſa tête; dans cette noble attitude il regarde l'homme face à face; ſes yeux ſont vifs & bien ouverts, ſes oreilles ſont bien faites & d'une juſte grandeur, ſans

être courtes comme celles du taureau, ou trop longues comme celles de l'âne; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou, & lui donne un air de force & de fierté; sa queue traînante & touffue couvre & termine avantageusement l'extrémité de son corps: bien différente de la courte queue du cerf, de l'éléphant, &c. & de la queue nue de l'âne, du chameau, du rhinocéros, &c. la queue du cheval est formée par des crins épais & longs qui semblent sortir de la croupe, parce que le tronçon dont ils sortent est fort court: il ne peut relever sa queue comme le lion, mais elle lui sied mieux quoiqu'abaissée; & comme il peut la mouvoir de côté, il s'en sert utilement pour chasser les mouches qui l'incommodent; car quoique sa peau soit très-ferme, & qu'elle soit garnie par-tout d'un poil épais & serré, elle est cependant très-sensible.

L'attitude de la tête & du cou contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au cheval un noble maintien; la partie supérieure de l'encolure dont sort la crinière, doit s'élever d'abord en ligne droite en sortant du garrot, & former ensuite, en approchant de la tête une courbe à peu-près semblable à celle du cou d'un cygne; la partie inférieure de l'encolure ne doit former aucune courbure, il faut que sa direction soit en ligne droite depuis le poitrail jusqu'à la ganache & un peu penchée en avant; si elle étoit perpendiculaire l'encolure seroit fausse: il faut aussi que la partie supérieure du cou soit mince, & qu'il y ait peu

de chair auprès de la crinière, qui doit être médiocrement garnie de crins longs & déliés : une belle encolure doit être longue & relevée, & cependant proportionnée à la taille du cheval; lorsqu'elle est trop longue & trop menue, les chevaux donnent ordinairement des coups de tête, & quand elle est trop courte & trop charnue, ils sont pesans à la main; & pour que la tête soit le plus avantageusement placée, il faut que le front soit perpendiculaire à l'horizon.

La tête doit être sèche & menue sans être trop longue, les oreilles peu distantes, petites, droites, immobiles, étroites, déliées & bien plantées sur le haut de la tête, le front étroit & un peu convexe, les salières remplies, les paupières minces, les yeux clairs, vifs, pleins de feu, assez gros & avancés à fleur de tête, la prunelle grande, la ganache décharnée & peu épaisse, le nez un peu arqué, les naseaux bien ouverts & bien fendus, la cloison du nez mince, les lèvres déliées, la bouche médiocrement fendue, le garrot élevé & tranchant, les épaules sèches, plates & peu serrées, le dos égal, uni, insensiblement arqué sur la longueur, & relevé des deux côtés de l'épine qui doit paroître enfoncée, les flancs pleins & courts, la croupe ronde & bien fournie, la hanche bien garnie, le tronçon de la queue épais & ferme, les bras & les cuisses gros & charnus, le genou rond en devant, le jarret ample & évidé, les canons minces sur le devant & larges sur les côtés, le nerf bien détaché, le boulet menu, le fanon peu garni, le

paturon gros & d'une médiocre longueur, la couronne peu élevée, la corne noire, unie & luiſante, le ſabot haut, les quartiers ronds, les talons larges & médiocrement élevés, la fourchette menue & maigre, & la ſole épaiſſe & concave.

Mais il y a peu de chevaux dans leſquels on trouve toutes ces perfections raſſemblées : les yeux ſont ſujets à pluſieurs défauts qu'il eſt quelquefois difficile de reconnoître; dans un œil ſain on doit voir à travers la cornée deux ou trois taches couleur de ſuie au-deſſus de la prunelle, car pour voir ces taches il faut que la cornée ſoit claire, nette & tranſparente, ſi elle paroît double ou de mauvaiſe couleur l'œil n'eſt pas bon; la prunelle petite, longue & étroite ou environnée d'un cercle blanc, déſigne auſſi un mauvais œil; & lorſqu'elle a une couleur de bleu verdâtre, l'œil eſt certainement mauvais & la vue trouble.

On trouvera dans les deſcriptions, l'énumération détaillée des défauts du cheval, & je me contenterai d'ajouter encore quelques remarques par leſquelles, comme par les précédentes, on pourra juger de la plupart des perfections ou des imperfections d'un cheval. On juge aſſez bien du naturel & de l'état actuel de l'animal par le mouvement des oreilles, il doit, lorſqu'il marche, avoir la pointe des oreilles en avant; un cheval fatigué a les oreilles baſſes, ceux qui ſont colères & malins portent alternativement l'une des oreilles en avant & l'autre en arrière; tous portent les oreilles du côté

où ils entendent quelque bruit, lorſqu'on les frappe ſur le dos ou ſur la croupe, ils tournent les oreilles en arrière. Les chevaux qui ont les yeux enfoncés ou un œil plus petit que l'autre, ont ordinairement la vue mauvaiſe; ceux dont la bouche eſt sèche ne ſont pas d'un auſſi bon tempérament que ceux dont la bouche eſt fraîche & devient écumeuſe ſous la bride. Le cheval de ſelle doit avoir les épaules plates, mobiles & peu chargées; le cheval de trait au contraire doit les avoir groſſes, rondes & charnues: ſi cependant les épaules d'un cheval de ſelle ſont trop sèches, & que les os paroiſſent trop avancer ſous la peau, c'eſt un défaut qui déſigne que les épaules ne ſont pas libres, & que par conſéquent le cheval ne pourra ſupporter la fatigue: un autre défaut pour le cheval de ſelle eſt d'avoir le poitrail trop avancé & les jambes de devant retirées en arrière, parce qu'alors il eſt ſujet à s'appuyer ſur la main en galopant, & même à broncher & à tomber; la longueur des jambes doit être proportionnée à la taille du cheval, lorſque celles de devant ſont trop longues, il n'eſt pas aſſuré ſur ſes pieds; ſi elles ſont trop courtes, il eſt peſant à la main; on a remarqué que les jumens ſont plus ſujettes que les chevaux à être baſſes du devant, & que les chevaux entiers ont le cou plus gros que les jumens & les hongres.

Une des choſes les plus importantes à connoître, c'eſt l'âge du cheval; les vieux chevaux ont ordinairement les ſalières creuſes, mais cet indice eſt équivoque puiſque de jeunes chevaux engendrés de vieux étalons, ont

auſſi les ſalières creuſes : c'eſt par les dents qu'on peut avoir une connoiſſance plus certaine de l'âge, le cheval en a quarante, vingt-quatre mâchelières, quatre canines & douze inciſives ; les jumens n'ont pas de dents canines, ou les ont fort courtes : les mâchelières ne ſervent point à la connoiſſance de l'âge, c'eſt par les dents de devant & enſuite par les canines qu'on en juge. Les douze dents de devant commencent à pouſſer quinze jours après la naiſſance du poulain ; ces premières dents ſont rondes, courtes, peu ſolides, & tombent en différens temps pour être remplacées par d'autres : à deux ans & demi les quatre de devant du milieu tombent les premières, deux en haut, deux en bas ; un an après il en tombe quatre autres, une de chaque côté des premières qui ſont déjà remplacées ; à quatre ans & demi environ il en tombe quatre autres, toujours à côté de celles qui ſont tombées & remplacées, ces quatre dernières dents de lait ſont remplacées par quatre autres, qui ne croiſſent pas à beaucoup près auſſi vîte que celles qui ont remplacé les huit premières ; & ce ſont ces quatre dernières dents qu'on appelle *les coins*, & qui remplacent les quatre dernières dents de lait, qui marquent l'âge du cheval ; elles ſont aiſées à reconnoître, puiſqu'elles ſont les troiſièmes tant en haut qu'en bas, à les compter depuis le milieu de l'extrémité de la mâchoire ; ces dents ſont creuſes & ont une marque noire dans leur concavité ; à quatre ans & demi ou cinq ans elles ne débordent preſque pas au-deſſus de la gencive, & le creux eſt

eſt fort ſenſible; à ſix ans & demi il commence à ſe remplir, la marque commence auſſi à diminuer & à ſe rétrécir, toujours de plus en plus juſqu'à ſept ans & demi ou huit ans, que le creux eſt tout-à-fait rempli & la marque noire effacée; après huit ans, comme ces dents ne donnent plus connoiſſance de l'âge, on cherche à en juger par les dents canines ou crochets; ces quatre dents ſont à côté de celles dont nous venons de parler: ces dents canines, non plus que les mâchelières, ne ſont pas précédées par d'autres dents qui tombent; les deux de la mâchoire inférieure pouſſent ordinairement les premières à trois ans & demi, & les deux de la mâchoire ſupérieure à quatre ans, & juſqu'à l'âge de ſix ans ces dents ſont fort pointues; à dix ans celles d'en haut paroiſſent déjà émouſſées, uſées & longues, parce qu'elles ſont déchauſſées, la gencive ſe retirant avec l'âge, & plus elles le ſont, plus le cheval eſt âgé: de dix juſqu'à treize ou quatorze ans, il y a peu d'indice de l'âge, mais alors quelques poils de ſourcils commencent à devenir blancs; cet indice eſt cependant auſſi équivoque que celui qu'on tire des ſalières creuſes, puiſqu'on a remarqué que les chevaux engendrés de vieux étalons & de vieilles jumens ont des poils blancs aux ſourcils dès l'âge de neuf ou dix ans. Il y a des chevaux dont les dents ſont ſi dures qu'elles ne s'uſent point, & ſur leſquelles la marque noire ſubſiſte & ne s'efface jamais; mais ces chevaux, qu'on appelle *béguts*, ſont aiſés à reconnoître par le creux de la dent qui eſt abſolument rempli,

& auſſi par la longueur des dents canines *(p):* au reſte on a remarqué qu'il y a plus de jumens que de chevaux béguts. On peut auſſi connoître, quoique moins préciſément, l'âge d'un cheval par les ſillons du palais, qui s'effacent à meſure que le cheval vieillit.

Dès l'âge de deux ans ou deux ans & demi le cheval eſt en état d'engendrer, & les jumens, comme toutes les autres femelles, ſont encore plus précoces que les mâles; mais ces jeunes chevaux ne produiſent que des poulains mal conformés ou mal conſtitués: il faut que le cheval ait au moins quatre ans ou quatre ans & demi avant que de lui permettre l'uſage de la jument, & encore ne le permettra-t-on de ſi bonne heure qu'aux chevaux de trait & aux gros chevaux, qui ſont ordinairement formés plus tôt que les chevaux fins; car pour ceux-ci il faut attendre juſqu'à ſix ans, & même juſqu'à ſept pour les beaux étalons d'Eſpagne; les jumens peuvent avoir un an de moins: elles ſont ordinairement en chaleur au printemps depuis la fin de mars juſqu'à la fin de juin; mais le temps de la plus forte chaleur ne dure guère que quinze jours ou trois ſemaines, & il faut être attentif à profiter de ce temps pour leur donner l'étalon; il doit être bien choiſi, beau, bien fait, relevé du devant, vigoureux, ſain par tout le corps, & ſur-tout de bonne race & de bon pays. Pour avoir de beaux chevaux de ſelle fins & bien faits, il faut prendre des étalons étrangers; les Arabes,

---

(p) Voyez l'École de Cavalerie de M. de la Guérinière, *page 25 & ſuiv.*

les Turcs, les Barbes & les chevaux d'Andalousie sont ceux qu'on doit préférer à tous les autres; & à leur défaut on se servira de beaux chevaux Anglois, parce que ces chevaux viennent des premiers, & qu'ils n'ont pas beaucoup dégénéré, la nourriture étant excellente en Angleterre, où l'on a aussi un très-grand soin de renouveler les races: les étalons d'Italie, sur-tout les Napolitains, sont aussi fort bons, & ils ont le double avantage de produire des chevaux fins de monture lorsqu'on leur donne des jumens fines, & de beaux chevaux de carrosse avec des jumens étoffées & de bonne taille. On prétend qu'en France, en Angleterre, &c. les chevaux Arabes & Barbes engendrent ordinairement des chevaux plus grands qu'eux, & qu'au contraire les chevaux d'Espagne n'en produisent que de plus petits qu'eux. Pour avoir de beaux chevaux de carrosse, il faut se servir d'étalons Napolitains, Danois ou de chevaux de quelques endroits d'Allemagne & de Hollande, comme du Holstein & de Frise. Les étalons doivent être de belle taille, c'est-à-dire, de quatre pieds huit, neuf & dix pouces pour les chevaux de selle, & de cinq pieds au moins, pour les chevaux de carrosse; il faut aussi qu'un étalon soit d'un bon poil, comme noir de jais, beau gris, bai, alezan, isabelle doré avec la raie de mulet, les crins & les extrémités noires; tous les poils qui sont d'une couleur lavée & qui paroissent mal teints doivent être bannis des haras, aussi-bien que les chevaux qui ont les extrémités blanches. Avec un très-bel extérieur,

l'étalon doit avoir encore toutes les bonnes qualités intérieures, du courage, de la docilité, de l'ardeur, de l'agilité, de la ſenſibilité dans la bouche, de la liberté dans les épaules, de la ſûreté dans les jambes, de la ſoupleſſe dans les hanches, du reſſort par tout le corps, & ſur-tout dans les jarrets, & même il doit avoir été un peu dreſſé & exercé au manège: le cheval eſt de tous les animaux celui qu'on a le plus obſervé, & on a remarqué qu'il communique, par la génération, preſque toutes ſes bonnes & mauvaiſes qualités naturelles & acquiſes: un cheval naturellement hargneux, ombrageux, rétif, &c. produit des poulains qui ont le même naturel; & comme les défauts de conformation & les vices des humeurs ſe perpétuent encore plus ſûrement que les qualités du naturel, il faut avoir grand ſoin d'exclure du haras tout cheval difforme, morveux, pouſſif, lunatique, &c.

Dans ces climats, la jument contribue moins que l'étalon à la beauté du poulain, mais elle contribue peut-être plus à ſon tempérament & à ſa taille; ainſi il faut que les jumens aient du corps, du ventre, & qu'elles ſoient bonnes nourrices: pour avoir de beaux chevaux fins on préfère les jumens Eſpagnoles & Italiennes, & pour des chevaux de carroſſe les jumens Angloiſes & Normandes; cependant avec de beaux étalons, des jumens de tout pays pourront donner de beaux chevaux, pourvu qu'elles ſoient elles-mêmes bien faites & de bonne race; car ſi elles ont été engendrées d'un mauvais

cheval, les poulains qu'elles produiront ſeront ſouvent eux-mêmes de mauvais chevaux; dans cette eſpèce d'animaux, comme dans l'eſpèce humaine, la progéniture reſſemble aſſez ſouvent aux aſcendans paternels ou maternels; ſeulement il ſemble que dans les chevaux la femelle ne contribue pas à la génération tout-à-fait autant que dans l'eſpèce humaine, le fils reſſemble plus ſouvent à ſa mère que le poulain ne reſſemble à la ſienne; & lorſque le poulain reſſemble à la jument qui l'a produit, c'eſt ordinairement par les parties antérieures du corps, & par la tête & l'encolure.

Au reſte, pour bien juger de la reſſemblance des enfans à leurs parens, il ne faudroit pas les comparer dans les premières années, mais attendre l'âge où, tout étant développé, la comparaiſon en ſeroit plus certaine & plus ſenſible: indépendamment du développement dans l'accroiſſement, qui ſouvent altère ou change en bien les formes, les proportions & la couleur des chevaux, il ſe fait, dans le temps de la puberté, un développement prompt & ſubit, qui change ordinairement les traits, la taille, l'attitude des jambes, &c. le viſage s'alonge, le nez groſſit & grandit, la mâchoire s'avance ou ſe charge, la taille s'élève ou ſe courbe, les jambes s'alongent & ſouvent deviennent cagneuſes ou effilées; en ſorte que la phyſionomie & le maintien du corps changent quelquefois ſi fort, qu'il ſeroit très-poſſible de méconnoître, au moins du premier coup d'œil, après la puberté, une perſonne qu'on auroit bien connue avant ce temps, &

qu'on n'auroit pas vue depuis. Ce n'eſt donc qu'après cet âge qu'on doit comparer l'enfant à ſes parens, ſi l'on veut juger exactement de la reſſemblance; & alors on trouve dans l'eſpèce humaine, que ſouvent le fils reſſemble à ſon père, & la fille à ſa mère; que plus ſouvent ils reſſemblent à l'un & à l'autre à la fois, & qu'ils tiennent quelque choſe de tous deux; qu'aſſez ſouvent ils reſſemblent aux grand-pères ou aux grand-mères; que quelquefois ils reſſemblent aux oncles ou aux tantes; que preſque toujours les enfans du même père & de la même mère ſe reſſemblent plus entre eux qu'ils ne reſſemblent à leurs deſcendans, & que tous ont quelque choſe de commun & un air de famille. Dans les chevaux, comme le mâle contribue plus à la génération que la femelle, les jumens produiſent des poulains qui ſont aſſez ſouvent ſemblables en tout à l'étalon, ou qui toujours lui reſſemblent plus qu'à la mère, elles en produiſent auſſi qui reſſemblent aux grand-pères; & lorſque la jument mère a été elle-même engendrée d'un mauvais cheval, il arrive aſſez ſouvent que, quoiqu'elle ait eu un bel étalon, & qu'elle ſoit belle elle-même, elle ne produit qu'un poulain qui, quoiqu'en apparence beau & bien fait dans ſa première jeuneſſe, décline toujours en croiſſant; tandis qu'une jument qui ſort d'une bonne race donne des poulains qui, quoique de mauvaiſe apparence d'abord, embelliſſent avec l'âge.

Au reſte, ces obſervations que l'on a faites ſur le produit des jumens, & qui ſemblent concourir toutes à

prouver que dans les chevaux le mâle influe beaucoup plus que la femelle ſur la progéniture, ne me paroiſſent pas encore ſuffiſantes pour établir ce fait d'une manière indubitable & irrévocable; il ne ſeroit pas impoſſible que ces obſervations ſubſiſtaſſent, & qu'en même-temps & en général les jumens contribuaſſent autant que les chevaux au produit de la génération: il ne me paroît pas étonnant que des étalons, toujours choiſis dans un grand nombre de chevaux, tirés ordinairement de pays chauds, nourris dans l'abondance, entretenus & ménagés avec grand ſoin, dominent dans la génération ſur des jumens communes, nées dans un climat froid, & ſouvent réduites à travailler; & comme dans les obſervations tirées des haras, il y a toujours plus ou moins de cette ſupériorité de l'étalon ſur la jument, on peut très-bien imaginer que ce n'eſt que par cette raiſon qu'elles ſont vraies & conſtantes; mais en même-temps il pourroit être tout auſſi vrai que de très-belles jumens des pays chauds, auxquelles on donneroit des chevaux communs, influeroient peut-être beaucoup plus qu'eux ſur leur progéniture, & qu'en général dans l'eſpèce des chevaux comme dans l'eſpèce humaine, il y eût égalité dans l'influence du mâle & de la femelle ſur leur progéniture; cela me paroît naturel & d'autant plus probable, qu'on a remarqué, même dans les haras, qu'il naiſſoit à peu-près un nombre égal de poulains & de poulines; ce qui prouve qu'au moins pour le ſexe la femelle influe pour ſa moitié.

Mais ne ſuivons pas plus loin ces conſidérations, qui nous éloigneroient de notre ſujet: lorſque l'étalon eſt choiſi, & que les jumens qu'on veut lui donner ſont raſſemblées, il faut avoir un autre cheval entier qui ne ſervira qu'à faire connoître les jumens qui ſeront en chaleur, & qui même contribuera par ſes attaques à les y faire entrer; on fait paſſer toutes les jumens l'une après l'autre devant ce cheval entier, qui doit être ardent & hennir fréquemment; il veut les attaquer toutes, celles qui ne ſont point en chaleur ſe défendent, & il n'y a que celles qui y ſont qui ſe laiſſent approcher, mais au lieu de le laiſſer approcher tout-à-fait, on le retire & on lui ſubſtitue le véritable étalon. Cette épreuve eſt utile pour reconnoître le vrai temps de la chaleur des jumens, & ſur-tout de celles qui n'ont pas encore produit; car celles qui viennent de pouliner entrent ordinairement en chaleur neuf jours après leur accouchement, ainſi on peut les mener à l'étalon dès ce jour même & les faire couvrir; enſuite eſſayer neuf jours après, au moyen de l'épreuve ci-deſſus, ſi elles ſont encore en chaleur; & ſi elles y ſont en effet, les faire couvrir une ſeconde fois, & ainſi de ſuite une fois tous les neuf jours tant que leur chaleur dure, car lorſqu'elles ſont pleines la chaleur diminue & ceſſe peu de jours après.

Mais pour que tout cela puiſſe ſe faire aiſément, commodément, avec ſuccès & fruit, il faut beaucoup d'attention, de dépenſe & de précautions; il faut établir le haras dans un bon terrein & dans un lieu convenable

&

& proportionné à la quantité de jumens & d'étalons qu'on veut employer; il faut partager ce terrein en plusieurs parties, fermées de palis ou de fossés, avec de bonnes haies; mettre les jumens pleines & celles qui alaitent leurs poulains dans la partie où le pâturage est le plus gras, séparer celles qui n'ont pas conçu ou qui n'ont pas encore été couvertes, & les mettre avec les jeunes poulines dans un autre parquet où le pâturage soit moins gras, afin qu'elles n'engraissent pas trop, ce qui s'opposeroit à la génération; enfin il faut mettre les jeunes poulains entiers ou hongres dans la partie du terrein la plus sèche & la plus inégale, pour qu'en montant & en descendant les collines ils acquièrent de la liberté dans les jambes & les épaules: ce dernier parquet, où l'on met les poulains mâles, doit être séparé de ceux des jumens avec grand soin, de peur que ces jeunes chevaux ne s'échappent & ne s'énervent avec les jumens. Si le terrein est assez grand pour qu'on puisse partager en deux parties chacun de ces parquets, pour y mettre alternativement des chevaux & des bœufs l'année suivante, le fond du pâturage durera bien plus long-temps que s'il étoit continuellement mangé par les chevaux; le bœuf répare le pâturage & le cheval l'amaigrit: il faut aussi qu'il y ait des mares dans chacun de ces parquets; les eaux dormantes sont meilleures pour les chevaux que les eaux vives, qui leur donnent souvent des tranchées; & s'il y a quelques arbres dans ce terrein il ne faut pas les détruire; les chevaux sont bien aises de

trouver cette ombre dans les grandes chaleurs ; mais s'il y a des troncs, des chicots ou des trous, il faut arracher, combler, aplanir, pour prévenir tout accident. Ces pâturages serviront à la nourriture de votre haras pendant l'été ; & il faudra pendant l'hiver mettre les jumens à l'écurie & les nourrir avec du foin, aussi-bien que les poulains, qu'on ne mènera pâturer que dans les beaux jours d'hiver. Les étalons doivent être toujours nourris à l'écurie avec plus de paille que de foin, & entretenus dans un exercice modéré jusqu'au temps de la monte qui dure ordinairement depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de juin ; on ne leur fera faire aucun autre exercice pendant ce temps, & on les nourrira largement, mais avec les mêmes nourritures qu'à l'ordinaire.

Lorsqu'on mènera l'étalon à la jument, il faudra le panser auparavant, cela ne fera qu'augmenter son ardeur ; il faut aussi que la jument soit propre & déferrée des pieds de derrière ; car il y en a qui sont chatouilleuses & qui ruent à l'approche de l'étalon ; un homme tient la jument par le licol, & deux autres conduisent l'étalon par des longes, lorsqu'il est en situation, on aide à l'accouplement en le dirigeant & en détournant la queue de la jument, car un seul crin qui s'opposeroit pourroit le blesser, même dangereusement : il arrive quelquefois que dans l'accouplement l'étalon ne consomme pas l'acte de la génération, & qu'il sort de dessus la jument sans lui avoir rien laissé ; il faut donc être attentif à observer si dans les derniers momens de la copulation, le tronçon de la

queue de l'étalon n'a pas un mouvement de balancier près de la croupe, car ce mouvement accompagne toujours l'émiſſion de la liqueur ſéminale; s'il a conſommé, il ne faut pas lui laiſſer réitérer l'accouplement, il faut au contraire le ramener tout de ſuite à l'écurie & le laiſſer juſqu'au ſurlendemain; car quoiqu'un bon étalon puiſſe ſuffire à couvrir tous les jours une fois pendant les trois mois que dure le temps de la monte, il vaut mieux le ménager davantage & ne lui donner une jument que tous les deux jours, il dépenſera moins & produira davantage; dans les premiers ſept jours, on lui donnera donc ſucceſſivement quatre jumens différentes, & le neuvième jour on lui ramènera la première, & ainſi des autres, tant qu'elles ſeront en chaleur; mais dès qu'il y en aura quelqu'une dont la chaleur ſera paſſée, on lui en ſubſtituera une nouvelle, pour la faire couvrir à ſon tour auſſi tous les neuf jours; & comme il y en a pluſieurs qui retiennent dès la première, ſeconde ou troiſième fois, on compte qu'un étalon ainſi conduit, peut couvrir quinze ou dix-huit jumens, & produire dix ou douze poulains dans les trois mois que dure cet exercice. Dans ces animaux, la quantité de la liqueur ſéminale eſt très-grande, & dans l'émiſſion ils en répandent fort abondamment: on verra dans les deſcriptions la grande capacité des réſervoirs qui la contiennent, & les inductions qu'on peut tirer de l'étendue & de la forme de ces réſervoirs. Dans les jumens, il ſe fait auſſi une émiſſion, ou plutôt une ſtillation de la liqueur ſéminale

pendant tout le temps qu'elles ſont en amour; car elles jettent au dehors une liqueur gluante & blanchâtre qu'on appelle des chaleurs, & dès qu'elles ſont pleines ces émiſſions ceſſent: c'eſt cette liqueur que les Grecs ont appelée l'*hippomanès* de la jument, & dont ils prétendent qu'on peut faire des filtres, ſur-tout pour rendre un cheval frénétique d'amour: cet hipomanès eſt bien différent de celui qui ſe trouve dans les enveloppes du poulain, dont M. Daubenton *(q)* a le premier connu & ſi bien décrit la nature, l'origine & la ſituation: cette liqueur que la jument jette au dehors, eſt le ſigne le plus certain de ſa chaleur; mais on le reconnoît encore au gonflement de la partie inférieure de la vulve & aux fréquens henniſſemens de la jument, qui dans ce temps cherche à s'approcher des chevaux: lorſqu'elle a été couverte par l'étalon, il faut ſimplement la mener au pâturage ſans aucune autre précaution. Le premier poulain d'une jument n'eſt jamais ſi étoffé que ceux qu'elle produit par la ſuite, ainſi on obſervera de lui donner la première fois un étalon plus gros, afin de compenſer le défaut de l'accroiſſement par la grandeur même de la taille; il faut avoir grande attention à la différence ou à la réciprocité des figures du cheval & de la jument, afin de corriger les défauts de l'un par les perfections de l'autre, & ſur-tout ne jamais faire d'accouplement diſproportionné, comme d'un petit

(q) Voyez les Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année 1751.*

cheval avec une groſſe jument, ou d'un grand cheval avec une petite jument, parce que le produit de cet accouplement ſeroit petit ou mal proportionné : pour tâcher d'approcher de la belle nature, il faut aller par nuances; donner, par exemple, à une jument un peu trop épaiſſe un cheval étoffé, mais fin; à une petite jument un cheval un peu plus haut qu'elle, à une jument qui pèche par l'avant-main un cheval qui ait la tête belle & l'encolure noble, &c.

On a remarqué que les haras établis dans des terreins ſecs & légers, produiſoient des chevaux ſobres, légers & vigoureux, avec la jambe nerveuſe & la corne dure, tandis que dans les lieux humides & dans les pâturages les plus gras ils ont preſque tous la tête groſſe & peſante, le corps épais, les jambes chargées, la corne mauvaiſe & les pieds plats: ces différences viennent de celle du climat & de la nourriture, ce qui peut s'entendre aiſément; mais ce qui eſt plus difficile à comprendre, & qui eſt encore plus eſſentiel que tout ce que nous venons de dire, c'eſt la néceſſité où l'on eſt de toujours croiſer les races, ſi on veut les empêcher de dégénérer.

Il y a dans la Nature un prototype général dans chaque eſpèce ſur lequel chaque individu eſt modelé, mais qui ſemble, en ſe réaliſant, s'altérer ou ſe perfectionner par les circonſtances: en ſorte que relativement à de certaines qualités, il y a une variation bizarre en apparence dans la ſucceſſion des individus, & en même

temps une constance qui paroît admirable dans l'espèce entière : le premier animal, le premier cheval, par exemple, a été le modèle extérieur & le moule intérieur sur lequel tous les chevaux qui sont nés, tous ceux qui existent & tous ceux qui naîtront ont été formés ; mais ce modèle dont nous ne connoissons que les copies a pu s'altérer ou se perfectionner en communiquant sa forme & se multipliant, l'empreinte originaire subsiste en son entier dans chaque individu ; mais quoiqu'il y en ait des millions, aucun de ces individus n'est cependant semblable en tout à un autre individu, ni par conséquent au modèle dont il porte l'empreinte : cette différence qui prouve combien la Nature est éloignée de rien faire d'absolu, & combien elle sait nuancer ses ouvrages, se trouve dans l'espèce humaine, dans celles de tous les animaux, de tous les végétaux, de tous les êtres en un mot qui se reproduisent ; & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il semble que le modèle du beau & du bon soit dispersé par toute la terre, & que dans chaque climat il n'en réside qu'une portion qui dégénère toujours, à moins qu'on ne la réunisse avec une autre portion prise au loin ; en sorte que pour avoir de bon grain, de belles fleurs, &c. il faut en échanger les graines & ne jamais les semer dans le même terrein qui les a produits ; & de même, pour avoir de beaux chevaux, de bons chiens, &c. il faut donner aux femelles du pays des mâles étrangers, & réciproquement aux mâles du pays des femelles étrangères ; sans cela les grains, les

fleurs, les animaux dégénèrent, ou plutôt prennent une ſi forte teinture du climat, que la matière domine ſur la forme & ſemble l'abâtardir: l'empreinte reſte, mais défigurée par tous les traits qui ne lui ſont pas eſſentiels; en mêlant au contraire les races, & ſur-tout en les renouvelant toujours par des races étrangères, la forme ſemble ſe perfectionner, & la Nature ſe relever & donner tout ce qu'elle peut produire de meilleur.

Ce n'eſt point ici le lieu de donner les raiſons générales de ces effets, mais nous pouvons indiquer les conjectures qui ſe préſentent au premier coup d'œil: on ſait par expérience que des animaux ou des végétaux tranſplantés d'un climat lointain, ſouvent dégénèrent & quelquefois ſe perfectionnent en peu de temps, c'eſt-à-dire, en un très-petit nombre de générations: il eſt aiſé de concevoir que ce qui produit cet effet eſt la différence du climat & de la nourriture; l'influence de ces deux cauſes doit à la longue rendre ces animaux exempts ou ſuſceptibles de certaines affections, de certaines maladies; leur tempérament doit changer peu à peu; le développement de la forme, qui dépend en partie de la nourriture & de la qualité des humeurs, doit donc changer auſſi dans les générations: ce changement eſt à la vérité preſque inſenſible à la première génération, parce que les deux animaux, mâle & femelle, que nous ſuppoſons être les ſouches de cette race, ont pris leur conſiſtance & leur forme avant d'avoir été dépaïſés, & que le nouveau climat & la nourriture nouvelle peuvent

à la vérité changer leur tempérament; mais ne peuvent pas influer assez sur les parties solides & organiques, pour en altérer la forme, sur-tout si l'accroissement de leur corps étoit pris en entier; par conséquent la première génération ne sera point altérée, la première progéniture de ces animaux ne dégénérera pas, l'empreinte de la forme sera pure, il n'y aura aucun vice de souche au moment de la naissance; mais le jeune animal essuiera dans un âge tendre & foible les influences du climat, elles lui feront plus d'impression qu'elles n'en ont pu faire sur le père & la mère, celles de la nourriture seront aussi bien plus grandes & pourront agir sur les parties organiques dans le temps de l'accroissement, en altérer un peu la forme originaire, & y produire des germes de défectuosités qui se manifesteront ensuite d'une manière très-sensible dans la seconde génération, où la progéniture a non-seulement ses propres défauts, c'est-à-dire, ceux qui lui viennent de son accroissement, mais encore les vices de la seconde souche, qui ne s'en développeront qu'avec plus d'avantage: & enfin à la troisième génération les vices de la seconde & de la troisième souche, qui proviennent de cette influence du climat & de la nourriture, se trouvant encore combinés avec ceux de l'influence actuelle dans l'accroissement, deviendront si sensibles, que les caractères de la première souche en seront effacés: ces animaux de race étrangère n'auront plus rien d'étranger, ils ressembleront en tout à ceux du

du pays : des chevaux d'Eſpagne ou de Barbarie, dont on conduit ainſi les générations, deviennent en France des chevaux françois, ſouvent dès la ſeconde génération, & toujours à la troiſième ; on eſt donc obligé de croiſer les races au lieu de les conſerver, on renouvelle la race à chaque génération, en faiſant venir des chevaux Barbes ou d'Eſpagne pour les donner aux jumens du pays, & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce renouvellement de race, qui ne ſe fait qu'en partie, &, pour ainſi dire, à moitié, produit cependant de bien meilleurs effets que ſi le renouvellement étoit entier : un cheval & une jument d'Eſpagne ne produiront pas enſemble d'auſſi beaux chevaux en France que ceux qui viendront de ce même cheval d'Eſpagne avec une jument du pays ; ce qui ſe concevra encore aiſément, ſi l'on fait attention à la compenſation néceſſaire des défauts, qui doit ſe faire lorſque l'on met enſemble un mâle & une femelle de différens pays : chaque climat, par ſes influences & par celles de la nourriture, donne une certaine conformation qui pèche par quelque excès ou par quelque défaut ; mais dans un climat chaud il y aura en excès ce qui ſera en défaut dans un climat froid, & réciproquement ; de manière qu'il doit ſe faire une compenſation du tout lorſqu'on joint enſemble des animaux de ces climats oppoſés ; & comme ce qui a le plus de perfection dans la Nature eſt ce qui a le moins de défauts, & que les formes les plus parfaites ſont ſeulement celles qui ont le moins de difformités, le produit de deux animaux, dont les défauts

ſe compenſeroient exactement, ſeroit la production la plus parfaite de cette eſpèce: or ils ſe compenſent d'autant mieux, qu'on met enſemble des animaux de pays plus éloignés, ou plutôt de climats plus oppoſés; le composé qui en réſulte eſt d'autant plus parfait, que les excès ou les défauts de l'habitude du père ſont plus oppoſés aux défauts ou aux excès de l'habitude de la mère.

Dans le climat tempéré de la France, il faut donc, pour avoir de beaux chevaux, faire venir des étalons de climats plus chauds ou plus froids: les chevaux Arabes, ſi l'on peut en avoir, & les Barbes doivent être préférés, & enſuite les chevaux d'Eſpagne & du royaume de Naples; & pour les climats froids ceux de Danemarck, & enſuite ceux du Holſtein & de Friſe: tous ces chevaux produiront en France, avec les jumens du pays, de très-bons chevaux, qui ſeront d'autant meilleurs & d'autant plus beaux, que la température du climat ſera plus éloignée de celle du climat de la France, en ſorte que les Arabes feront mieux que les Barbes, les Barbes mieux que ceux d'Eſpagne, & de même les chevaux tirés de Danemarck produiront de plus beaux chevaux que ceux de Friſe. Au défaut de ces chevaux de climats beaucoup plus froids ou plus chauds, il faudra faire venir des étalons Anglois ou Allemands, ou même des provinces méridionales de la France dans les provinces ſeptentrionales: on gagnera toujours à donner aux jumens des chevaux étrangers, & au contraire on perdra beaucoup à laiſſer multiplier enſemble dans un haras des chevaux

de même race, car ils dégénèrent infailliblement & en très-peu de temps.

Dans l'efpèce humaine, le climat & la nourriture n'ont pas d'auffi grandes influences que dans les animaux, & la raifon en eft affez fimple; l'homme fe défend mieux que l'animal, de l'intempérie du climat, il fe loge, il fe vêtit convenablement aux faifons, fa nourriture eft auffi beaucoup plus variée, & par conféquent elle n'influe pas de la même façon fur tous les individus; les défauts ou les excès qui viennent de ces deux caufes, & qui font fi conftans & fi fenfibles dans les animaux, le font beaucoup moins dans les hommes; d'ailleurs, comme il y a eu de fréquentes migrations de peuples, que les nations fe font mêlées, & que beaucoup d'hommes voyagent & fe répandent de tous côtés, il n'eft pas étonnant que les races humaines paroiffent être moins fujettes au climat, & qu'il fe trouve des hommes forts, bien faits, & même fpirituels dans tous les pays. Cependant on peut croire que par une expérience dont on a perdu toute mémoire, les hommes ont autrefois connu le mal qui réfultoit des alliances du même fang, puifque chez les Nations les moins policées, il a rarement été permis au frère d'époufer fa fœur: cet ufage qui eft pour nous de droit divin, & qu'on ne rapporte chez les autres peuples qu'à des vues politiques, a peut-être été fondé fur l'obfervation; la politique ne s'étend pas d'une manière fi générale & fi abfolue, à moins qu'elle ne tienne au phyfique; mais fi les hommes ont

une fois connu par expérience que leur race dégénéroit toutes les fois qu'ils ont voulu la conſerver ſans mélange dans une même famille, ils auront regardé comme une loi de la Nature celle de l'alliance avec des familles étrangères, & ſe ſeront tous accordés à ne pas ſouffrir de mélange entre leurs enfans. Et en effet, l'analogie peut faire préſumer que dans la plupart des climats les hommes dégénéreroient, comme les animaux, après un certain nombre de générations.

Une autre influence du climat & de la nourriture eſt la variété des couleurs dans la robe des animaux, ceux qui ſont ſauvages & qui vivent dans le même climat, ſont d'une même couleur, qui devient ſeulement un peu plus claire ou plus foncée dans les différentes ſaiſons de l'année; ceux au contraire qui vivent ſous des climats différens, ſont de couleurs différentes, & les animaux domeſtiques varient prodigieuſement par les couleurs, en ſorte qu'il y a des chevaux, des chiens, &c. de toute ſorte de poils, au lieu que les cerfs, les lièvres, &c. ſont tous de la même couleur; les injures du climat toujours les mêmes, la nourriture toujours la même, produiſent dans les animaux ſauvages cette uniformité; le ſoin de l'homme, la douceur de l'abri, la variété dans la nourriture, effacent & font varier cette couleur dans les animaux domeſtiques, auſſi-bien que le mélange des races étrangères lorſqu'on n'a pas ſoin d'aſſortir la couleur du mâle avec celle de la femelle, ce qui produit quelquefois de belles ſingularités, comme on

le voit ſur les chevaux pies, où le blanc & le noir ſont appliqués d'une manière ſi bizarre & tranchent l'un ſur l'autre ſi ſingulièrement, qu'il ſemble que ce ne ſoit pas l'ouvrage de la Nature, mais l'effet du caprice d'un peintre.

Dans l'accouplement des chevaux on aſſortira donc le poil & la taille, on contraſtera les figures, on croiſera les races en oppoſant les climats, & on ne joindra jamais enſemble les chevaux & les jumens nés dans le même haras; toutes ces conditions ſont eſſentielles, & il y a encore quelques autres attentions qu'il ne faut pas négliger, par exemple, il ne faut point dans un haras, de jumens à queue courte, parce que ne pouvant ſe défendre des mouches, elles en ſont beaucoup plus tourmentées que celles qui ont tous leurs crins, & l'agitation continuelle que leur cauſe la piqûre de ces inſectes, fait diminuer la quantité de leur lait, ce qui influe beaucoup ſur le tempérament & la taille du poulain qui, toutes choſes égales d'ailleurs, ſera d'autant plus vigoureux que ſa mère ſera meilleure nourrice. Il faut tâcher de n'avoir pour ſon haras que des jumens qui aient toujours pâturé & qui n'aient point fatigué; les jumens qui ont toujours été à l'écurie nourries au ſec, qu'on met enſuite au pâturage, ne produiſent pas d'abord, il leur faut du temps pour s'accoutumer à cette nouvelle nourriture.

Quoique la ſaiſon ordinaire de la chaleur des jumens ſoit depuis le commencement d'avril juſqu'à la fin de juin, il arrive aſſez ſouvent que dans un grand nombre

il y en a quelques-unes qui ſont en chaleur avant ce temps: on fera bien de laiſſer paſſer cette chaleur ſans les faire couvrir, parce que le poulain naîtroit en hiver, ſouffriroit de l'intempérie de la ſaiſon, & ne pourroit ſucer qu'un mauvais lait; & de même lorſqu'une jument ne vient en chaleur qu'après le mois de juin, on ne devroit pas la laiſſer couvrir, parce que le poulain naiſſant alors en été, n'a pas le temps d'acquérir aſſez de force pour réſiſter aux injures de l'hiver ſuivant.

Beaucoup de gens, au lieu de conduire l'étalon à la jument pour la faire couvrir, le lâchent dans le parquet où les jumens ſont raſſemblées, & l'y laiſſent en liberté choiſir lui-même celles qui ont beſoin de lui, & les ſatisfaire à ſon gré; cette manière eſt bonne pour les jumens, elles produiront même plus ſûrement que de l'autre façon, mais l'étalon ſe ruine plus en ſix ſemaines qu'il ne feroit en pluſieurs années par un exercice modéré & conduit comme nous l'avons dit.

Lorſque les jumens ſont pleines & que leur ventre commence à s'appeſantir, il faut les ſéparer des autres qui ne le ſont point, & qui pourroient les bleſſer; elles portent ordinairement onze mois & quelques jours, elles accouchent debout, au lieu que preſque tous les autres quadrupèdes ſe couchent: on aide celles dont l'accouchement eſt difficile, on y met la main, on remet le poulain en ſituation, & quelquefois même, lorſqu'il eſt mort, on le tire avec des cordes. Le poulain ſe préſente

ordinairement la tête la première, comme dans toutes les autres eſpèces d'animaux, il rompt ſes enveloppes en ſortant de la matrice, & les eaux abondantes qu'elles contiennent s'écoulent, il tombe en même temps un ou pluſieurs morceaux ſolides formés par le ſédiment de la liqueur épaiſſie de l'allantoïde; ce morceau, que les Anciens ont appelé l'*hippomanès* du poulain, n'eſt pas, comme ils le diſent, un morceau de chair attaché à la tête du poulain, il en eſt au contraire ſéparé par la membrane amnios; la jument lèche le poulain après ſa naiſſance, mais elle ne touche pas à l'hippomanès, & les Anciens ſe ſont encore trompés lorſqu'ils ont aſſuré qu'elle le dévoroit à l'inſtant.

L'uſage ordinaire eſt de faire couvrir une jument neuf jours après qu'elle a pouliné, c'eſt pour ne point perdre de temps, & pour tirer de ſon haras tout le produit que l'on peut en attendre; cependant il eſt ſûr que la jument ayant enſemble à nourrir ſon poulain né & ſon poulain à naître, ſes forces ſont partagées, & qu'elle ne peut leur donner autant que ſi elle n'avoit que l'un ou l'autre à nourrir: il ſeroit donc mieux, pour avoir d'excellens chevaux, de ne laiſſer couvrir les jumens que de deux années l'une, elles dureroient plus long-temps & retiendroient plus ſûrement; car dans les haras ordinaires il s'en faut bien que toutes les jumens qui ont été couvertes produiſent tous les ans, c'eſt beaucoup lorſque dans la même année il s'en trouve la moitié ou les deux tiers qui donnent des poulains.

Les jumens, quoique pleines, peuvent souffrir l'accouplement, & cependant il n'y a jamais de superfétation, elles produisent ordinairement jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, & les plus vigoureuses ne produisent guère au-delà de dix-huit ans: les chevaux, lorsqu'ils ont été ménagés, peuvent engendrer jusqu'à l'âge de vingt & même au-delà, & l'on a fait sur ces animaux la même remarque que sur les hommes, c'est que ceux qui ont commencé de bonne heure finissent aussi plus tôt, car les gros chevaux, qui sont plus tôt formés que les chevaux fins, & dont on fait des étalons dès l'âge de quatre ans, ne durent pas si long-temps, & sont communément hors d'état d'engendrer avant l'âge de quinze ans *(r)*.

La durée de la vie des chevaux est, comme dans toutes les autres espèces d'animaux, proportionnée à la durée du temps de leur accroissement, l'homme qui est quatorze ans à croître, peut vivre six ou sept fois autant de temps, c'est-à-dire quatre-vingt-dix ou cent ans; le cheval, dont l'accroissement se fait en quatre ans, peut vivre six ou sept fois autant, c'est-à-dire, vingt-cinq ou trente ans, les exemples qui pourroient être contraires à cette règle sont si rares, qu'on ne doit pas même les regarder comme une exception dont on puisse tirer des conséquences; & comme les gros chevaux prennent leur entier accroissement en moins de temps que les

(r) Voyez le nouveau parfait Maréchal de M. de Garsault, *page 68 & suivantes.*

chevaux

chevaux fins, ils vivent auſſi moins de temps, & ſont vieux dès l'âge de quinze ans.

Il paroîtroit au premier coup d'œil, que dans les chevaux & la plupart des autres animaux quadrupèdes, l'accroiſſement des parties poſtérieures eſt d'abord plus grand que celui des parties antérieures, tandis que dans l'homme les parties inférieures croiſſent moins d'abord que les parties ſupérieures; car dans l'enfant les cuiſſes & les jambes ſont, à proportion du corps, beaucoup moins grandes que dans l'adulte; dans le poulain au contraire les jambes de derrière ſont aſſez longues pour qu'il puiſſe atteindre à ſa tête avec le pied de derrière, au lieu que le cheval adulte ne peut plus y atteindre; mais cette différence vient moins de l'inégalité de l'accroiſſement total des parties antérieures & poſtérieures, que de l'inégalité des pieds de devant & de ceux de derrière, qui eſt conſtante dans toute la Nature, & plus ſenſible dans les animaux quadrupèdes; car dans l'homme les pieds ſont plus gros que les mains, & ſont auſſi plus tôt formés; & dans le cheval, dont une grande partie de la jambe de derrière n'eſt qu'un pied, puiſqu'elle n'eſt compoſée que des os relatifs au tarſe, au métatarſe, &c. il n'eſt pas étonnant que ce pied ſoit plus étendu & plus tôt développé que la jambe de devant, dont toute la partie inférieure repréſente la main, puiſqu'elle n'eſt compoſée que des os du carpe, du métacarpe, &c. Lorſqu'un poulain vient de naître on remarque aiſément cette différence, les jambes de devant

comparées à celles de derrière paroiſſent, & ſont en effet beaucoup plus courtes alors qu'elles ne le ſeront dans la ſuite, & d'ailleurs l'épaiſſeur que le corps acquiert, quoiqu'indépendante des proportions de l'accroiſſement en longueur, met cependant plus de diſtance entre les pieds de derrière & la tête, & contribue par conſéquent à empêcher le cheval d'y atteindre lorſqu'il a pris ſon accroiſſement.

Dans tous les animaux, chaque eſpèce eſt variée ſuivant les différens climats, & les réſultats généraux de ces variétés forment & conſtituent les différentes races, dont nous ne pouvons ſaiſir que celles qui ſont les plus marquées, c'eſt-à-dire, celles qui diffèrent ſenſiblement les unes des autres, en négligeant toutes les nuances intermédiaires qui ſont ici, comme en tout, infinies: nous en avons même encore augmenté le nombre & la confuſion en favoriſant le mélange de ces races; & nous avons, pour ainſi dire, bruſqué la Nature en amenant en ces climats des chevaux d'Afrique ou d'Aſie, nous avons rendu méconnoiſſables les races primitives de France en y introduiſant des chevaux de tous pays, & il ne nous reſte, pour diſtinguer les chevaux, que quelques légers caractères, produits par l'influence actuelle du climat: ces caractères ſeroient bien plus marqués, & les différences ſeroient bien plus ſenſibles, ſi les races de chaque climat s'y fuſſent conſervées ſans mélange; les petites variétés auroient été moins nuancées, moins nombreuſes, mais il y auroit eu un certain nombre de

grandes variétés bien caractérisées, que tout le monde auroit aisément distinguées, au lieu qu'il faut de l'habitude, & même une assez longue expérience, pour connoître les chevaux des différens pays; nous n'avons sur cela que les lumières que nous avons pu tirer des livres des Voyageurs, des ouvrages des plus habiles Écuyers, tels que M.rs de Newcastle, de Garsault, de la Guérinière, &c. & de quelques remarques que M. de Pignerolles, écuyer du Roi, & chef de l'Académie d'Angers a eu la bonté de nous communiquer.

Les chevaux Arabes sont les plus beaux que l'on connoisse en Europe, ils sont plus grands & plus étoffés que les Barbes, & tout aussi bien faits; mais comme il en vient rarement en France, les Écuyers n'ont pas d'observations détaillées de leurs perfections & de leurs défauts.

Les chevaux Barbes sont plus communs, ils ont l'encolure longue, fine, peu chargée de crins & bien sortie du garrot, la tête belle, petite & assez ordinairement moutonnée, l'oreille belle & bien placée, les épaules légères & plates, le garrot mince & bien relevé, les reins courts & droits, le flanc & les côtes rondes sans trop de ventre, les hanches bien effacées, la croupe le plus souvent un peu longue & la queue placée un peu haut, la cuisse bien formée & rarement plate, les jambes belles, bien faites & sans poil, le nerf bien détaché, le pied bien fait, mais souvent le paturon long; on en voit de tous poils, mais plus communément de gris: les Barbes ont un peu de négligence dans

leur allure, ils ont beſoin d'être recherchés, & on leur trouve beaucoup de vîteſſe & de nerf; ils ſont fort légers & très-propres à la courſe : ces chevaux paroiſſent être les plus propres pour en tirer race; il ſeroit ſeulement à ſouhaiter qu'ils fuſſent de plus grande taille; les plus grands ſont de quatre pieds huit pouces, & il eſt rare d'en trouver qui aient quatre pieds neuf pouces; il eſt confirmé par expérience qu'en France, en Angleterre, &c. ils engendrent des poulains qui ſont plus grands qu'eux : on prétend que parmi les Barbes, ceux du royaume de Maroc ſont les meilleurs, enſuite les Barbes de montagne; ceux du reſte de la Mauritanie ſont au-deſſous, auſſi-bien que ceux de Turquie, de Perſe & d'Arménie: tous ces chevaux des pays chauds ont le poil plus ras que les autres. Les chevaux Turcs ne ſont pas ſi bien proportionnés que les Barbes, ils ont pour l'ordinaire l'encolure effilée, le corps long, les jambes trop menues; cependant ils ſont grands travailleurs & de longue haleine : on n'en ſera pas étonné, ſi l'on fait attention que dans les pays chauds les os des animaux ſont plus durs que dans les climats froids, & c'eſt par cette raiſon que quoiqu'ils aient le canon plus menu que ceux de ce pays-ci, ils ont cependant plus de force dans les jambes.

Les chevaux d'Eſpagne, qui tiennent le ſecond rang après les Barbes, ont l'encolure longue, épaiſſe & beaucoup de crins, la tête un peu groſſe, & quelquefois moutonnée, les oreilles longues, mais bien placées,

les yeux pleins de feu, l'air noble & fier, les épaules épaiſſes & le poitrail large, les reins aſſez ſouvent un peu bas, la côte ronde, & ſouvent un peu trop de ventre, la croupe ordinairement ronde & large, quoique quelques-uns l'aient un peu longue, les jambes belles & ſans poil, le nerf bien détaché, le paturon quelquefois un peu long, comme les Barbes, le pied un peu alongé, comme celui d'un mulet, & ſouvent le talon trop haut; les chevaux d'Eſpagne de belle race ſont épais, bien étoffés, bas de terre, ils ont auſſi beaucoup de mouvement dans leur démarche, beaucoup de ſoupleſſe, de feu & de fierté; leur poil le plus ordinaire eſt noir ou bai-marron, quoiqu'il y en ait quelques-uns de toutes ſortes de poils; ils ont très-rarement des jambes blanches & des nez blancs; les Eſpagnols, qui ont de l'averſion pour ces marques, ne tirent point race des chevaux qui les ont, ils ne veulent qu'une étoile au front, ils eſtiment même les chevaux zains autant que nous les mépriſons: l'un & l'autre de ces préjugés, quoique contraires, ſont peut-être tout auſſi mal fondés, puiſqu'il ſe trouve de très-bons chevaux avec toutes ſortes de marques, & de même d'excellens chevaux qui ſont zains; cette petite différence dans la robe d'un cheval ne ſemble en aucune façon dépendre de ſon naturel ou de ſa conſtitution intérieure, puiſqu'elle dépend en effet d'une qualité extérieure & ſi ſuperficielle, que par une légère bleſſure dans la peau on produit une tache blanche: au reſte, les chevaux d'Eſpagne,

zains ou autres, ſont tous marqués à la cuiſſe hors le montoir, de la marque du haras dont ils ſont ſortis; ils ne ſont pas communément de grande taille, cependant on en trouve quelques-uns de quatre pieds neuf ou dix pouces; ceux de la haute Andalouſie paſſent pour être les meilleurs de tous, quoiqu'ils ſoient aſſez ſujets à avoir la tête trop longue, mais on leur fait grâce de ce défaut en faveur de leurs rares qualités; ils ont du courage, de l'obéiſſance, de la grâce, de la fierté, & plus de ſoupleſſe que les Barbes, c'eſt par tous ces avantages qu'on les préfère à tous les autres chevaux du monde, pour la guerre, pour la pompe & pour le manège.

Les plus beaux chevaux Anglois ſont, pour la conformation, aſſez ſemblables aux Arabes & aux Barbes, dont ils ſortent en effet; ils ont cependant la tête plus grande, mais bien faite & moutonnée, & les oreilles plus longues, mais bien placées: par les oreilles ſeules on pourroit diſtinguer un cheval Anglois d'un cheval Barbe, mais la grande différence eſt dans la taille, les Anglois ſont bien étoffés & beaucoup plus grands; on en trouve communément de quatre pieds dix pouces & même de cinq pieds de hauteur, il y en a de tous poils & de toutes marques: ils ſont généralement forts, vigoureux, hardis, capables d'une grande fatigue, excellens pour la chaſſe & la courſe, mais il leur manque la grâce & la ſoupleſſe, ils ſont durs & ont peu de liberté dans les épaules.

On parle ſouvent de courſes de chevaux en Angleterre, & il y a des gens extrêmement habiles dans cette eſpèce d'art gymnaſtique. Pour en donner une idée, je ne puis mieux faire que de rapporter ce qu'un homme reſpectable *(ſ)*, que j'ai déjà eu occaſion de citer dans le premier volume de cet ouvrage, m'a écrit de Londres le 18 février 1748. M. Thornhill, maître de poſte à Stilton, fit gageure de courir à cheval trois fois de ſuite le chemin de Stilton à Londres, c'eſt-à-dire, de faire deux cents quinze milles d'Angleterre (environ ſoixante - douze lieues de France) en quinze heures. Le 29 avril 1745, vieux ſtile, il ſe mit en courſe, partit de Stilton, fit la première courſe juſqu'à Londres en trois heures cinquante-une minutes, & monta huit différens chevaux dans cette courſe; il repartit ſur le champ & fit la ſeconde courſe, de Londres à Stilton, en trois heures cinquante - deux minutes, & ne monta que ſix chevaux; il ſe ſervit pour la troiſième courſe des mêmes chevaux qui lui avoient déjà ſervi, dans les quatorze il en monta ſept, & il acheva cette dernière courſe en trois heures quarante - neuf minutes; en ſorte que, non-ſeulement il remplit la gageure, qui étoit de faire ce chemin en quinze heures, mais il le fit en onze heures trente - deux minutes: je doute que dans les jeux Olympiques il ſe ſoit jamais fait une courſe auſſi rapide que cette courſe de M. Thornhill.

Les chevaux d'Italie étoient autrefois plus beaux qu'ils

(ſ) Mylord comte de Morton.

ne le ſont aujourd'hui, parce que depuis un certain temps on y a négligé les haras; cependant il ſe trouve encore de beaux chevaux Napolitains, ſur-tout pour les attelages, mais en général ils ont la tête groſſe & l'encolure épaiſſe, ils ſont indociles, & par conſéquent difficiles à dreſſer; ces défauts ſont compenſés par la richeſſe de leur taille, par leur fierté & par la beauté de leurs mouvemens; ils ſont excellens pour l'appareil, & ont beaucoup de diſpoſitions à piaffer.

Les chevaux Danois ſont de ſi belle taille & ſi étoffés, qu'on les préfère à tous les autres pour en faire des attelages; il y en a de parfaitement bien moulés, mais en petit nombre, car le plus ſouvent ces chevaux n'ont pas une conformation fort régulière: la plupart ont l'encolure épaiſſe, les épaules groſſes, les reins un peu longs & bas, la croupe trop étroite pour l'épaiſſeur du devant; mais ils ont tous de beaux mouvemens, & en général ils ſont très-bons pour la guerre & pour l'appareil, ils ſont de tous poils; & même les poils ſinguliers, comme pie & tigre, ne ſe trouvent guère que dans les chevaux Danois.

Il y a en Allemagne de fort beaux chevaux, mais en général ils ſont peſans & ont peu d'haleine, quoiqu'ils viennent pour la plupart de chevaux Turcs & Barbes dont on entretient les haras, auſſi-bien que de chevaux d'Eſpagne & d'Italie; ils ſont donc peu propres à la chaſſe & à la courſe de vîteſſe, au lieu que les chevaux Hongrois, Tranſilvains, &c. ſont au contraire légers & bons

bons coureurs: les Huſſards & les Hongrois leur fendent les naſeaux, dans la vue, dit-on, de leur donner plus d'haleine, & auſſi pour les empêcher de hennir à la guerre; on prétend que les chevaux auxquels on a fendu les naſeaux ne peuvent plus hennir: je n'ai pas été à portée de vérifier ce fait, mais il me ſemble qu'ils doivent ſeulement hennir plus foiblement: on a remarqué que les chevaux Hongrois, Cravates & Polonois ſont fort ſujets à être béguts.

Les chevaux de Hollande ſont fort bons pour le carroſſe, & ce ſont ceux dont on ſe ſert le plus communément en France; les meilleurs viennent de la province de Friſe, il y en a auſſi de fort bons dans le pays de Bergues & de Juliers. Les chevaux Flamands ſont fort au-deſſous des chevaux de Hollande, ils ont preſque tous la tête groſſe, les pieds plats, les jambes ſujettes aux eaux, & ces deux derniers défauts ſont eſſentiels dans des chevaux de carroſſe.

Il y a en France, des chevaux de toute eſpèce, mais les beaux ſont en petit nombre; les meilleurs chevaux de ſelle viennent du Limoſin; ils reſſemblent aſſez aux Barbes, & ſont comme eux excellens pour la chaſſe, mais ils ſont tardifs dans leur accroiſſement; il faut les ménager dans leur jeuneſſe, & même ne s'en ſervir qu'à l'âge de huit ans: il y a auſſi de très-bons bidets en Auvergne, en Poitou, dans le Morvant en Bourgogne; mais après le Limoſin, c'eſt la Normandie qui fournit les plus beaux chevaux; ils ne ſont pas ſi bons pour

la chaſſe, mais ils ſont meilleurs pour la guerre, ils ſont plus étoffés & plus tôt formés. On tire de la baſſe Normandie & du Cotentin de très-beaux chevaux de carroſſe, qui ont plus de légèreté & de reſſource que les chevaux de Hollande; la Franche-Comté & le Boulonois fourniſſent de très-bons chevaux de tirage: en général les chevaux François pèchent par avoir de trop groſſes épaules, au lieu que les Barbes pèchent par les avoir trop ſerrées.

Après l'énumération de ces chevaux qui nous ſont le mieux connus, nous rapporterons ce que les Voyageurs diſent des chevaux étrangers que nous connoiſſons peu. Il y a de fort bons chevaux dans toutes les îles de l'Archipel; ceux de l'île de Crète *(t)* étoient en grande réputation chez les Anciens pour l'agilité & la vîteſſe, cependant aujourd'hui on s'en ſert peu dans le pays même, à cauſe de la trop grande aſpérité du terrein, qui eſt preſque par-tout fort inégal & fort montueux: les beaux chevaux de ces îles, & même ceux de Barbarie, ſont de race Arabe. Les chevaux naturels du royaume de Maroc ſont beaucoup plus petits que les Arabes, mais très-légers & très-vigoureux *(u)*. M. Shaw prétend *(x)* que les haras d'Égypte & de Tingitanie

---

(t) Voyez la Deſcription des îles de l'Archipel, par Dapper, *page 462.*

(u) Voy. l'Afrique de Marmol. *Paris, 1667, tome II, page 124.*

(x) Voy. les Voyages de M. Shaw, traduits en françois. *La Haie, 1748, tome I, page 308.*

l'emportent aujourd'hui ſur tous ceux des pays voiſins; au lieu qu'on trouvoit, il y a environ un ſiècle, d'auſſi bons chevaux dans tout le reſte de la Barbarie: l'excellence de ces chevaux Barbes conſiſte, dit-il, à ne s'abattre jamais, & à ſe tenir tranquilles lorſque le cavalier deſcend ou laiſſe tomber la bride; ils ont un grand pas & un galop rapide, mais on ne les laiſſe point troter ni marcher l'amble: les habitans du pays regardent ces allures du cheval comme des mouvemens groſſiers & ignobles. Il ajoute que les chevaux d'Égypte ſont ſupérieurs à tous les autres pour la taille & pour la beauté; mais ces chevaux d'Égypte, auſſi-bien que la plupart des chevaux de Barbarie, viennent des chevaux Arabes qui ſont, ſans contredit, les premiers & les plus beaux chevaux du monde.

Selon Marmol *(y)*, ou plutôt, ſelon Léon l'Africain *(z)*, car Marmol l'a ici copié preſque mot à mot, les chevaux Arabes viennent des chevaux ſauvages des déſerts d'Arabie, dont on a fait très-anciennement des haras, qui les ont tant multipliés, que toute l'Aſie & l'Afrique en ſont pleines; ils ſont ſi légers, que quelques-uns d'entre eux devancent les autruches à la courſe: les Arabes du déſert & les peuples de Lybie élèvent une grande quantité de ces chevaux pour la chaſſe, ils ne s'en ſervent ni pour voyager ni pour combattre, ils les font pâturer lorſqu'il y a de l'herbe;

(y) Voyez l'Afrique de Marmol, *tome I, page 50.*

(z) Vide Leonis Afric. de Africæ deſcript. t. II, p. 750 & 751.

& lorſque l'herbe manque, ils ne les nourriſſent que de dattes & de lait de chameau, ce qui les rend nerveux, légers & maigres. Ils tendent des piéges aux chevaux ſauvages, ils en mangent la chair, & diſent que celle des jeunes eſt fort délicate: ces chevaux ſauvages ſont plus petits que les autres, ils ſont communément de couleur cendrée, quoiqu'il y en ait auſſi de blancs, & ils ont le crin & le poil de la queue fort court & hériſſé. D'autres Voyageurs *(a)* nous ont donné ſur les chevaux Arabes des relations curieuſes, dont nous ne rapporterons ici que les principaux faits.

Il n'y a point d'Arabe, quelque miſérable qu'il ſoit, qui n'ait des chevaux; ils montent ordinairement les jumens, l'expérience leur ayant appris qu'elles réſiſtent mieux que les chevaux à la fatigue, à la faim & à la ſoif; elles ſont auſſi moins vicieuſes, plus douces & henniſſent moins fréquemment que les chevaux: ils les accoutument ſi bien à être enſemble, qu'elles demeurent en grand nombre, quelquefois des jours entiers, abandonnées à elles-mêmes ſans ſe frapper les unes les autres, & ſans ſe faire aucun mal. Les Turcs au contraire n'aiment point les jumens, & les Arabes leur vendent les chevaux qu'ils ne veulent pas garder pour étalons; ils conſervent avec grand ſoin, & depuis très-long-temps, les races de leurs chevaux, ils en

(a) Voyez le Voyage de M. de la Roque, fait par ordre de Louis XIV. *Paris, 1714, page 194 & ſuiv.* & auſſi l'Hiſtoire générale des Voyages. *Paris, 1746, tome II, page 626.*

connoiſſent les générations, les alliances & toute la généalogie, ils diſtinguent les races par des noms différens, & ils en font trois claſſes; la première eſt celle des chevaux nobles, de race pure & ancienne des deux côtés; la ſeconde eſt celle des chevaux de race ancienne, mais qui ſe ſont méſalliés, & la troiſième eſt celle des chevaux communs; ceux-ci ſe vendent à bas prix, mais ceux de la première claſſe, & même ceux de la ſeconde, parmi leſquels il s'en trouve d'auſſi bons que ceux de la première, ſont exceſſivement chers; ils ne font jamais couvrir les jumens de cette première claſſe noble, que par des étalons de la même qualité; ils connoiſſent par une longue expérience toutes les races de leurs chevaux & de ceux de leurs voiſins, ils en connoiſſent en particulier le nom, le ſurnom, le poil, les marques, &c. Quand ils n'ont pas des étalons nobles, ils en empruntent chez leurs voiſins moyennant quelque argent, pour faire couvrir leurs jumens, ce qui ſe fait en préſence de témoins qui en donnent une atteſtation ſignée & ſcellée par-devant le ſecrétaire de l'Émir, ou quelque autre perſonne publique; & dans cette atteſtation, le nom du cheval & de la jument eſt cité, & toute leur génération expoſée; lorſque la jument a pouliné, on appelle encore des témoins, & l'on fait une autre atteſtation dans laquelle on fait la deſcription du poulain qui vient de naître, & on marque le jour de ſa naiſſance. Ces billets donnent le prix aux chevaux, & on les remet

à ceux qui les achettent. Les moindres jumens de cette première claſſe ſont de cinq cents écus, & il y en a beaucoup qui ſe vendent mille écus, & même quatre, cinq & ſix mille livres. Comme les Arabes n'ont qu'une tente pour maiſon, cette tente leur ſert auſſi d'écurie: la jument, le poulain, le mari, la femme & les enfans couchent tous pêle-mêle les uns avec les autres: on y voit les petits enfans ſur le corps, ſur le cou de la jument & du poulain, ſans que ces animaux les bleſſent ni les incommodent; on diroit qu'ils n'oſent ſe remuer, de peur de leur faire du mal, ces jumens ſont ſi accoutumées à vivre dans cette familiarité, qu'elles ſouffrent toute ſorte de badinage. Les Arabes ne les battent point, ils les traitent doucement, ils parlent & raiſonnent avec elles, ils en prennent un très-grand ſoin, ils les laiſſent toujours aller au pas, & ne les piquent jamais ſans néceſſité; mais auſſi dès qu'elles ſe ſentent chatouiller le flanc avec le coin de l'étrier, elles partent ſubitement & vont d'une vîteſſe incroyable, elles ſautent les haies & les foſſés auſſi légèrement que les biches; & ſi leur cavalier vient à tomber, elles ſont ſi bien dreſſées, qu'elles s'arrêtent tout court, même dans le galop le plus rapide. Tous les chevaux des Arabes ſont d'une taille médiocre, fort dégagés & plutôt maigres que gras; ils les panſent ſoir & matin fort régulièrement & avec tant de ſoin, qu'ils ne leur laiſſent pas la moindre craſſe ſur la peau; ils leur lavent les jambes, le crin & la queue qu'ils laiſſent toute longue &

qu'ils peignent rarement pour ne pas rompre le poil: ils ne leur donnent rien à manger de tout le jour, ils leur donnent feulement à boire deux ou trois fois, & au coucher du foleil ils leur paffent un fac à la tête, dans lequel il y a environ un demi-boiffeau d'orge bien net: ces chevaux ne mangent donc que pendant la nuit, & on ne leur ôte le fac que le lendemain matin lorfqu'ils ont tout mangé; on les met au verd au mois de mars, quand l'herbe eft affez grande; c'eft dans cette même faifon que l'on fait couvrir les jumens, & on a grand foin de leur jeter de l'eau froide fur la croupe, immédiatement après qu'elles ont été couvertes: lorfque la faifon du printemps eft paffée, on retire les chevaux du pâturage & on ne leur donne ni herbe ni foin de tout le refte de l'année, ni même de paille que très-rarement, l'orge eft leur unique nourriture. On ne manque pas de couper auffi les crins aux poulains dès qu'ils ont un an ou dix-huit mois, afin qu'ils deviennent plus touffus & plus longs; on les monte dès l'âge de deux ans ou deux ans & demi tout au plus tard, on ne leur met la felle & la bride qu'à cet âge; & tous les jours, du matin jufqu'au foir, tous les chevaux des Arabes demeurent fellés & bridés à la porte de la tente.

La race de ces chevaux s'eft étendue en Barbarie, chez les Maures, & même chez les Nègres de la rivière de Gambie & du Sénégal, les Seigneurs du pays en ont quelques-uns qui font d'une grande beauté; au lieu d'orge ou d'avoine on leur donne du maïs concaffé ou

réduit en farine qu'on mêle avec du lait lorſqu'on veut les engraiſſer, & dans ce climat ſi chaud on ne les laiſſe boire que rarement *(b)*. D'un autre côté les chevaux Arabes ont peuplé l'Égypte, la Turquie, & peut-être la Perſe où il y avoit autrefois des haras très-conſidérables: Marc Paul *(c)* cite un haras de dix mille jumens blanches, & il dit que dans la province de Balaſcie il y avoit une grande quantité de chevaux grands & légers, avec la corne du pied ſi dure, qu'il étoit inutile de les ferrer.

Tous les chevaux du Levant ont, comme ceux de Perſe & d'Arabie, la corne fort dure, on les ferre cependant, mais avec des fers minces, légers, & qu'on peut clouer par-tout: en Turquie, en Perſe & en Arabie on a auſſi les mêmes uſages pour les ſoigner, les nourrir, & leur faire de la litière de leur fumier, qu'on fait auparavant ſécher au ſoleil, pour en ôter l'odeur, & enſuite on le réduit en poudre & on en fait une couche dans l'écurie ou dans la tente, d'environ quatre ou cinq pouces d'épaiſſeur: cette litière ſert fort long-temps, car quand elle eſt infectée de nouveau on la relève pour la faire ſécher au ſoleil une ſeconde fois, & cela lui fait perdre entièrement ſa mauvaiſe odeur.

Il y a en Turquie des chevaux Arabes, des chevaux

(b) Voyez l'Hiſtoire générale des Voyages, *tome III, page 297.*

(c) Voy. la Deſcript. géogr. de l'Inde, par Marc Paul, Vénitien. *Paris, 1566; tome I, page 41; & livre 1, page 21.*

Tartares,

Tartares, des chevaux Hongrois & des chevaux de race du pays; ceux-ci ſont beaux & très-fins *(d)*, ils ont beaucoup de feu, de vîteſſe, & même d'agrément, mais ils ſont trop délicats, ils ne peuvent ſupporter la fatigue, ils mangent peu, ils s'échauffent aiſément, & ont la peau ſi ſenſible, qu'ils ne peuvent ſupporter le frottement de l'étril; on ſe contente de les frotter avec l'époufſette & de les laver: ces chevaux, quoique beaux, ſont, comme l'on voit, fort au-deſſous des Arabes, ils ſont même au-deſſous des chevaux de Perſe, qui ſont, après les Arabes *(e)*, les plus beaux & les meilleurs chevaux de l'Orient; les pâturages des plaines de Médie, de Perſépolis, d'Ardebil, de Derbent ſont admirables, & on y élève, par les ordres du Gouvernement, une prodigieuſe quantité de chevaux, dont la plupart ſont très-beaux, & preſque tous excellens: Pietro della Valle *(f)* préfère les chevaux communs de Perſe aux chevaux d'Italie, & même, dit-il, aux plus excellens chevaux du royaume de Naples; communément ils ſont de taille médiocre *(g)*, il y en a

(d) Voyez le Voyage de M. Dumont. *La Haie, 1699, tome III, page 253 & ſuivantes.*

(e) Voy. les Voyages de Thévenot. *Paris, 1664, t. II, p. 220;* de Chardin. *Amſt. 1711, t. II, page 25 & ſuiv.* d'Adam Olearius. *Paris, 1656, t. I, p. 560 & ſuiv.*

(f) Voy. les Voyages de Pietro della Valle. *Rouen, 1745, in-12, tome V, page 284 & ſuivantes.*

(g) Voyez les Voyages de Tavernier. *Rouen, 1713, tome II, pages 19 & 20.*

même de fort petits *(h)*, qui n'en ſont pas moins bons ni moins forts, mais il s'en trouve auſſi beaucoup de bonne taille & plus grands que les chevaux de ſelle Anglois *(i)*. Ils ont tous la tête légère, l'encolure fine, le poitrail étroit; les oreilles bien faites & bien placées, les jambes menues, la croupe belle, & la corne dure; ils ſont dociles, vifs, légers, hardis, courageux, & capables de ſupporter une grande fatigue; ils courent d'une très-grande vîteſſe, ſans jamais s'abattre ni s'affaiſſer; ils ſont robuſtes & très-aiſés à nourrir, on ne leur donne que de l'orge mêlée avec de la paille hachée menu, dans un ſac qu'on leur paſſe à la tête, & on ne les met au verd que pendant ſix ſemaines au printemps; on leur laiſſe la queue longue, on ne ſait ce que c'eſt que de les faire hongres; on leur donne des couvertures pour les défendre des injures de l'air, on les ſoigne avec une attention particulière, on les conduit avec un ſimple bridon & ſans éperon, & on en tranſporte une très-grande quantité en Turquie, & ſur-tout aux Indes; ces Voyageurs, qui ſont tous l'éloge des chevaux de Perſe, s'accordent cependant à dire que les chevaux Arabes ſont encore ſupérieurs pour l'agilité, le courage & la force, & même la beauté, & qu'ils ſont beaucoup plus recherchés, en Perſe même, que les plus beaux chevaux du pays.

Les chevaux qui naiſſent aux Indes ne ſont pas

(h) Voyez les Voyages de Thévenot, *tome II, page 220.*

(i) Voyez les Voyages de Chardin, *tome II, page 25 & ſuivantes.*

bons *(k)*, ceux dont ſe ſervent les Grands du pays y ſont tranſportés de Perſe & d'Arabie; on leur donne un peu de foin le jour, & le ſoir on leur fait cuire des pois avec du ſucre & du beurre au lieu d'avoine ou d'orge; cette nourriture les ſoutient & leur donne un peu de force, ſans cela ils dépériroient en très-peu de temps, le climat leur étant contraire. Les chevaux naturels du pays ſont en général fort petits, il y en a même de ſi petits, que Tavernier rapporte que le jeune prince du Mogol, âgé de ſept ou huit ans, montoit ordinairement un petit cheval très-bien fait, dont la taille n'excédoit pas celle d'un grand lévrier *(l)*. Il ſemble que les climats exceſſivement chauds ſoient contraires aux chevaux; ceux de la côte d'Or, de celle de Juida, de Guinée, &c. ſont, comme ceux des Indes, fort mauvais; ils portent la tête & le cou fort bas, leur marche eſt ſi chancelante, qu'on les croit toujours prêts à tomber, ils ne ſe remueroient pas ſi on ne les frappoit continuellement, & la plupart ſont ſi bas que les pieds de ceux qui les montent touchent preſque à terre *(m)*; ils ſont de plus fort indociles, & propres ſeulement à ſervir de nourriture aux Nègres, qui en aiment la chair autant que celle des chiens *(n)*: ce goût pour la chair

(k) Voyez le Voyage de la Boullaye-le-Gouz. *Paris, 1656, page 226;* & le Recueil des Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes. *Amſt. 1702, tome IV, page 424.*

(l) Voyez les Voyages de Tavernier, *tome III, page 334.*

(m) Voyez Hiſtoire générale des Voyages, *tome IV, page 228.*

(n) Idem, *tome IV, page 353.*

du cheval eſt donc commun aux Nègres & aux Arabes, il ſe retrouve en Tartarie, & même à la Chine *(o)*. Les chevaux Chinois ne valent pas mieux que ceux des Indes *(p)*, ils ſont foibles, lâches, mal faits, & fort petits; ceux de la Corée n'ont que trois pieds de hauteur: à la Chine, preſque tous les chevaux ſont hongres, & ils ſont ſi timides, qu'on ne peut s'en ſervir à la guerre; auſſi peut-on dire que ce ſont les chevaux Tartares qui ont fait la conquête de la Chine: ces chevaux ſont très-propres pour la guerre, quoique communément ils ne ſoient que de taille médiocre, ils ſont forts, vigoureux, fiers, ardens, légers & grands coureurs; ils ont la corne du pied fort dure, mais trop étroite, la tête fort légère, mais trop petite; l'encolure longue & roide, les jambes trop hautes; avec tous ces défauts ils peuvent paſſer pour de très-bons chevaux, ils ſont infatigables & courent d'une vîteſſe extrême. Les Tartares vivent avec leurs chevaux à peu-près comme les Arabes, ils les font monter dès l'âge de ſept ou huit mois par de jeunes enfans qui les promènent & les font courir à petites repriſes; ils les dreſſent ainſi peu-à-peu, & leur font ſouffrir de grandes diètes, mais ils ne les montent pour aller en courſe que quand ils

---

(o) Voyez le Voyage de M. le Gentil. *Paris, 1725, tome II, page 24.*

(p) Voyez les anciennes Relations des Indes & de la Chine, traduites de l'Arabe. *Paris, 1718, page 204;* l'Hiſt. générale des Voyages, *tome VI, pages 492 & 535;* l'Hiſtoire de la conquête de la Chine, par Palafox. *Paris, 1670, page 426.*

ont ſix ou ſept ans, & ils leur font ſupporter alors des fatigues incroyables *(q)*, comme de marcher deux ou trois jours ſans s'arrêter, d'en paſſer quatre ou cinq ſans autre nourriture qu'une poignée d'herbe de huit heures en huit heures, & d'être en même-temps vingt-quatre heures ſans boire, &c. ces chevaux qui paroiſſent, & qui ſont en effet ſi robuſtes dans leur pays, dépériſſent dès qu'on les tranſporte à la Chine & aux Indes, mais ils réuſſiſſent aſſez en Perſe & en Turquie. Les petits Tartares ont auſſi une race de petits chevaux dont ils font tant de cas, qu'ils ne ſe permettent jamais de les vendre à des étrangers: ces chevaux ont toutes les bonnes & mauvaiſes qualités de ceux de la grande Tartarie, ce qui prouve combien les mêmes mœurs & la même éducation donnent le même naturel & la même habitude à ces animaux. Il y a auſſi en Circaſſie & en Mingrelie beaucoup de chevaux qui ſont même plus beaux que les chevaux Tartares; on trouve encore d'aſſez beaux chevaux en Ukraine, en Valachie, en Pologne & en Suède, mais nous n'avons pas d'obſervations particulières de leurs qualités & de leurs défauts.

Maintenant, ſi l'on conſulte les Anciens ſur la nature & les qualités des chevaux des différens pays, on trouvera *(r)* que les chevaux de Grèce, & ſur-tout ceux de la

(q) Voy. Palafox, *page 427;* le Recueil des Voy. du Nord. *Rouen, 1716, tome III, page 156;* Tavernier, *tome I, page 472 & ſuiv.* Hiſt. gén. des Voy. *tome VI, page 603; & tome VII, page 214.*

(r) Voyez Aldrovand. Hiſt. Nat. de ſoliped. *page 48 — 63.*

Theſſalie & de l'Épire, avoient de la réputation, & étoient très-bons pour la guerre; que ceux de l'Achaïe étoient les plus grands que l'on connût: que les plus beaux de tous étoient ceux d'Égypte où il y en avoit une très-grande quantité, & où Salomon envoyoit en acheter à un très-grand prix: qu'en Éthiopie, les chevaux réuſſiſſoient mal à cauſe de la trop grande chaleur du climat; que l'Arabie & l'Afrique fourniſſoient les chevaux les mieux faits, & ſur-tout les plus légers & les plus propres à la monture & à la courſe, que ceux d'Italie, & ſur-tout de la Pouille, étoient auſſi très-bons; qu'en Sicile, Cappadoce, Syrie, Arménie, Médie & Perſe, il y avoit d'excellens chevaux, & recommandables par leur vîteſſe & leur légèreté; que ceux de Sardaigne & de Corſe étoient petits, mais vifs & courageux; que ceux d'Eſpagne reſſembloient à ceux des Parthes, & étoient excellens pour la guerre; qu'il y avoit auſſi en Tranſilvanie & en Valachie des chevaux à tête légère, à grands crins pendans juſqu'à terre, & à queue touffue, qui étoient très-prompts à la courſe; que les chevaux Danois étoient bien faits & bons ſauteurs; que ceux de Scandinavie étoient petits, mais bien moulés & fort agiles; que les chevaux de Flandre étoient forts; que les Gaulois fourniſſoient aux Romains de bons chevaux pour la monture & pour porter des fardeaux; que les chevaux des Germains étoient mal faits & ſi mauvais, qu'ils ne s'en ſervoient pas; que les Suiſſes en avoient beaucoup & de très-bons pour la

guerre; que les chevaux de Hongrie étoient auſſi fort bons; & enfin, que les chevaux des Indes étoient fort petits & très-foibles.

Il réſulte de tous ces faits, que les chevaux Arabes ont été de tout temps & ſont encore les premiers chevaux du monde, tant pour la beauté que pour la bonté; que c'eſt d'eux que l'on tire, ſoit immédiatement, ſoit médiatement par le moyen des Barbes, les plus beaux chevaux qui ſoient en Europe, en Afrique & en Aſie; que le climat de l'Arabie eſt peut-être le vrai climat des chevaux, & le meilleur de tous les climats, puiſqu'au lieu d'y croiſer les races par des races étrangères, on a grand ſoin de les conſerver dans toute leur pureté; que ſi ce climat n'eſt pas par lui-même le meilleur climat pour les chevaux, les Arabes l'ont rendu tel par les ſoins particuliers qu'ils ont pris de tous les temps, d'ennoblir les races, en ne mettant enſemble que les individus les mieux faits & de la première qualité; que par cette attention ſuivie pendant des ſiècles, ils ont pu perfectionner l'eſpèce au-delà de ce que la Nature auroit fait dans le meilleur climat; on peut encore en conclure que les climats plus chauds que froids, & ſur-tout les pays ſecs, ſont ceux qui conviennent le mieux à la nature de ces animaux; qu'en général les petits chevaux ſont meilleurs que les grands; que le ſoin leur eſt auſſi néceſſaire à tous que la nourriture; qu'avec de la familiarité & des careſſes on en tire beaucoup plus que par la force & les châtimens; que

les chevaux des pays chauds ont les os, la corne, les muſcles plus durs que ceux de nos climats; que quoique la chaleur convienne mieux que le froid à ces animaux, cependant le chaud exceſſif ne leur convient pas, que le grand froid leur eſt contraire; qu'enfin leur habitude & leur naturel dépendent preſque en entier du climat, de la nourriture, des ſoins & de l'éducation.

En Perſe, en Arabie & dans pluſieurs autres lieux de l'Orient, on n'eſt pas dans l'uſage de hongrer les chevaux, comme on le fait ſi généralement en Europe & à la Chine; cette opération leur ôte beaucoup de force, de courage, de fierté, &c. mais leur donne de la douceur, de la tranquillité, de la docilité; pour la faire, on leur attache les jambes avec des cordes, on les renverſe ſur le dos, on ouvre les bourſes avec un biſtouri, on en tire les teſticules, on coupe les vaiſſeaux qui y aboutiſſent & les ligamens qui les ſoutiennent, & après les avoir enlevés on referme la plaie, & on a ſoin de faire baigner le cheval deux fois par jour pendant quinze jours, ou de l'étuver ſouvent avec de l'eau fraîche, & de le nourrir pendant ce temps avec du ſon détrempé dans beaucoup d'eau, afin de le rafraîchir: cette opération ſe doit faire au printemps ou en automne, le grand chaud & le grand froid y étant également contraires. A l'égard de l'âge auquel on doit la faire, il y a des uſages différens: dans certaines provinces on hongre les chevaux dès l'âge d'un an ou dix-huit mois, auſſitôt que les teſticules ſont bien apparens au dehors; mais l'uſage le plus

le plus général & le mieux fondé eſt de ne les hongrer qu'à deux & même à trois ans, parce qu'en les hongrant tard ils conſervent un peu plus des qualités attachées au ſexe maſculin. Pline *(ſ)* dit que les dents de lait ne tombent point à un cheval qu'on fait hongre avant qu'elles ſoient tombées: j'ai été à portée de vérifier ce fait, & il ne s'eſt pas trouvé vrai; les dents de lait tombent également aux jeunes chevaux hongres & aux jeunes chevaux entiers, & il eſt probable que les Anciens n'ont haſardé ce fait que parce qu'ils l'ont cru fondé ſur l'analogie de la chute des cornes du cerf, du chevreuil, &c. qui en effet ne tombent point lorſque l'animal a été coupé. Au reſte, un cheval hongre n'a pas la puiſſance d'engendrer, mais il peut encore s'accoupler, & l'on en a vu des exemples.

Les chevaux de quelque poil qu'ils ſoient, muent comme preſque tous les autres animaux couverts de poil, & cette mue ſe fait une fois l'an, ordinairement au printemps, & quelquefois en automne; ils ſont alors plus foibles que dans les autres temps, il faut les ménager, les ſoigner davantage, & les nourrir un peu plus largement. Il y a auſſi des chevaux qui muent de corne, cela arrive ſur-tout à ceux qui ont été élevés dans des pays humides & marécageux, comme en Hollande.

Les chevaux hongres & les jumens henniſſent moins fréquemment que les chevaux entiers, ils ont auſſi la

(ſ) Voy. Plin. Hiſt. Nat. *in-8.° Paris, 1685, tome II, liv. II, parag.* LXXIV, *page 558.*

voix moins pleine & moins grave: on peut diſtinguer dans tous cinq ſortes de henniſſemens différens *(t)*, relatifs à différentes paſſions; le henniſſement d'allégreſſe dans lequel la voix ſe fait entendre aſſez longuement, monte & finit à des ſons plus aigus, le cheval rue en même temps, mais légèrement & ne cherche point à frapper; le henniſſement du deſir, ſoit d'amour, ſoit d'attachement dans lequel le cheval ne rue point, & la voix ſe fait entendre longuement & finit par des ſons plus graves; le henniſſement de la colère, pendant lequel le cheval rue & frappe dangereuſement, eſt très-court & aigu; celui de la crainte, pendant lequel il rue auſſi n'eſt guère plus long que celui de la colère, la voix eſt grave, rauque, & ſemble ſortir en entier des naſeaux, ce henniſſement eſt aſſez ſemblable au rugiſſement d'un lion; celui de la douleur eſt moins un henniſſement qu'un gémiſſement ou ronflement d'oppreſſion qui ſe fait à voix grave, & ſuit les alternatives de la reſpiration. Au reſte, on a remarqué que les chevaux qui henniſſent le plus ſouvent, ſur-tout d'allégreſſe & de deſir, ſont les meilleurs & les plus généreux: les chevaux entiers ont auſſi la voix plus forte que les hongres & les jumens; dès la naiſſance le mâle à la voix plus forte que la femelle; à deux ans ou deux ans & demi, c'eſt-à-dire, à l'âge de puberté, la voix des mâles & des femelles devient plus forte & plus grave, comme dans l'homme & dans la plupart des autres animaux. Lorſque

(t) *Vide Cardan. de rerum varietate*, lib. VII, cap. 32.

le cheval eſt paſſionné d'amour, de deſir, d'appétit, il montre les dents & ſemble rire, il les montre auſſi dans la colère lorſqu'il veut mordre ; il tire quelquefois la langue pour lécher, mais moins fréquemment que le bœuf, qui lèche beaucoup plus que le cheval & qui cependant eſt moins ſenſible aux careſſes : le cheval ſe ſouvient auſſi beaucoup plus long-temps des mauvais traitemens, & il ſe rebute bien plus aiſément que le bœuf; ſon naturel ardent & courageux lui fait donner d'abord tout ce qu'il poſſède de forces, & lorſqu'il ſent qu'on exige encore davantage, il s'indigne & refuſe, au lieu que le bœuf, qui de ſa nature eſt lent & pareſſeux, s'excède & ſe rebute moins aiſément.

Le cheval dort beaucoup moins que l'homme, lorſqu'il ſe porte bien il ne demeure guère que deux ou trois heures de ſuite couché, il ſe relève enſuite pour manger, & lorſqu'il a été trop fatigué il ſe couche une ſeconde fois après avoir mangé, mais en tout il ne dort guère que trois ou quatre heures en vingt-quatre; il y a même des chevaux qui ne ſe couchent jamais & qui dorment toujours debout, ceux qui ſe couchent dorment auſſi quelquefois ſur leurs pieds : on a remarqué que les hongres dorment plus ſouvent & plus long-temps que les chevaux entiers.

Les quadrupèdes ne boivent pas tous de la même manière, quoique tous ſoient également obligés d'aller chercher avec la tête la liqueur qu'ils ne peuvent ſaiſir autrement, à l'exception du ſinge, du maki & de

quelques autres qui ont des mains, & qui par conſéquent peuvent boire comme l'homme, lorſqu'on leur donne un vaſe qu'ils peuvent tenir, car ils le portent à leur bouche, l'inclinent, verſent la liqueur, & l'avalent par le ſimple mouvement de la déglutition ; l'homme boit ordinairement de cette manière, parce que c'eſt en effet la plus commode ; mais il peut encore boire de pluſieurs autres façons, en approchant les lèvres & les contractant pour aſpirer la liqueur, ou bien en y enfonçant le nez & la bouche aſſez profondément pour que la langue en ſoit environnée & n'ait d'autres mouvemens à faire que celui qui eſt néceſſaire pour la déglutition, ou encore en mordant, pour ainſi dire, la liqueur avec les lèvres, ou enfin, quoique plus difficilement, en tirant la langue, l'élargiſſant & faiſant une eſpèce de petit godet qui rapporte un peu d'eau dans la bouche : la plupart des quadrupèdes pourroient auſſi chacun boire de pluſieurs manières, mais ils font comme nous, ils choiſiſſent celle qui leur eſt la plus commode & la ſuivent conſtamment. Le chien, dont la gueule eſt fort ouverte & la langue longue & mince, boit en lapant, c'eſt-à-dire, en léchant la liqueur, & formant avec ſa langue un godet qui ſe remplit à chaque fois & rapporte une aſſez grande quantité de liqueur : il préfère cette façon à celle de ſe mouiller le nez : le cheval au contraire, qui a la bouche plus petite & la langue trop épaiſſe & trop courte pour former un grand godet, & qui d'ailleurs boit encore plus avidement qu'il ne mange, enfonce la bouche &

le nez brusquement & profondément dans l'eau, qu'il avale abondamment par le simple mouvement de la déglutition; mais cela même le force à boire tout d'une haleine, au lieu que le chien respire à son aise pendant qu'il boit; aussi doit-on laisser aux chevaux la liberté de boire à plusieurs reprises, sur-tout après une course, lorsque le mouvement de la respiration est court & pressé: on ne doit pas non plus leur laisser boire de l'eau trop froide, parce qu'indépendamment des coliques que l'eau froide cause souvent, il leur arrive aussi, par la nécessité où ils sont d'y tremper les naseaux, qu'ils se refroidissent le nez, s'enrhument, & prennent peut-être les germes de cette maladie à laquelle on a donné le nom de *morve*, la plus formidable de toutes pour cette espèce d'animaux; car on sait depuis peu que le siége de la morve est dans la membrane pituitaire *(u)*; que c'est par conséquent un vrai rhume, qui à la longue cause une inflammation dans cette membrane, & d'autre côté les Voyageurs qui rapportent dans un assez grand détail les maladies des chevaux dans les pays chauds, comme l'Arabie, la Perse, la Barbarie, ne disent pas que la morve y soit aussi fréquente que dans les climats froids; ainsi je crois être fondé à conjecturer que l'une des causes de cette maladie est la froideur de l'eau, parce que ces animaux sont obligés d'y

(u) M. de la Fosse, maréchal du Roi, a le premier démontré que le siége de la morve est dans la membrane pituitaire, & il a essayé de guérir des chevaux en les trépanant.

enfoncer & d'y tenir le nez & les naſeaux pendant un temps conſidérable, ce que l'on préviendroit en ne leur donnant jamais d'eau froide, & en leur eſſuyant toujours les naſeaux après qu'ils ont bu. Les ânes, qui craignent le froid beaucoup plus que les chevaux, & qui leur reſſemblent ſi fort par la ſtructure intérieure, ne ſont cependant pas ſi ſujets à la morve, ce qui ne vient peut-être que de ce qu'ils boivent différemment des chevaux; car au lieu d'enfoncer profondément la bouche & le nez dans l'eau, ils ne ſont preſque que l'atteindre des lèvres.

Je ne parlerai pas des autres maladies des chevaux, ce ſeroit trop étendre l'Hiſtoire Naturelle que de joindre à l'hiſtoire d'un animal celle de ſes maladies; cependant je ne puis terminer l'hiſtoire du cheval, ſans marquer quelques regrets de ce que la ſanté de cet animal utile & précieux a été juſqu'à préſent abandonnée aux ſoins & à la pratique, ſouvent aveugles, de gens ſans connoiſſance & ſans lettres. La Médecine que les Anciens ont appelée *Médecine Vétérinaire,* n'eſt preſque connue que de nom: je ſuis perſuadé que ſi quelque Médecin tournoit ſes vues de ce côté-là, & faiſoit de cette étude ſon principal objet il en ſeroit bientôt dédommagé par d'amples ſuccès; que non-ſeulement il s'enrichiroit, mais même qu'au lieu de ſe dégrader il s'illuſtreroit beaucoup, & cette Médecine ne ſeroit pas ſi conjecturale & ſi difficile que l'autre; la nourriture, les mœurs, l'influence du ſentiment,

toutes les cauſes, en un mot, étant plus ſimples dans l'animal que dans l'homme, les maladies doivent auſſi être moins compliquées, & par conſéquent plus faciles à juger & à traiter avec ſuccès; ſans compter la liberté qu'on auroit toute entière de faire des expériences, de tenter de nouveaux remèdes, & de pouvoir arriver ſans crainte & ſans reproches à une grande étendue de connoiſſances en ce genre, dont on pourroit même par analogie tirer des inductions utiles à l'art de guérir les hommes.

ADDITION

À L'ARTICLE DU CHEVAL.

NOUS avons donné la manière dont on traite les chevaux en Arabie, & le détail des ſoins particuliers que l'on prend pour leur éducation. Ce pays ſec & chaud, qui paroît être la première patrie & le climat le plus convenable à l'eſpèce de ce bel animal, permet ou exige un grand nombre d'uſages qu'on ne pourroit établir ailleurs avec le même ſuccès. Il ne ſeroit pas poſſible d'élever & de nourrir les chevaux en France & dans les contrées ſeptentrionales comme on le fait dans les climats chauds; mais les gens qui s'intéreſſent à ces animaux utiles, ſeront bien aiſes de ſavoir comment on les traite dans les climats moins heureux que celui de l'Arabie, & comment ils ſe conduiſent & ſavent ſe gouverner eux-mêmes lorſqu'ils ſe trouvent indépendans de l'homme.

Suivant les différens pays & ſelon les différens uſages auxquels on deſtine les chevaux, on les nourrit différemment; ceux de race Arabe, dont on veut faire des coureurs pour la chaſſe en Arabie & en Barbarie, ne mangent que rarement de l'herbe & du grain. On ne les nourrit ordinairement que de dattes & de lait de chameau qu'on leur donne le ſoir & le matin; ces alimens, qui les rendent plutôt maigres que gras, les rendent en même temps très-nerveux & fort légers à la courſe. Ils tettent même

même les femelles chameaux, qu'ils suivent, quelque grands qu'ils soient *(a)*, & ce n'est qu'à l'âge de six ou sept ans qu'on commence à les monter.

En Perse on tient les chevaux à l'air dans la campagne le jour & la nuit, bien couverts néanmoins contre les injures du temps, sur-tout l'hiver, non-seulement d'une couverture de toile, mais d'une autre par-dessus qui est épaisse & tissue de poil, & qui les tient chauds & les défend du serein & de la pluie. On prépare une place assez grande & spacieuse, selon le nombre des chevaux, sur un terrein sec & uni, qu'on balaie & qu'on accommode fort proprement; on les y attache à côté l'un de l'autre, à une corde assez longue, pour les contenir tous, bien tendue & liée fortement par les deux bouts à deux chevilles de fer enfoncées dans la terre; on leur lâche néanmoins le licou auquel ils sont liés autant qu'il le faut, pour qu'ils aient la liberté de se remuer à leur aise. Mais pour les empêcher de faire aucune violence, on leur attache les deux pieds de derrière à une corde assez longue qui se partage en deux branches, avec des boucles de fer aux extrémités, où l'on place une cheville enfoncée en terre au-devant des chevaux, sans qu'ils soient néanmoins serrés si étroitement qu'ils ne puissent se coucher, se lever & se tenir à leur aise, mais seulement pour les empêcher de faire aucun désordre; & quand on les met dans des écuries on les attache & on les tient de la même façon. Cette pratique est si ancienne chez les

(a) Voyage de Marmol, *tome I, page 50.*

Perſans, qu'ils l'obſervoient dès le temps de Cyrus, au rapport de Xénophon. Ils prétendent, avec aſſez de fondement, que ces animaux en deviennent plus doux, plus traitables, moins hargneux entr'eux; ce qui eſt utile à la guerre, où les chevaux inquiets incommodent ſouvent leurs voiſins lorſqu'ils ſont ſerrés par eſcadrons. Pour litière on ne leur donne en Perſe que du ſable & de la terre en pouſſière bien sèche, ſur laquelle ils repoſent & dorment auſſi-bien que ſur la paille *(b)*. Dans d'autres pays, comme en Arabie & au Mogol, on fait ſécher leur fiente que l'on réduit en poudre, & dont on leur fait un lit très-doux *(c)*. Dans toutes ces contrées, on ne les fait jamais manger à terre ni même à un ratelier, mais on leur met de l'orge & de la paille hachée dans un ſac qu'on attache à leur tête, car il n'y a point d'avoine, & l'on ne fait guère de foin dans ce climat; on leur donne ſeulement de l'herbe ou de l'orge en verd au printemps, & en général on a grand ſoin de ne leur fournir que la quantité de nourriture néceſſaire; car lorſqu'on les nourrit trop largement, leurs jambes ſe gonflent, & bientôt ils ne ſont plus de ſervice. Ces chevaux auxquels on ne met point de bride & que l'on monte ſans étriers, ſe laiſſent conduire fort aiſément; ils portent la tête très-haute au moyen d'un ſimple petit bridon, & courent très-rapidement & d'un pas très-ſûr dans les plus mauvais terreins. Pour les faire marcher, on n'emploie point la houſſine & fort rarement

(b) Voyage Della Valle. *Rouen, 1745. in-12, tome V, page 284 juſqu'à 302.*

(c) Voyage de Thevenot, *tome III, pages 129 & ſuiv.*

l'éperon; ſi quelqu'un en veut uſer, il n'a qu'une petite pointe couſue au talon de ſa botte. Les fouets dont on ſe ſert ordinairement, ne ſont faits que de petites bandes de parchemin nouées & cordelées ; quelques petits coups de ce fouet ſuffiſent pour les faire partir & les entretenir dans le plus grand mouvement.

Les chevaux ſont en ſi grand nombre en Perſe, que quoiqu'ils ſoient très-bons, ils ne ſont pas fort chers. Il y en a peu de groſſe & grande taille, mais ils ont tous plus de force & de courage que de mine & de beauté. Pour voyager avec moins de fatigue, on ſe ſert de chevaux qui vont l'amble, & qu'on a précédemment accoutumés à cette allure, en leur attachant par une corde, le pied de devant à celui de derrière, du même côté, & dans la jeuneſſe on leur fend les naſeaux, dans l'idée qu'ils en reſpirent plus aiſément; ils ſont ſi bons marcheurs, qu'ils font très-aiſément ſept à huit lieues de chemin ſans s'arrêter *(d)*.

Mais l'Arabie, la Barbarie & la Perſe ne ſont pas les ſeules contrées où l'on trouve de beaux & bons chevaux; dans les pays même les plus froids, s'ils ne ſont point humides, ces animaux ſe maintiennent mieux que dans les climats très-chauds. Tout le monde connoît la beauté des chevaux Danois, & la bonté de ceux de Suède, de Pologne, &c. En Iſlande où le froid eſt exceſſif, & où ſouvent on ne les nourrit que de poiſſons deſſéchés, ils

(d) Voyage Della Valle. *Rouen, 1745, in-12, tome V, page 284 juſqu'à 302.*

ſont très-vigoureux, quoique petits *(e)*, il y en a même de ſi petits qu'ils ne peuvent ſervir de monture qu'à des enfans *(f)*. Au reſte ils ſont ſi communs dans cette île, que les bergers gardent leurs troupeaux à cheval; leur nombre n'eſt point à charge, car ils ne coûtent rien à nourrir. On mène ceux dont on n'a pas beſoin dans les montagnes, où on les laiſſe plus ou moins de temps après les avoir marqués; & lorſqu'on veut les reprendre, on les fait chaſſer pour les raſſembler en une troupe, & on leur tend des cordes pour les ſaiſir, parce qu'ils ſont devenus ſauvages. Si quelques jumens donnent des poulains dans ces montagnes, les propriétaires les marquent comme les autres & les laiſſent-là trois ans. Ces chevaux de montagne deviennent communément plus beaux, plus fiers & plus gras que tous ceux qui ſont élevés dans les écuries *(g)*.

Ceux de Norwège ne ſont guère plus grands, mais bien proportionnés dans leur petite taille; ils ſont jaunes pour la plupart, & ont une raie noire qui leur règne tout le long du dos; quelques-uns ſont châtains, & il y en a auſſi d'une couleur de gris-de-fer. Ces chevaux ont le pied extrêmement ſûr, ils marchent avec précaution dans les ſentiers des montagnes eſcarpées, & ſe laiſſent gliſſer en mettant ſous le ventre les pieds de derrière lorſqu'ils deſcendent un terrein roide & uni. Ils ſe défendent contre l'ours; & lorſqu'un étalon aperçoit cet

---

(e) Recueil des Voyages du Nord. *Rouen, 1716, tome I, page 18.*
(f) Deſcription de l'Iſlande, &c. par Jean Anderſon, *page 79.*
(g) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XVIII, page 9.*

animal vorace, & qu'il ſe trouve avec des poulains ou des jumens, il les fait reſter derrière lui, va enſuite attaquer l'ennemi qu'il frappe avec ſes pieds de devant, & ordinairement il le fait périr ſous ſes coups. Mais ſi le cheval veut ſe défendre par des ruades, c'eſt-à-dire, avec les pieds de derrière, il eſt perdu ſans reſſource, car l'ours lui ſaute d'abord ſur le dos & le ſerre ſi fortement, qu'il vient à bout de l'étouffer & de le dévorer *(h)*.

Les chevaux de Nordlande ont tout au plus quatre pieds & demi de hauteur. A meſure qu'on avance vers le nord les chevaux deviennent petits & foibles. Ceux de la Nordlande occidentale, ſont d'une forme ſingulière; ils ont la tête groſſe, de gros yeux, de petites oreilles, le cou fort court, le poitrail large, le jarret étroit, le corps un peu long, mais gros, les reins courts entre queue & ventre, la partie ſupérieure de la jambe longue, l'inférieure courte, le bas de la jambe ſans poil, la corne petite & dure, la queue groſſe, les crins fournis, les pieds petits, ſûrs & jamais ferrés; ils ſont bons, rarement rétifs & fantaſques, grimpant ſur toutes les montagnes. Les pâturages ſont ſi bons en Nordlande, que lorſqu'on amène de ces chevaux à Stockolm, ils y paſſent rarement une année ſans dépérir ou maigrir & perdre leur vigueur. Au contraire, les chevaux qu'on amène en Nordlande, des pays plus ſeptentrionaux, quoique malades dans la première année, y reprennent leurs forces *(i)*.

(h) Eſſai d'une Hiſtoire Naturelle de la Norwège, par Pontoppidam. *Journal étranger, mois de Juin 1756.*

(i) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIX, page 561.*

L'excès du chaud & du froid ſemble être également contraire à la grandeur de ces animaux ; au Japon, les chevaux ſont généralement petits, cependant il s'en trouve d'aſſez bonne taille, & ce ſont probablement ceux qui viennent des pays de montagnes, & il en eſt à peu-près de même à la Chine. Cependant on aſſure que ceux du Tonquin ſont d'une taille belle & nerveuſe, qu'ils ſont bons à la main, & de ſi bonne nature, qu'on peut les dreſſer aiſément, & les rendre propres à toutes ſortes de marches *(k)*.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les chevaux qui ſont originaires des pays ſecs & chauds dégénèrent, & même ne peuvent vivre dans les climats & les terreins trop humides, quelque chauds qu'ils ſoient ; au lieu qu'ils ſont très-bons dans tous les pays de montagnes, depuis le climat de l'Arabie juſqu'en Danemarck & en Tartarie, dans notre continent, & depuis la nouvelle Eſpagne, juſqu'aux terres Magellaniques dans le nouveau continent ; ce n'eſt donc ni le chaud ni le froid, mais l'humidité ſeule qui leur eſt contraire.

On ſait que l'eſpèce du cheval n'exiſtoit pas dans ce nouveau continent, lorſqu'on en a fait la découverte ; & l'on peut s'étonner avec raiſon de leur prompte & prodigieuſe multiplication, car en moins de deux cents ans le petit nombre de chevaux qu'on y a tranſportés d'Europe s'eſt ſi fort multiplié, & particulièrement au Chili, qu'ils y ſont à très-bas prix : Frezier dit, que

---

(k) Hiſt. de Tonquin, par le P. de Rhodes, Jéſuite, *page 51 & ſuiv.*

cette prodigieuſe multiplication eſt d'autant plus étonnante, que les Indiens mangent beaucoup de chevaux, & qu'ils les ménagent ſi peu pour le ſervice & le travail, qu'il en meurt un très-grand nombre par excès de fatigue *(l)*. Les chevaux que les Européens ont tranſportés dans les parties les plus orientales de notre continent, comme aux îles Philippines y ont auſſi prodigieuſement multiplié *(m)*.

En Ukraine *(n)*, & chez les Coſaques du Don, les chevaux vivent errans dans les campagnes. Dans le grand eſpace de terre compris entre le Don & le Niepper, eſpace très-mal peuplé, les chevaux ſont en troupes de trois, quatre ou cinq cents, toujours ſans abri, même dans la ſaiſon où la terre eſt couverte de neige; ils détournent cette neige avec le pied de devant pour chercher & manger l'herbe qu'elle recouvre. Deux ou trois hommes à cheval ont le ſoin de conduire ces troupes de chevaux ou plutôt de les garder, car on les laiſſe errer dans la campagne, & ce n'eſt que dans les temps des

(l) Voyage de Frezier dans la mer du Sud, &c. *page 67 in-4.° Paris, 1732.*

(m) Voyage de Gemelli Careri, *tome V, page 162.*

(n) Dans l'Ukraine il y a des chevaux qui vont par troupes de cinquante ou ſoixante, ils ne ſont pas capables de ſervice, mais ils ſont bons à manger; leur chair eſt agréable à voir & plus tendre que celle du veau, & le peuple la mange avec du poivre. Les vieux chevaux n'étant point faits pour être dreſſés, ſont engraiſſés pour la boucherie, où on les vend chez les Tartares au prix du bœuf & du mouton. *Deſcription de l'Ukraine, par Beauplan.*

hivers les plus rudes qu'on cherche à les loger pour quelques jours dans les villages qui ſont fort éloignés les uns des autres dans ce pays. On a fait ſur ces troupes de chevaux abandonnés pour ainſi dire à eux-mêmes, quelques obſervations qui ſemblent prouver que les hommes ne ſont pas les ſeuls qui vivent en ſociété, & qui obéiſſent de concert au commandement de quelqu'un d'entr'eux. Chacune de ces troupes de chevaux a un cheval-chef qui la commande, qui la guide, qui la tourne & range quand il faut marcher ou s'arrêter; ce chef commande auſſi l'ordre & les mouvemens néceſſaires lorſque la troupe eſt attaquée par les voleurs ou par les loups. Ce chef eſt très-vigilant & toujours alerte; il fait ſouvent le tour de ſa troupe, & ſi quelqu'un de ſes chevaux ſort du rang ou reſte en arrière, il court à lui, le frappe d'un coup d'épaule & lui fait prendre ſa place. Ces animaux, ſans être montés ni conduits par les hommes, marchent en ordre à peu-près comme notre cavalerie. Quoiqu'ils ſoient en pleine liberté, ils paiſſent en files & par brigades, & forment différentes compagnies ſans ſe ſéparer ni ſe mêler. Au reſte, le cheval-chef occupe ce poſte encore plus fatigant qu'important, pendant quatre ou cinq ans; & lorſqu'il commence à devenir moins fort & moins actif, un autre cheval ambitieux de commander, & qui s'en ſent la force, ſort de la troupe, attaque le vieux chef qui garde ſon commandement s'il n'eſt pas vaincu, mais qui rentre avec honte dans le gros de la troupe s'il a été battu,

battu, & le cheval victorieux ſe met à la tête de tous les autres & s'en fait obéir *(o)*.

En Finlande, au mois de mai, lorſque les neiges ſont fondues, les chevaux partent de chez leurs maîtres & s'en vont dans de certains cantons des forêts, où il ſemble qu'ils ſe ſoient donné le rendez-vous. Là ils forment des troupes différentes, qui ne ſe mêlent ni ne ſe ſéparent jamais; chaque troupe prend un canton différent de la forêt pour ſa pâture; ils s'en tiennent à un certain territoire & n'entreprennent point ſur celui des autres. Quand la pâture leur manque, ils décampent & vont s'établir dans d'autres pâturages avec le même ordre. La police de leur ſociété eſt ſi bien réglée, & leurs marches ſont ſi uniformes, que leurs maîtres ſavent toujours où les trouver lorſqu'ils ont beſoin d'eux; & ces animaux après avoir fait leur ſervice, retournent d'eux-mêmes vers leurs compagnons dans les bois. Au mois de ſeptembre, lorſque la ſaiſon devient mauvaiſe, ils quittent les forêts, s'en reviennent par troupes, & ſe rendent chacun à leur écurie.

Ces chevaux ſont petits, mais bons & vifs, ſans être vicieux. Quoiqu'ils ſoient généralement aſſez dociles, il y en a cependant quelques-uns qui ſe défendent lorſqu'on les prend, ou qu'on veut les attacher aux voitures; ils ſe portent à merveilles, & ſont gras quand ils reviennent de la forêt; mais l'exercice preſque continuel qu'on leur

(o) Extrait d'un Mémoire fourni à M. de Buffon, par M. Sanchez, ancien premier Médecin des armées de Ruſſie.

fait faire l'hiver, & le peu de nourriture qu'on leur donne, leur fait bientôt perdre cet embonpoint. Ils ſe roulent ſur la neige comme les autres chevaux ſe roulent ſur l'herbe. Ils paſſent indifféremment les nuits dans la cour comme dans l'écurie, lors même qu'il fait un froid très-violent *(p)*.

Ces chevaux qui vivent en troupes & ſouvent éloignés de l'empire de l'homme, font la nuance entre les chevaux domeſtiques & les chevaux ſauvages. Il s'en trouve de ces derniers à l'île de Sainte-Hélène, qui, après y avoir été tranſportés, ſont devenus ſi ſauvages & ſi farouches, qu'ils ſe jetteroient du haut des rochers dans la mer plutôt que de ſe laiſſer prendre *(q)*. Aux environs de Nippes, il s'en trouve qui ne ſont pas plus grands que des ânes, mais plus ronds, plus ramaſſés & bien proportionnés; ils ſont vifs & infatigables, d'une force & d'une reſſource fort au-deſſus de ce qu'on en devroit attendre. A Saint-Domingue, on n'en voit point de la grandeur des chevaux de carroſſe, mais ils ſont d'une taille moyenne & bien priſe. On en prend quantité avec des piéges & des nœuds coulans. La plupart de ces chevaux ainſi pris ſont ombrageux *(r)*. On en trouve auſſi dans la Virginie, qui, quoique ſortis de cavales

---

(p) Journal d'un Voyage au Nord, par M. Outhier, *en 1736 & 1737. Amſterdam, 1746.*

(q) Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire des Indes orientales, *page 199.*

(r) Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, *tome V, pages 192 & ſuiv. Paris, 1722.*

privées, ſont devenus ſi farouches dans les bois, qu'il eſt difficile de les aborder, & ils appartiennent à celui qui peut les prendre; ils ſont ordinairement ſi revêches, qu'il eſt très-difficile de les dompter *(ſ)*. Dans la Tartarie, ſur-tout dans le pays entre Urgenz & la mer Caſpienne, on ſe ſert pour chaſſer les chevaux ſauvages qui y ſont communs, d'oiſeaux de proie dreſſés pour cette chaſſe; on les accoutume à prendre l'animal par la tête & par le cou, tandis qu'il ſe fatigue ſans pouvoir faire lâcher priſe à l'oiſeau *(t)*. Les chevaux ſauvages du pays des Tartares Mongoux & Kakas, ne ſont pas différens de ceux qui ſont privés; on les trouve en plus grand nombre du côté de l'oueſt, quoiqu'il en paroiſſe auſſi quelquefois dans le pays des Kakas qui borde le *Harni*. Ces chevaux ſauvages ſont ſi légers, qu'ils ſe dérobent aux flèches même des plus habiles chaſſeurs. Ils marchent en troupes nombreuſes, & lorſqu'ils rencontrent des chevaux privés, ils les environnent & les forcent à prendre la fuite *(u)*. On trouve encore au Congo des chevaux ſauvages en aſſez bon nombre *(x)*. On en voit quelquefois auſſi aux environs du cap de Bonne-eſpérance; mais on ne les prend pas, parce qu'on préfère les chevaux qu'on y amène de Perſe *(y)*.

(ſ) Hiſtoire de la Virginie. *Orléans, page 406.*

(t) Hiſtoire générale des Voyages, *tome VII, page 156.*

(u) Ibidem, tome VI, page 602.

(x) Il genio vagante del conte Aurelio Degli Auzi. *In parma, tome II, page 475.*

(y) Deſcription du Cap, par Kolbe, *tome III, page 20.*

J'ai dit à l'article du cheval, que par toutes les obſervations tirées des haras, le mâle paroît influer beaucoup plus que la femelle ſur la progéniture, & enſuite je donne quelques raiſons qui pourroient faire douter de la vérité générale de ce fait, & qui pourroient en même temps laiſſer croire que le mâle & la femelle influent également ſur leur production. Maintenant je ſuis aſſuré depuis, par un très-grand nombre d'obſervations, que non-ſeulement dans les chevaux, mais même dans l'homme & dans toutes les autres eſpèces d'animaux, le mâle influe beaucoup plus que la femelle ſur la forme extérieure du produit, & que le mâle eſt le principal type des races dans chaque eſpèce.

J'ai dit *(z)*, que dans l'ordonnance commune de la Nature, ce ne ſont pas les mâles, mais les femelles qui conſtituent l'unité de l'eſpèce : mais cela n'empêche pas que le mâle ne ſoit le vrai type de chaque eſpèce, & ce que j'ai dit de l'unité, doit s'entendre ſeulement de la plus grande facilité qu'a la femelle de repréſenter toujours ſon eſpèce, quoiqu'elle ſe prête à différens mâles. Nous avons diſcuté ce point avec grande attention dans l'article du ſerin *(a)*, & dans le III.e Volume du ſupplément à l'article du mulet ; en ſorte que quoique la femelle paroiſſe influer plus que le mâle ſur le ſpécifique de l'eſpèce, ce n'eſt jamais pour la perfectionner, le mâle ſeul étant capable de la maintenir pure & de la rendre plus parfaite.

(z) Voyez l'Hiſtoire Naturelle, *tome XIV, page 339.*

(a) Hiſtoire Naturelle des Oiſeaux, *tome IV.*

[...] Seve, Del. Moitte, sculp.

LE CHEVAL.

L'ASNE.

À CONSIDÉRER cet animal, même avec des yeux attentifs & dans un aſſez grand détail, il paroît n'être qu'un cheval dégénéré, la parfaite ſimilitude de conformation dans le cerveau, les poumons, l'eſtomac, le conduit inteſtinal, le cœur, le foie, les autres viſcères, & la grande reſſemblance du corps, des jambes, des pieds & du ſquelette en entier, ſemblent fonder cette opinion; l'on pourroit attribuer les légères différences qui ſe trouvent entre ces deux animaux, à l'influence très-ancienne du climat, de la nourriture, & à la ſucceſſion fortuite de pluſieurs générations de petits chevaux ſauvages à demi dégénérés, qui peu-à-peu auroient encore dégénéré davantage, ſe ſeroient enſuite dégradés autant qu'il eſt poſſible, & auroient à la fin produit à nos yeux une eſpèce nouvelle & conſtante, ou plutôt une ſucceſſion d'individus ſemblables, tous conſtamment viciés de la même façon, & aſſez différens des chevaux pour pouvoir être regardés comme formant une autre eſpèce. Ce qui paroît favoriſer cette idée, c'eſt que les chevaux varient beaucoup plus que les ânes par la couleur de leur poil, qu'ils ſont par conſéquent plus anciennement domeſtiques, puiſque tous les animaux domeſtiques varient par la couleur beaucoup plus que les animaux ſauvages de la même

eſpèce; que la plupart des chevaux ſauvages dont parlent les Voyageurs, ſont de petite taille, & ont, comme les ânes, le poil gris, la queue nue, hériſſée à l'extrémité, & qu'il y a des chevaux ſauvages, & même des chevaux domeſtiques qui ont la raie noire ſur le dos, & d'autres caractères qui les rapprochent encore des ânes ſauvages ou domeſtiques. D'autre côté, ſi l'on conſidère les différences du tempérament, du naturel, des mœurs, du réſultat, en un mot, de l'organiſation de ces deux animaux, & ſur-tout l'impoſſibilité de les mêler pour en faire une eſpèce commune, ou même une eſpèce intermédiaire qui puiſſe ſe renouveler, on paroît encore mieux fondé à croire que ces deux animaux ſont chacun d'une eſpèce auſſi ancienne l'une que l'autre, & originairement auſſi eſſentiellement différentes qu'elles le ſont aujourd'hui, d'autant plus que l'âne ne laiſſe pas de différer matériellement du cheval par la petiteſſe de la taille, la groſſeur de la tête, la longueur des oreilles, la dureté de la peau, la nudité de la queue, la forme de la croupe, & auſſi par les dimenſions des parties qui en ſont voiſines, par la voix, l'appétit, la manière de boire, &c. L'âne & le cheval viennent-ils donc originairement de la même ſouche? ſont-ils, comme le diſent les nomenclateurs *, de la même *famille?* ou ne ſont-ils pas, & n'ont-ils pas toujours été, des animaux différens?

Cette queſtion, dont les Phyſiciens ſentiront bien la

---

* *Equus caudâ undique ſetoſâ* le cheval. *Equus caudâ extremo ſetoſâ*, l'âne. Linnæi ſyſtema Naturæ. Claſſ. 1, ord. 4.

généralité, la difficulté, les conſéquences, & que nous avons cru devoir traiter dans cet article, parce qu'elle ſe préſente pour la première fois, tient à la production des êtres de plus près qu'aucune autre, & demande, pour être éclaircie, que nous conſidérions la Nature ſous un nouveau point de vue. Si, dans l'immenſe variété que nous préſentent tous les êtres animés qui peuplent l'Univers, nous choiſiſſons un animal, ou même le corps de l'homme pour ſervir de baſe à nos connoiſſances, & y rapporter, par la voie de la comparaiſon, les autres êtres organiſés, nous trouverons que quoique tous ces êtres exiſtent ſolidairement, & que tous varient par des différences graduées à l'infini, il exiſte en même-temps un deſſein primitif & général qu'on peut ſuivre très-loin, & dont les dégradations ſont bien plus lentes que celles des figures & des autres rapports apparens; car, ſans parler des organes de la digeſtion, de la circulation & de la génération, qui appartiennent à tous les animaux, & ſans leſquels l'animal ceſſeroit d'être animal & ne pourroit ni ſubſiſter ni ſe reproduire, il y a, dans les parties même qui contribuent le plus à la variété de la forme extérieure, une prodigieuſe reſſemblance qui nous rappelle néceſſairement l'idée d'un premier deſſein, ſur lequel tout ſemble avoir été conçu: le corps du cheval, par exemple, qui du premier coup d'œil paroît ſi différent du corps de l'homme, lorſqu'on vient à le comparer en détail & partie par partie, au lieu de ſurprendre par la différence, n'étonne plus que

par la reſſemblance ſingulière & preſque complette qu'on y trouve : en effet, prenez le ſquelette de l'homme, inclinez les os du baſſin, accourciſſez les os des cuiſſes, des jambes & des bras, alongez ceux des pieds & des mains, ſoudez enſemble les phalanges, alongez les mâchoires en raccourciſſant l'os frontal, & enfin alongez auſſi l'épine du dos, ce ſquelette ceſſera de repréſenter la dépouille d'un homme, & ſera le ſquelette d'un cheval, car on peut aiſément ſuppoſer qu'en alongeant l'épine du dos & les mâchoires, on augmente en même temps le nombre des vertèbres, des côtes & des dents, & ce n'eſt en effet que par le nombre de ces os qu'on peut regarder comme acceſſoires, & par l'alongement, le raccourciſſement ou la jonction des autres, que la charpente du corps de cet animal diffère de la charpente du corps humain. On vient de voir dans la deſcription du cheval, ces faits trop bien établis pour pouvoir en douter; mais, pour ſuivre ces rapports encore plus loin, que l'on conſidère ſéparément quelques parties eſſentielles à la forme, les côtes, par exemple, on les trouvera dans l'homme, dans tous les quadrupèdes, dans les oiſeaux, dans les poiſſons, & on en ſuivra les veſtiges juſque dans la tortue, où elles paroiſſent encore deſſinés par les ſillons qui ſont ſous ſon écaille; que l'on conſidère, comme l'a remarqué M. Daubenton, que le pied d'un cheval, en apparence ſi différent de la main de l'homme, eſt cependant compoſé des mêmes os, & que nous

avons

avons à l'extrémité de chacun de nos doigts, le même osselet en fer-à-cheval qui termine le pied de cet animal; & l'on jugera si cette ressemblance cachée n'est pas plus merveilleuse que les différences apparentes; si cette conformité constante & ce dessein suivi de l'homme aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux cétacées, des cétacées aux oiseaux, des oiseaux aux reptiles, des reptiles aux poissons, &c. dans lesquels les parties essentielles, comme le cœur, les intestins, l'épine du dos, les sens, &c. se trouvent toujours, ne semblent pas indiquer qu'en créant les animaux, l'Être suprême n'a voulu employer qu'une idée, & la varier en même-temps de toutes les manières possibles, afin que l'homme pût admirer également, & la magnificence de l'exécution, & la simplicité du dessein.

Dans ce point de vue, non-seulement l'âne & le cheval, mais même l'homme, le singe, les quadrupèdes & tous les animaux, pourroient être regardés comme ne faisant que la même *famille;* mais en doit-on conclure que dans cette grande & nombreuse *famille,* que Dieu seul a conçue & tirée du néant, il y ait d'autres petites *familles* projetées par la Nature & produites par le temps, dont les unes ne seroient composées que de deux individus, comme le cheval & l'âne, d'autres de plusieurs individus, comme celles de la belette, de la martre, du furet, de la fouine, &c. & de même, que dans les végétaux il y ait des *familles* de dix, vingt, trente, &c. plantes! Si ces *familles* existoient en effet, elles n'auroient

pu ſe former que par le mélange, la variation ſucceſſive & la dégénération des eſpèces originaires; & ſi l'on admet une fois qu'il y ait des *familles* dans les plantes & dans les animaux, que l'âne ſoit de la *famille* du cheval, & qu'il n'en diffère que parce qu'il a dégénéré, on pourra dire également que le ſinge eſt de la *famille* de l'homme, que c'eſt un homme dégénéré, que l'homme & le ſinge ont eu une origine commune comme le cheval & l'âne, que chaque *famille*, tant dans les animaux que dans les végétaux, n'a eu qu'une ſeule ſouche, & même que tous les animaux ſont venus d'un ſeul animal, qui, dans la ſucceſſion des temps, a produit en ſe perfectionnant & en dégénérant, toutes les races des autres animaux.

Les Naturaliſtes qui établiſſent ſi légèrement des familles dans les animaux & dans les végétaux, ne paroiſſent pas avoir aſſez ſenti toute l'étendue de ces conſéquences, qui réduiroient le produit immédiat de la création à un nombre d'individus auſſi petit que l'on voudroit: car s'il étoit une fois prouvé qu'on pût établir ces *familles* avec raiſon, s'il étoit acquis que dans les animaux, & même dans les végétaux, il y eût, je ne dis pas pluſieurs eſpèces, mais une ſeule qui eût été produite par la dégénération d'une autre eſpèce; s'il étoit vrai que l'âne ne fût qu'un cheval dégénéré, il n'y auroit plus de bornes à la puiſſance de la Nature, & l'on n'auroit pas tort de ſuppoſer que d'un ſeul être elle a ſu tirer avec le temps tous les autres êtres organiſés.

Mais non, il eſt certain, par la révélation, que tous les animaux ont également participé à la grâce de la création, que les deux premiers de chaque eſpèce & de toutes les eſpèces ſont ſortis tout formés des mains du Créateur, & l'on doit croire qu'ils étoient tels alors, à peu-près, qu'ils nous ſont aujourd'hui repréſentés par leurs deſcendans; d'ailleurs, depuis qu'on obſerve la Nature, depuis le temps d'Ariſtote juſqu'au nôtre, l'on n'a pas vu paroître d'eſpèces nouvelles, malgré le mouvement rapide qui entraîne, amoncelle ou diſſipe les parties de la matière, malgré le nombre infini de combinaiſons qui ont dû ſe faire pendant ces vingt ſiècles; malgré les accouplemens fortuits ou forcés des animaux d'eſpèces éloignées ou voiſines, dont il n'a jamais réſulté que des individus viciés & ſtériles, & qui n'ont pu faire ſouche pour de nouvelles générations. La reſſemblance, tant extérieure qu'intérieure fût-elle dans quelques animaux encore plus grande qu'elle ne l'eſt dans le cheval & dans l'âne, ne doit donc pas nous porter à confondre ces animaux dans la même *famille*, non plus qu'à leur donner une commune origine; car s'ils venoient de la même ſouche, s'ils étoient en effet de la même *famille*, on pourroit les rapprocher, les allier de nouveau, & défaire avec le temps ce que le temps auroit fait.

Il faut de plus conſidérer que, quoique la marche de la Nature ſe faſſe par nuances & par degrés, ſouvent imperceptibles, les intervalles de ces degrés ou de ces

nuances ne ſont pas tous égaux à beaucoup près ; que plus les eſpèces ſont élevées, moins elles ſont nombreuſes, & plus les intervalles des nuances qui les ſéparent y ſont grands ; que les petites eſpèces au contraire ſont très-nombreuſes, & en même temps plus voiſines les unes des autres, en ſorte qu'on eſt d'autant plus tenté de les confondre enſemble dans une même *famille*, qu'elles nous embarraſſent & nous fatiguent davantage par leur multitude & par leurs petites différences, dont nous ſommes obligés de nous charger la mémoire : mais il ne faut pas oublier que ces *familles* ſont notre ouvrage, que nous ne les avons faites que pour le ſoulagement de notre eſprit, que s'il ne peut comprendre la ſuite réelle de tous les êtres, c'eſt notre faute & non pas celle de la Nature, qui ne connoît point ces prétendues *familles*, & ne contient en effet que des individus.

Un individu eſt un être à part, iſolé, détaché, & qui n'a rien de commun avec les autres êtres, ſinon qu'il leur reſſemble ou bien qu'il en diffère : tous les individus ſemblables, qui exiſtent ſur la ſurface de la terre, ſont regardés comme compoſant l'eſpèce de ces individus ; cependant ce n'eſt ni le nombre ni la collection des individus ſemblables qui fait l'eſpèce, c'eſt la ſucceſſion conſtante & le renouvellement non interrompu de ces individus qui la conſtituent ; car un être qui dureroit toujours ne ſeroit pas une eſpèce, non plus qu'un million d'êtres ſemblables qui dureroient auſſi toujours : l'eſpèce eſt donc un mot abſtrait &

général, dont la chose n'existe qu'en considérant la Nature dans la succession des temps, & dans la destruction constante & le renouvellement tout aussi constant des êtres : c'est en comparant la Nature d'aujourd'hui à celle des autres temps, & les individus actuels aux individus passés, que nous avons pris une idée nette de ce que l'on appelle espèce, & la comparaison du nombre ou de la ressemblance des individus n'est qu'une idée accessoire & souvent indépendante de la première : car l'âne ressemble au cheval plus que le barbet au levrier, & cependant le barbet & le levrier ne sont qu'une même espèce, puisqu'ils produisent ensemble des individus qui peuvent eux-mêmes en produire d'autres, au lieu que le cheval & l'âne sont certainement de différentes espèces, puisqu'ils ne produisent ensemble que des individus viciés & inféconds.

C'est donc dans la diversité caractéristique des espèces que les intervalles des nuances de la Nature sont le plus sensibles & le mieux marqués, on pourroit même dire que ces intervalles entre les espèces sont les plus égaux & les moins variables de tous, puisqu'on peut toujours tirer une ligne de séparation entre deux espèces, c'est-à-dire, entre deux successions d'individus qui se reproduisent & ne peuvent se mêler, comme l'on peut aussi réunir en une seule espèce deux successions d'individus qui se reproduisent en se mêlant : ce point est le plus fixe que nous ayons en Histoire Naturelle, toutes les autres ressemblances & toutes les autres

différences que l'on pourroit ſaiſir dans la comparaiſon des êtres, ne ſeroient ni ſi conſtantes, ni ſi réelles, ni ſi certaines; ces intervalles ſont auſſi les ſeules lignes de ſéparation que l'on trouvera dans notre ouvrage, nous ne diviſerons pas les êtres autrement qu'ils le ſont en effet, chaque eſpèce, chaque ſucceſſion d'individus qui ſe reproduiſent & ne peuvent ſe mêler, ſera conſidérée à part & traitée ſéparément, & nous ne nous ſervirons des *familles*, des genres, des ordres & des claſſes, pas plus que ne s'en ſert la Nature.

L'eſpèce n'étant donc autre choſe qu'une ſucceſſion conſtante d'individus ſemblables & qui ſe reproduiſent, il eſt clair que cette dénomination ne doit s'étendre qu'aux animaux & aux végétaux, & que c'eſt par un abus des termes ou des idées, que les nomenclateurs l'ont employée pour déſigner les différentes ſortes de minéraux: on ne doit donc pas regarder le fer comme une eſpèce, & le plomb comme une autre eſpèce, mais ſeulement comme deux métaux différens; & l'on verra dans notre Diſcours ſur les Minéraux, que les lignes de ſéparation que nous emploierons dans la diviſion des matières minérales, ſeront bien différentes de celles que nous employons pour les animaux & pour les végétaux.

Mais pour en revenir à la dégénération des êtres, & particulièrement à celle des animaux, obſervons & examinons encore de plus près les mouvemens de la Nature dans les variétés qu'elle nous offre; & comme

l'efpèce humaine nous eft la mieux connue, voyons jufqu'où s'étendent ces mouvemens de variation. Les hommes diffèrent du blanc au noir par la couleur, du double au fimple par la hauteur de la taille, la groffeur, la légèreté, la force, &c. & du tout au rien pour l'efprit; mais cette dernière qualité n'appartenant point à la matière, ne doit point être ici confidérée; les autres font les variations ordinaires de la Nature qui viennent de l'influence du climat & de la nourriture; mais ces différences de couleur & de dimenfion dans la taille n'empêchent pas que le Nègre & le Blanc, le Lappon & le Patagon, le Géant & le Nain, ne produifent enfemble des individus qui peuvent eux-mêmes fe reproduire, & que par conféquent ces hommes, fi différens en apparence, ne foient tous d'une feule & même efpèce, puifque cette reproduction conftante eft ce qui conftitue l'efpèce. Après ces variations générales, il y en a d'autres qui font plus particulières, & qui ne laiffent pas de fe perpétuer, comme les énormes jambes des hommes qu'on appelle *de la race de S.t Thomas dans l'île de Ceylan (a),* les yeux rouges & les cheveux blancs des Dariens & des Chacrelas, les fix doigts *(b)* aux mains & aux pieds dans certaines familles, &c. ces variétés

---

(a) Voyez le troifième Volume de cette Hiftoire Naturelle, article *Variétés dans l'efpèce humaine.*

(b) Voyez cette Obfervation curieufe dans les Lettres de M. de Maupertuis, où vous trouverez auffi plufieurs idées philofophiques très-élevées fur la génération & fur différens autres fujets.

ſingulières ſont des défauts ou des excès accidentels qui, s'étant d'abord trouvés dans quelques individus, ſe ſont enſuite propagés de race en race, comme les autres vices & maladies héréditaires; mais ces différences, quoique conſtantes, ne doivent être regardées que comme des variétés individuelles qui ne ſéparent pas ces individus de leur eſpèce, puiſque les races extraordinaires de ces hommes à groſſes jambes ou à ſix doigts, peuvent ſe mêler avec la race ordinaire, & produire des individus qui ſe reproduiſent eux-mêmes. On doit dire la même choſe de toutes les autres difformités ou monſtruoſités qui ſe communiquent des pères & mères aux enfans: voilà juſqu'où s'étendent les erreurs de la Nature, voilà les plus grandes limites de ces variétés dans l'homme: & s'il y a des individus qui dégénèrent encore davantage, ces individus ne produiſant rien, n'altèrent ni la conſtance ni l'unité de l'eſpèce; ainſi il n'y a dans l'homme qu'une ſeule & même eſpèce, & quoique cette eſpèce ſoit peut-être la plus nombreuſe & la plus abondante en individus, & en même temps la plus inconſéquente & la plus irrégulière dans toutes ſes actions, on ne voit pas que cette prodigieuſe diverſité de mouvemens, de nourriture, de climat, & de tant d'autres combinaiſons, que l'on peut ſuppoſer, ait produit des êtres aſſez différens des autres pour faire de nouvelles ſouches, & en même temps aſſez ſemblables à nous pour ne pouvoir nier de leur avoir appartenu.

Si le Nègre & le Blanc ne pouvoient produire enſemble,

enſemble, ſi même leur production demeuroit inféconde, ſi le Mulâtre étoit un vrai mulet, il y auroit alors deux eſpèces bien diſtinctes; le Nègre ſeroit à l'homme ce que l'âne eſt au cheval, ou plutôt, ſi le Blanc étoit homme, le Nègre ne ſeroit plus un homme, ce ſeroit un animal à part comme le ſinge, & nous ſerions en droit de penſer que le Blanc & le Nègre n'auroient point eu une origine commune; mais cette ſuppoſition même eſt démentie par le fait, & puiſque tous les hommes peuvent communiquer & produire enſemble, tous les hommes viennent de la même ſouche & ſont de la même famille.

Que deux individus ne puiſſent produire enſemble, il ne faut pour cela que quelques légères diſconvenances dans le tempérament, ou quelque défaut accidentel dans les organes de la génération de l'un ou de l'autre de ces deux individus; que deux individus de différentes eſpèces, & que l'on joint enſemble, produiſent d'autres individus qui ne reſſemblant ni à l'un ni à l'autre, ne reſſemblent à rien de fixe, & ne peuvent par conſéquent rien produire de ſemblable à eux, il ne faut pour cela qu'un certain degré de convenance entre la forme du corps & les organes de la génération de ces animaux différens; mais quel nombre immenſe & peut-être infini de combinaiſons ne faudroit-il pas pour pouvoir ſeulement ſuppoſer que deux animaux, mâle & femelle, d'une certaine eſpèce, ont non-ſeulement aſſez dégénéré pour n'être plus de cette eſpèce,

c'eſt-à-dire, pour ne pouvoir plus produire avec ceux auxquels ils étoient ſemblables, mais encore dégénéré tous deux préciſément au même point, & à ce point néceſſaire pour ne pouvoir produire qu'enſemble ! & enſuite quelle autre prodigieuſe immenſité de combinaiſons ne faudroit-il pas encore pour que cette nouvelle production de ces deux animaux dégénérés ſuivît exactement les mêmes loix qui s'obſervent dans la production des animaux parfaits ! car un animal dégénéré eſt lui-même une production viciée; & comment ſe pourroit-il qu'une origine viciée, qu'une dépravation, une négation, pût faire ſouche, & non-ſeulement produire une ſucceſſion d'êtres conſtans, mais même les produire de la même façon & ſuivant les mêmes loix que ſe reproduiſent en effet les animaux dont l'origine eſt pure !

Quoiqu'on ne puiſſe donc pas démontrer que la production d'une eſpèce par la dégénération, ſoit une choſe impoſſible à la Nature, le nombre des probabilités contraires eſt ſi énorme, que philoſophiquement même on n'en peut guère douter; car ſi quelque eſpèce a été produite par la dégénération d'une autre, ſi l'eſpèce de l'âne vient de l'eſpèce du cheval, cela n'a pu ſe faire que ſucceſſivement & par nuances, il y auroit eu entre le cheval & l'âne un grand nombre d'animaux intermédiaires, dont les premiers ſe ſeroient peu-à-peu éloignés de la nature du cheval, & les derniers ſe ſeroient approchés peu-à-peu de celle de l'âne; & pourquoi ne verrions-

nous pas aujourd'hui les repréſentans, les deſcendans de ces eſpèces intermédiaires ! pourquoi n'en eſt-il demeuré que les deux extrêmes !

L'âne eſt donc un âne, & n'eſt point un cheval dégénéré, un cheval à queue nue: il n'eſt, ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres animaux, ſa famille, ſon eſpèce & ſon rang; ſon ſang eſt pur, & quoique ſa nobleſſe ſoit moins illuſtre, elle eſt toute auſſi bonne, toute auſſi ancienne que celle du cheval; pourquoi donc tant de mépris pour cet animal, ſi bon, ſi patient, ſi ſobre, ſi utile ! Les hommes mépriſeroient-ils juſque dans les animaux, ceux qui les ſervent trop bien & à trop peu de frais ! On donne au cheval de l'éducation, on le ſoigne, on l'inſtruit, on l'exerce, tandis que l'âne, abandonné à la groſſièreté du dernier des valets, ou à la malice des enfans, bien loin d'acquérir ne peut que perdre par ſon éducation; & s'il n'avoit pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdroit en effet par la manière dont on le traite: il eſt le jouet, le plaſtron, le bardeau des ruſtres qui le conduiſent le bâton à la main, qui le frappent, le ſurchargent, l'excèdent ſans précaution, ſans ménagement; on ne fait pas attention que l'âne ſeroit par lui-même, & pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus diſtingué des animaux, ſi dans le monde il n'y avoit point de cheval; il eſt le ſecond au lieu d'être le premier, & par cela ſeul il ſemble n'être plus rien: c'eſt la comparaiſon qui le dégrade; on le

regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval; on oublie qu'il eſt âne, qu'il a toutes les qualités de ſa nature, tous les dons attachés à ſon eſpèce, & on ne penſe qu'à la figure & aux qualités du cheval, qui lui manquent, & qu'il ne doit pas avoir.

Il eſt de ſon naturel auſſi humble, auſſi patient, auſſi tranquille que le cheval eſt fier, ardent, impétueux; il ſouffre avec conſtance, & peut-être avec courage, les châtimens & les coups; il eſt ſobre & ſur la quantité, & ſur la qualité de la nourriture; il ſe contente des herbes les plus dures, les plus déſagréables, que le cheval & les autres animaux lui laiſſent & dédaignent; il eſt fort délicat ſur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire & aux ruiſſeaux qui lui ſont connus; il boit auſſi ſobrement qu'il mange, & n'enfonce point du tout ſon nez dans l'eau par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ſes oreilles *(c)*; comme l'on ne prend pas la peine de l'étrier, il ſe roule ſouvent ſur le gazon, ſur les chardons, ſur la fougère, & ſans ſe ſoucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il ſe couche pour ſe rouler toutes les fois qu'il le peut, & ſemble par-là reprocher à ſon maître le peu de ſoin qu'on prend de lui; car il ne ſe vautre pas comme le cheval dans la fange & dans l'eau, il craint même de ſe mouiller les pieds, & ſe détourne pour éviter la boue; auſſi a-t-il la jambe plus sèche & plus nette

(c) Voyez Cardan, *de ſubtilitate*, lib. X.

que le cheval ; il eſt ſuſceptible d'éducation, & l'on en a vu d'aſſez bien dreſſés pour faire curioſité de ſpectacle *(d)*.

Dans la première jeuneſſe il eſt gai, & même aſſez joli, il a de la légèreté & de la gentilleſſe ; mais il la perd bientôt, ſoit par l'âge, ſoit par les mauvais traitemens, & il devient lent, indocile & têtu ; il n'eſt ardent que pour le plaiſir, ou plutôt il en eſt furieux au point que rien ne peut le retenir, & que l'on en a vu s'excéder & mourir quelques inſtans après ; & comme il aime avec une eſpèce de fureur, il a auſſi pour ſa progéniture le plus fort attachement. Pline nous aſſure que lorſqu'on ſépare la mère de ſon petit, elle paſſe à travers les flammes pour aller le rejoindre ; il s'attache auſſi à ſon maître, quoiqu'il en ſoit ordinairement maltraité, il le ſent de loin, & le diſtingue de tous les autres hommes ; il reconnoît auſſi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés, il a les yeux bons, l'odorat admirable, ſur-tout pour les corpuſcules de l'âneſſe, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouïe très-fine & les oreilles longues ; lorſqu'on le ſurcharge, il le marque en inclinant la tête & baiſſant les oreilles ; lorſqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche & retire les lèvres d'une manière très-déſagréable, ce qui lui donne l'air moqueur & dériſoire ; ſi on lui

(d) *Vide Aldrovand. de quadrup. ſolidiped.* lib. I, page 308.

couvre les yeux, il reſte immobile; & lorſqu'il eſt couché ſur le côté, ſi on lui place la tête de manière que l'œil ſoit appuyé ſur la terre, & qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il reſtera dans cette ſituation ſans faire aucun mouvement & ſans ſe ſecouer pour ſe relever: il marche, il trotte & il galope comme le cheval; mais tous ces mouvemens ſont petits & beaucoup plus lents; quoiqu'il puiſſe d'abord courir avec aſſez de vîteſſe, il ne peut fournir qu'une petite carrière pendant un petit eſpace de temps; & quelque alure qu'il prenne, ſi on le preſſe, il eſt bientôt rendu.

Le cheval hennit, l'âne brait, ce qui ſe fait par un grand cri très-long, très-déſagréable, & diſcordant par diſſonances alternatives de l'aigu au grave & du grave à l'aigu; ordinairement il ne crie que lorſqu'il eſt preſſé d'amour ou d'appétit: l'âneſſe a la voix plus claire & plus perçante; l'âne qu'on a fait hongre ne brait qu'à baſſe voix, & quoiqu'il paroiſſe faire autant d'efforts & les mêmes mouvemens de la gorge, ſon cri ne ſe fait pas entendre de loin.

De tous les animaux couverts de poil, l'âne eſt celui qui eſt le moins ſujet à la vermine, jamais il n'a de poux, ce qui vient apparemment de la dureté & de la ſéchereſſe de ſa peau qui eſt en effet plus dure que celle de la plupart des autres quadrupèdes; & c'eſt par la même raiſon qu'il eſt bien moins ſenſible que le cheval au fouet & à la piqûre des mouches.

A deux ans & demi les premières dents incisives du milieu tombent, & ensuite les autres incisives à côté des premières tombent aussi & se renouvellent dans le même temps & dans le même ordre que celles du cheval, l'on connoît aussi l'âge de l'âne par les dents, les troisièmes incisives de chaque côté le marquent comme dans le cheval.

Dès l'âge de deux ans l'âne est en état d'engendrer; la femelle est encore plus précoce que le mâle, & elle est tout aussi lascive; c'est par cette raison qu'elle est très-peu féconde, elle rejette au dehors la liqueur qu'elle vient de recevoir dans l'accouplement, à moins qu'on n'ait soin de lui ôter promptement la sensation du plaisir, en lui donnant des coups pour calmer la suite des convulsions & des mouvemens amoureux, sans cette précaution elle ne retiendroit que très-rarement: le temps le plus ordinaire de la chaleur est le mois de mai & celui de juin; lorsqu'elle est pleine, la chaleur cesse bientôt, & dans le dixième mois le lait paroît dans les mamelles; elle met bas dans le douzième mois, & souvent il se trouve des morceaux solides dans la liqueur de l'amnios, semblables à l'hippomanès du poulain; sept jours après l'accouchement la chaleur se renouvelle, & l'ânesse est en état de recevoir le mâle, en sorte qu'elle peut, pour ainsi dire, continuellement engendrer & nourrir; elle ne produit qu'un petit, & si rarement deux, qu'à peine en a-t-on des exemples; au bout de cinq ou six mois on peut sevrer l'ânon, &

cela eſt même néceſſaire ſi la mère eſt pleine, pour qu'elle puiſſe mieux nourrir ſon fœtus. L'âne étalon doit être choiſi parmi les plus grands & les plus forts de ſon eſpèce, il faut qu'il ait au moins trois ans, & qu'il n'en paſſe pas dix, qu'il ait les jambes hautes, le corps étoffé, la tête élevée & légère, les yeux vifs, les naſeaux gros, l'encolure un peu longue, le poitrail large, les reins charnus, la côte large, la croupe plate, la queue courte, le poil luiſant, doux au toucher & d'un gris foncé.

L'âne qui, comme le cheval, eſt trois ou quatre ans à croître, vit auſſi comme lui vingt-cinq ou trente ans; on prétend ſeulement que les femelles vivent ordinairement plus long-temps que les mâles, mais cela ne vient peut-être que de ce qu'étant ſouvent pleines, elles ſont un peu plus ménagées, au lieu qu'on excède continuellement les mâles de fatigues & de coups; ils dorment moins que les chevaux, & ne ſe couchent pour dormir que quand ils ſont excédés: l'âne étalon dure auſſi plus long-temps que le cheval étalon, plus il eſt vieux, plus il paroît ardent, & en général la ſanté de cet animal eſt bien plus ferme que celle du cheval; il eſt moins délicat, & il n'eſt pas ſujet, à beaucoup près, à un auſſi grand nombre de maladies: les Anciens même ne lui en connoiſſoient guère d'autres que celle de la morve, à laquelle il eſt, comme nous l'avons dit, encore bien moins ſujet que le cheval.

Il y a parmi les ânes différentes races comme parmi les

les chevaux, mais que l'on connoît moins, parce qu'on ne les a ni ſoignés ni ſuivis avec la même attention; ſeulement on ne peut guère douter que tous ne ſoient originaires des climats chauds: Ariſtote aſſure qu'il n'y en avoit point de ſon temps en Scythie *(e)*, ni dans les autres pays ſeptentrionaux qui avoiſinent la Scythie, ni même dans les Gaules, dont le climat, dit-il, ne laiſſe pas d'être froid, & il ajoute que le climat froid, ou les empêche de produire, ou les fait dégénérer, & que c'eſt par cette dernière raiſon que dans l'Illyrie, la Thrace & l'Épire ils ſont petits & foibles; ils ſont encore tels en France, quoiqu'ils y ſoient déjà aſſez anciennement naturaliſés, & que le froid du climat ſoit bien diminué depuis deux mille ans par la quantité de forêts abattues & de marais deſſéchés; mais ce qui paroît encore plus certain, c'eſt qu'ils ſont nouveaux pour la Suède & pour les autres pays du Nord *(f)*; ils paroiſſent être venus originairement d'Arabie, & avoir paſſé d'Arabie en Égypte, d'Égypte en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France; & enſuite en Allemagne, en Angleterre, & enfin en Suède, &c. car ils ſont en effet d'autant moins forts & d'autant plus petits, que les climats ſont plus froids.

Cette migration paroît aſſez bien prouvée par le rapport des Voyageurs: Chardin *(g)* dit « qu'il y a de

---

(e) Vide Ariſtot. de generat. animal. lib. II.

(f) Vide Linnæi Faunam Suecicam.

(g) Voyez le Voyage de Chardin, *tome II, pages 26 & 27.*

» deux ſortes d'ânes en Perſe, les ânes du pays qui ſont
» lents & peſans, & dont on ne ſe ſert que pour porter
» des fardeaux, & une race d'ânes d'Arabie, qui ſont
» de fort jolies bêtes & les premiers ânes du monde;
» ils ont le poil poli, la tête haute, les pieds légers, ils
» les lèvent avec action, marchant bien, & l'on ne s'en
» ſert que pour monture; les ſelles qu'on leur met ſont
» comme des bâts ronds & plats par-deſſus, elles ſont
» de drap ou de tapiſſerie avec les harnois & les étriers,
» on s'aſſied deſſus plus vers la croupe que vers le cou:
» il y a de ces ânes qu'on achette juſqu'à quatre cents
» livres, & l'on n'en ſauroit avoir à moins de vingt-
» cinq piſtoles; on les panſe comme les chevaux, mais
» on ne leur apprend autre choſe qu'à aller l'amble, &
» l'art de les y dreſſer eſt de leur attacher les jambes,
» celles de devant & celles de derrière du même côté,
» par deux cordes de coton, qu'on fait de la meſure du
» pas de l'âne qui va l'amble, & qu'on ſuſpend par une
» autre corde paſſée dans la ſangle à l'endroit de l'étrier;
» des eſpèces d'Écuyers les montent ſoir & matin &
» les exercent à cette alure; on leur fend les naſeaux
» afin de leur donner plus d'haleine, & ils vont ſi vîte,
qu'il faut galoper pour les ſuivre. »

Les Arabes, qui ſont dans l'habitude de conſerver avec tant de ſoin & depuis ſi long-temps les races de leurs chevaux, prendroient-ils la même peine, pour les ânes? ou plutôt ceci ne ſemble-t-il pas prouver que le climat d'Arabie eſt le premier & le meilleur climat pour

les uns & pour les autres ! de-là ils ont passé en Barbarie *(h)*, en Égypte, où ils sont beaux & de grande taille, aussi-bien que dans les climats excessivement chauds, comme aux Indes & en Guinée *(i)*, où ils sont plus grands, plus forts & meilleurs que les chevaux du pays; ils sont même en grand honneur à Maduré *(k)*, où l'une des plus considérables & des plus nobles tributs des Indes les révère particulièrement, parce qu'ils croient que les ames de toute la noblesse passent dans le corps des ânes; enfin l'on trouve les ânes en plus grande quantité que les chevaux dans tous les pays méridionaux, depuis le Sénégal jusqu'à la Chine; on y trouve aussi des ânes sauvages plus communément que des chevaux sauvages : les Latins, d'après les Grecs, ont appelé l'âne sauvage *onager*, onagre qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques Naturalistes & plusieurs Voyageurs, avec le zèbre, dont nous donnerons l'histoire à part, parce que le zèbre est un animal d'une espèce différente de celle de l'âne. L'onagre ou l'âne sauvage n'est point rayé comme le zèbre, & il n'est pas à beaucoup près, d'une figure aussi élégante : on trouve des ânes sauvages dans quelques îles de l'Archipel, & particulièrement dans celle de Cérigo *(l)*, il y en a

---

(h) Voyez le Voyage de Shaw, *tome I, page 308.*

(i) Voyez le Voyage de Guinée de Bosman. *Utrecht, 1705, pages 239 & 240.*

(k) Voyez les Lettres édifiantes, douzième Recueil, *page 96.*

(l) Voyez le Recueil de Dapper, *pages 185 & 378.*

beaucoup dans les déserts de Lybie & de Numidie *(m)*, ils sont gris & courent si vîte, qu'il n'y a que les chevaux barbes qui puissent les atteindre à la course; lorsqu'ils voient un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, & ne fuient que lorsqu'on les approche; on les prend dans des piéges & dans des lacs de corde, ils vont par troupe pâturer & boire, on en mange la chair. Il y avoit aussi du temps de Marmol, que je viens de citer, des ânes sauvages dans l'île de Sardaigne, mais plus petits que ceux d'Afrique; & Pietro della Valle dit *(n)* avoir vu un âne sauvage à Bassora; sa figure n'étoit point différente de celle des ânes domestiques, il étoit seulement d'une couleur plus claire, & il avoit depuis la tête jusqu'à la queue, une raie de poil blond, il étoit aussi beaucoup plus vif & plus léger à la course que les ânes ordinaires. Olearius *(o)*, rapporte qu'un jour le roi de Perse le fit monter avec lui dans un petit bâtiment en forme de théâtre, pour faire collation de fruits & de confitures; qu'après le repas on fit entrer trente-deux ânes sauvages sur lesquels le Roi tira quelques coups de fusil & de flèche, & qu'il permit ensuite aux Ambassadeurs & autres Seigneurs de tirer; que ce n'étoit pas un petit divertissement de voir ces ânes, chargés qu'ils étoient

---

(m) Vide Leonis afric. de Afric. descript. tome II, page 52; & l'Afrique de Marmol, *tome I, page 53.*

(n) Voyez les Voyages de Pietro della Valle, *tome VIII, page 49.*

(o) Voy. le Voyage d'Adam Olearius. *Paris, 1656, t. I, p. 511.*

quelquefois de plus de dix flèches, dont ils incommodoient & blessoient les autres quand ils se mêloient avec eux, de sorte qu'ils se mettoient à se mordre & à ruer les uns contre les autres d'une étrange façon ; & que quand on les eut tous abattus & couchés de rang devant le Roi, on les envoya à Ispahan à la cuisine de la Cour, les Persans faisant un si grand état de la chair de ces ânes sauvages, qu'ils en ont fait un proverbe, &c. Mais il n'y a pas apparence que ces trente-deux ânes sauvages fussent tous pris dans les forêts, & c'étoient probablement des ânes qu'on élevoit dans de grands parcs pour avoir le plaisir de les chasser & de les manger.

On n'a point trouvé d'ânes en Amérique, non plus que de chevaux, quoique le climat, sur-tout celui de l'Amérique méridionale, leur convienne autant qu'aucun autre; ceux que les Espagnols y ont transportés d'Europe, & qu'ils ont abandonnés dans les grandes îles & dans le continent, y ont beaucoup multiplié, & l'on y trouve en plusieurs endroits des ânes sauvages qui vont par troupe *(p)*, & que l'on prend dans des piéges comme les chevaux sauvages.

L'âne avec la jument produit les grands mulets, le cheval avec l'ânesse produit les petits mulets, différens des premiers à plusieurs égards; mais nous nous réservons de traiter en particulier de la génération des mulets,

---

(p) Voyez le nouveau Voyage aux îles de l'Amérique. *Paris, 1722, tome II, page 293.*

des jumars, &c. & nous terminerons l'hiſtoire de l'âne par celle de ſes propriétés & des uſages auxquels nous pouvons l'employer.

Comme les ânes ſauvages ſont inconnus dans ces climats, nous ne pouvons pas dire ſi leur chair eſt en effet bonne à manger; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que celle des ânes domeſtiques eſt très-mauvaiſe, & plus mauvaiſe, plus dure, plus déſagréablement inſipide que celle du cheval; Galien *(q)* dit même que c'eſt un aliment pernicieux & qui donne des maladies: le lait d'âneſſe au contraire eſt un remède éprouvé & ſpécifique pour certains maux, & l'uſage de ce remède s'eſt conſervé depuis les Grecs juſqu'à nous; pour l'avoir de bonne qualité, il faut choiſir une âneſſe jeune, ſaine, bien en chair, qui ait mis bas depuis peu de temps, & qui n'ait pas été couverte depuis; il faut lui ôter l'ânon qu'elle alaite, la tenir propre, la bien nourrir de foin, d'avoine, d'orge & d'herbes dont les qualités ſalutaires puiſſent influer ſur la maladie, avoir attention de ne pas laiſſer refroidir le lait, & même ne le pas expoſer à l'air, ce qui le gâteroit en peu de temps.

Les Anciens attribuoient auſſi beaucoup de vertus médicinales au ſang, à l'urine, &c. de l'âne & beaucoup d'autres qualités ſpécifiques à la cervelle, au cœur, au foie, &c. de cet animal; mais l'expérience a détruit, ou du moins n'a pas confirmé ce qu'ils nous en diſent.

(q) Vide Galen. de alimen. facult. lib. III.

De Seve del. Bosseint Sc.

L'ASNE.

Comme la peau de l'âne eſt très-dure & très-élaſtique, on l'emploie utilement à différens uſages, on en fait des cribles, des tambours & de très-bons ſouliers, on en fait du gros parchemin pour les tablettes de poche, que l'on enduit d'une couche légère de plâtre; c'eſt auſſi avec le cuir de l'âne que les Orientaux font le ſagri que nous appelons *chagrin (r)*. Il y a apparence que les os, comme la peau de cet animal, ſont auſſi plus durs que les os des autres animaux, puiſque les Anciens en faiſoient des flûtes, & qu'ils les trouvoient plus ſonnans que tous les autres os.

L'âne eſt peut-être de tous les animaux celui qui, relativement à ſon volume, peut porter les plus grands poids; & comme il ne coûte preſque rien à nourrir, & qu'il ne demande, pour ainſi dire, aucun ſoin, il eſt d'une grande utilité à la campagne, au moulin, &c. il peut auſſi ſervir de monture, toutes ſes alures ſont douces, & il bronche moins que le cheval; on le met ſouvent à la charrue dans les pays où le terrein eſt léger, & ſon fumier eſt un excellent engrais pour les terres fortes & humides.

(r) Voyez le Voyage de Thévenot, *tome II, page 64.*

LE BŒUF.

LA ſurface de la terre, parée de ſa verdure, eſt le fonds inépuiſable & commun duquel l'homme & les animaux tirent leur ſubſiſtance ; tout ce qui a vie dans la Nature vit ſur ce qui végète, & les végétaux vivent à leur tour des débris de tout ce qui a vécu & végété ; pour vivre il faut détruire, & ce n'eſt en effet qu'en détruiſant des êtres que les animaux peuvent ſe nourrir & ſe multiplier. Dieu, en créant les premiers individus de chaque eſpèce d'animal & de végétal, a non-ſeulement donné la forme à la pouſſière de la terre, mais il l'a rendu vivante & animée, renfermant dans chaque individu une quantité plus ou moins grande de principes actifs, de molécules organiques vivantes, indeſtructibles *, & communes à tous les êtres organiſés : ces molécules paſſent de corps en corps & ſervent également à la vie actuelle & à la continuation de la vie, à la nutrition, à l'accroiſſement de chaque individu, & après la diſſolution du corps, après ſa deſtruction, ſa réduction en cendres, ces molécules organiques, ſur leſquelles la mort ne peut rien, ſurvivent, circulent dans l'Univers, paſſent dans d'autres êtres, & y portent la nourriture & la vie : toute production, tout renouvellement, tout

* Voyez le chapitre VI & ſuivans du ſecond volume de cette Hiſtoire Naturelle.

accroiſſement,

accroiſſement, par la génération, par la nutrition, par le développement, ſuppoſent donc une deſtruction précédente, une converſion de ſubſtance, un tranſport de ces molécules organiques qui ne ſe multiplient pas, mais qui, ſubſiſtant toujours en nombre égal, rendent la Nature toujours également vivante, la terre également peuplée, & toujours également reſplendiſſante de la première gloire de celui qui l'a créée.

A prendre les êtres en général, le total de la quantité de vie eſt donc toujours le même, & la mort qui ſemble tout détruire, ne détruit rien de cette vie primitive & commune à toutes les eſpèces d'êtres organiſés : comme toutes les autres puiſſances ſubordonnées & ſubalternes, la mort n'attaque que les individus, ne frappe que la ſurface, ne détruit que la forme, ne peut rien ſur la matière, & ne fait aucun tort à la Nature qui n'en brille que davantage, qui ne lui permet pas d'anéantir les eſpèces, mais la laiſſe moiſſonner les individus & les détruire avec le temps, pour ſe montrer elle-même indépendante de la mort & du temps, pour exercer à chaque inſtant ſa puiſſance toujours active, manifeſter ſa plénitude par ſa fécondité, & faire de l'Univers, en reproduiſant, en renouvelant les êtres, un théâtre toujours rempli, un ſpectacle toujours nouveau.

Pour que les êtres ſe ſuccèdent, il eſt donc néceſſaire qu'ils ſe détruiſent entre eux; pour que les animaux ſe nourriſſent & ſubſiſtent, il faut qu'ils détruiſent des végétaux ou d'autres animaux ; & comme avant & après

la destruction la quantité de vie reste toujours la même, il semble qu'il devroit être indifférent à la Nature que telle ou telle espèce détruisît plus ou moins; cependant, comme une mère économe, au sein même de l'abondance, elle a fixé des bornes à la dépense & prévenu le dégât apparent, en ne donnant qu'à peu d'espèces d'animaux l'instinct de se nourrir de chair, elle a même réduit à un assez petit nombre d'individus ces espèces voraces & carnassières, tandis qu'elle a multiplié bien plus abondamment & les espèces & les individus de ceux qui se nourrissent de plantes, & que dans les végétaux elle semble avoir prodigué les espèces, & répandu dans chacune avec profusion le nombre & la fécondité. L'homme a peut-être beaucoup contribué à seconder ses vues, à maintenir & même à établir cet ordre sur la terre; car dans la mer on retrouve cette indifférence que nous supposions, toutes les espèces sont presque également voraces, elles vivent sur elles-mêmes ou sur les autres, & s'entre-dévorent perpétuellement sans jamais se détruire, parce que la fécondité y est aussi grande que la déprédation, & que presque toute la nourriture, toute la consommation, tourne au profit de la reproduction.

L'homme sait user en maître de sa puissance sur les animaux; il a choisi ceux dont la chair flatte son goût, il en a fait des esclaves domestiques, il les a multipliés plus que la Nature ne l'auroit fait, il en a formé des troupeaux nombreux; & par les soins qu'il prend de

les faire naître, il semble avoir acquis le droit de les immoler : mais il étend ce droit bien au-delà de ses besoins ; car indépendamment de ces espèces qu'il s'est assujetties, & dont il dispose à son gré, il fait aussi la guerre aux animaux sauvages, aux oiseaux, aux poissons, il ne se borne pas même à ceux du climat qu'il habite, il va chercher au loin, & jusqu'au milieu des mers, de nouveaux mets, & la Nature entière semble suffire à peine à son intempérance & à l'inconstante variété de ses appétits ; l'homme consomme, engloutit lui seul plus de chair que tous les animaux ensemble n'en dévorent ; il est donc le plus grand destructeur, & c'est plus par abus que par nécessité ; au lieu de jouir modérément des biens qui lui sont offerts, au lieu de les dispenser avec équité, au lieu de réparer à mesure qu'il détruit, de renouveler lorsqu'il anéantit, l'homme riche met toute sa gloire à consommer, toute sa grandeur à perdre en un jour à sa table plus de biens qu'il n'en faudroit pour faire subsister plusieurs familles ; il abuse également & des animaux & des hommes, dont le reste demeure affamé, languit dans la misère, ne travaille que pour satisfaire à l'appétit immodéré & à la vanité encore plus insatiable de cet homme, qui détruisant les autres par la disette, se détruit lui-même par les excès.

Cependant l'homme pourroit, comme l'animal, vivre de végétaux ; la chair qui paroît être si analogue à la chair, n'est pas une nourriture meilleure que les graines ou le pain ; ce qui fait la vraie nourriture, celle qui

contribue à la nutrition, au développement, à l'accroiſſement & à l'entretien du corps, n'eſt pas cette matière brute qui compoſe à nos yeux la texture de la chair ou de l'herbe, mais ce ſont les molécules organiques que l'une & l'autre contiennent, puiſque le bœuf, en paiſſant l'herbe, acquiert autant de chair que l'homme ou que les animaux qui ne vivent que de chair & de ſang; la ſeule différence réelle qu'il y ait entre ces alimens, c'eſt qu'à volume égal, la chair, le blé, les graines contiennent beaucoup plus de molécules organiques que l'herbe, les feuilles, les racines & les autres parties des plantes, comme nous nous en ſommes aſſurés en obſervant les infuſions de ces différentes matières; en ſorte que l'homme & les animaux dont l'eſtomac & les inteſtins n'ont pas aſſez de capacité pour admettre un très-grand volume d'alimens, ne pourroient pas prendre aſſez d'herbe pour en tirer la quantité de molécules organiques néceſſaire à leur nutrition; & c'eſt par cette raiſon que l'homme & les autres animaux qui n'ont qu'un eſtomac, ne peuvent vivre que de chair ou de graines, qui dans un petit volume contiennent une très-grande quantité de ces molécules organiques nutritives, tandis que le bœuf & les autres animaux ruminans qui ont pluſieurs eſtomacs, dont l'un eſt d'une très-grande capacité, & qui par conſéquent peuvent ſe remplir d'un grand volume d'herbe, en tirent aſſez de molécules organiques pour ſe nourrir, croître & multiplier: la quantité compenſe

ici la qualité de la nourriture, mais le fond en eſt le même, c'eſt la même matière, ce ſont les mêmes molécules organiques qui nourriſſent le bœuf, l'homme & tous les animaux.

On ne manquera pas de m'oppoſer que le cheval n'a qu'un eſtomac, & même aſſez petit; que l'âne, le lièvre, & d'autres animaux qui vivent d'herbe, n'ont auſſi qu'un eſtomac, & que par conſéquent cette explication, quoique vraiſemblable, n'en eſt peut-être ni plus vraie, ni mieux fondée: cependant bien loin que ces exceptions apparentes la détruiſent, elles me paroiſſent au contraire la confirmer, car quoique le cheval & l'âne n'aient qu'un eſtomac, ils ont des poches dans les inteſtins, d'une ſi grande capacité, qu'on peut les comparer à la panſe des animaux ruminans, & les lièvres ont l'inteſtin cœcum d'une ſi grande longueur & d'un tel diamètre, qu'il équivaut au moins à un ſecond eſtomac; ainſi il n'eſt pas étonnant que ces animaux puiſſent ſe nourrir d'herbes, & en général on trouvera toujours que c'eſt de la capacité totale de l'eſtomac & des inteſtins que dépend dans les animaux la diverſité de leur manière de ſe nourrir; car les ruminans, comme le bœuf, le bélier, le chameau, &c. ont quatre eſtomacs & des inteſtins d'une longueur prodigieuſe; auſſi vivent-ils d'herbe, & l'herbe ſeule leur ſuffit: les chevaux, les ânes, les lièvres, les lapins, les cochons d'inde, &c. n'ont qu'un eſtomac, mais ils ont un cœcum qui équivaut à un ſecond eſtomac, & ils vivent d'herbe &

de graines ; les ſangliers, les hériſſons, les écureuils, &c. dont l'eſtomac & les boyaux ſont d'une moindre capacité, ne mangent que peu d'herbe, & vivent de graines, de fruits & de racines ; & ceux qui, comme les loups, les renards, les tigres, &c. ont l'eſtomac & les inteſtins d'une plus petite capacité que tous les autres, relativement au volume de leur corps, ſont obligés, pour vivre, de choiſir les nourritures les plus ſucculentes, les plus abondantes en molécules organiques, & de manger de la chair & du ſang, des graines & des fruits.

C'eſt donc ſur ce rapport phyſique & néceſſaire, beaucoup plus que ſur la convenance du goût, qu'eſt fondée la diverſité que nous voyons dans les appétits des animaux ; car ſi la néceſſité ne les déterminoit pas plus ſouvent que le goût, comment pourroient-ils dévorer la chair infecte & corrompue avec autant d'avidité que la chair ſucculente & fraiche ? pourquoi mangeroient-ils également de toutes ſortes de chair ? nous voyons que les chiens domeſtiques qui ont de quoi choiſir, refuſent aſſez conſtamment certaines viandes, comme la bécaſſe, la grive, le cochon, &c. tandis que les chiens ſauvages, les loups, les renards, &c. mangent également & la chair du cochon & la bécaſſe, & les oiſeaux de toutes eſpèces, & même les grenouilles ; car nous en avons trouvé deux dans l'eſtomac d'un loup ; & lorſque la chair ou le poiſſon leur manque, ils mangent des fruits, des graines, des raiſins,

&c. & ils préfèrent toujours tout ce qui, dans un petit volume, contient une grande quantité de parties nutritives, c'eſt-à-dire, de molécules organiques propres à la nutrition & à l'entretien du corps.

Si ces preuves ne paroiſſent pas ſuffiſantes, que l'on conſidère encore la manière dont on nourrit le bétail que l'on veut engraiſſer; on commence par la caſtration, ce qui ſupprime la voie par laquelle les molécules organiques s'échappent en plus grande abondance; enſuite, au lieu de laiſſer le bœuf à ſa pâture ordinaire & à l'herbe pour toute nourriture, on lui donne du ſon, du grain, des navets, des alimens en un mot plus ſubſtantiels que l'herbe, & en très-peu de temps la quantité de la chair de l'animal augmente, les ſucs & la graiſſe abondent, & font d'une chair aſſez dure & aſſez sèche par elle-même, une viande ſucculente & ſi bonne, qu'elle fait la baſe de nos meilleurs repas.

Il réſulte auſſi de ce que nous venons de dire, que l'homme, dont l'eſtomac & les inteſtins ne ſont pas d'une très-grande capacité, relativement au volume de ſon corps, ne pourroit pas vivre d'herbe ſeule; cependant il eſt prouvé par les faits, qu'il pourroit bien vivre de pain, de légumes & d'autres graines de plantes, puiſqu'on connoît des nations entières & des ordres d'hommes, auxquels la religion défend de manger de rien qui ait eu vie; mais ces exemples, appuyés même de l'autorité de Pythagore, & recommandés par quelques

Médecins trop amis de la diète, ne me paroissent pas suffisans pour nous convaincre qu'il y eût à gagner pour la santé des hommes & pour la multiplication du genre humain à ne vivre que de légumes & de pain, d'autant plus que les gens de la campagne, que le luxe des villes & la somptuosité de nos tables réduisent à cette façon de vivre, languissent & dépérissent plus tôt que les hommes de l'état mitoyen, auxquels l'inanition & les excès sont également inconnus.

Après l'homme, les animaux qui ne vivent que de chair sont les plus grands destructeurs, ils sont en même temps & les ennemis de la Nature & les rivaux de l'homme; ce n'est que par une attention toujours nouvelle & par des soins prémédités & suivis qu'il peut conserver ses troupeaux, ses volailles, &c. en les mettant à l'abri de la serre de l'oiseau de proie & de la dent carnassière du loup, du renard, de la fouine, de la belette, &c. ce n'est que par une guerre continuelle qu'il peut défendre son grain, ses fruits, toute sa subsistance, & même ses vêtemens, contre la voracité des rats, des chenilles, des scarabées, des mites, &c. car les insectes sont aussi de ces bêtes qui dans le monde font plus de mal que de bien; au lieu que le bœuf, le mouton & les autres animaux qui paissent l'herbe, non-seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais sont encore ceux qui consomment & dépensent le moins; le bœuf sur-tout est à cet égard l'animal par excellence,

excellence, car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, & même il améliore le fonds ſur lequel il vit, il engraiſſe ſon pâturage, au lieu que le cheval & la plupart des autres animaux amaigriſſent en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne ſont pas là les ſeuls avantages que le bétail procure à l'homme; ſans le bœuf les pauvres & les riches auroient beaucoup de peine à vivre, la terre demeureroit inculte, les champs & même les jardins ſeroient ſecs & ſtériles ; c'eſt ſur lui que roulent tous les travaux de la campagne, il eſt le domeſtique le plus utile de la ferme, le ſoutien du ménage champêtre, il fait toute la force de l'agriculture ; autrefois il faiſoit toute la richeſſe des hommes, & aujourd'hui il eſt encore la baſe de l'opulence des États, qui ne peuvent ſe ſoutenir & fleurir que par la culture des terres & par l'abondance du bétail, puiſque ce ſont les ſeuls biens réels ; tous les autres, & même l'or & l'argent n'étant que des biens arbitraires, des repréſentations, des monnoies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau, &c. pour porter des fardeaux, la forme de ſon dos & de ſes reins le démontre: mais la groſſeur de ſon cou & la largeur de ſes épaules indiquent aſſez qu'il eſt propre à tirer & à porter le joug, c'eſt auſſi de cette manière qu'il tire le plus avantageuſement, & il eſt ſingulier que cet uſage ne ſoit pas général, &

que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes; la ſeule raiſon qu'on ait pu m'en donner, c'eſt que quand il eſt attelé par les cornes on le conduit plus aiſément; il a la tête très-forte, & il ne laiſſe pas de tirer aſſez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules; il ſemble avoir été fait exprès pour la charrue, la maſſe de ſon corps, la lenteur de ſes mouvemens, le peu de hauteur de ſes jambes, tout, juſqu'à ſa tranquillité & à ſa patience dans le travail, ſemble concourir à le rendre propre à la culture des champs, & plus capable qu'aucun de vaincre la réſiſtance conſtante & toujours nouvelle que la terre oppoſe à ſes efforts; le cheval, quoique peut-être auſſi fort que le bœuf, eſt moins propre à cet ouvrage, il eſt trop élevé ſur ſes jambes, ſes mouvemens ſont trop grands, trop bruſques, & d'ailleurs il s'impatiente & ſe rebute trop aiſément; on lui ôte même toute la légèreté, toute la ſoupleſſe de ſes mouvemens, toute la grâce de ſon attitude & de ſa démarche, lorſqu'on le réduit à ce travail peſant, pour lequel il faut plus de conſtance que d'ardeur, plus de maſſe que de vîteſſe, & plus de poids que de reſſorts.

Dans les eſpèces d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux & où la multiplication eſt l'objet principal, la femelle eſt plus néceſſaire, plus utile que le mâle; le produit de la vache eſt un bien qui croît & qui ſe renouvelle à chaque inſtant; la chair du veau eſt une

nourriture aussi abondante que saine & délicate, le lait est l'aliment des enfans, le beurre l'assaisonnement de la plupart de nos mets, le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne : que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache! ces mêmes hommes qui tous les jours, & du matin au soir, gémissent dans le travail & sont courbés sous la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, & sont obligés de céder à d'autres la fleur, la substance de leur grain, c'est par eux & ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes; ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le soignent & s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux, la chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage, réduits par la nécessité de leur condition, c'est-à-dire, par la dureté des autres hommes, à vivre comme les chevaux, d'orge & d'avoine ou de légumes grossiers, & de lait aigre!

On peut aussi faire servir la vache à la charrue, & quoiqu'elle ne soit pas aussi forte que le bœuf, elle ne laisse pas de le remplacer souvent; mais lorsqu'on veut l'employer à cet usage, il faut avoir attention de l'assortir, autant qu'on le peut, avec un bœuf de sa taille & de sa force, ou avec une autre vache, afin de conserver l'égalité du trait & de maintenir le soc en équilibre entre ces deux puissances; moins elles sont inégales, & plus le labour de la terre est facile &

régulier ; au reste on emploie souvent six & jusqu'à huit bœufs dans les terreins fermes, & sur-tout dans les friches, qui se lèvent par grosses mottes & par quartiers, au lieu que deux vaches suffisent pour labourer les terreins meubles & sablonneux ; on peut aussi dans ces terreins légers pousser à chaque fois le sillon beaucoup plus loin que dans les terreins forts : les Anciens avoient borné à une longueur de cent vingt pas la plus grande étendue du sillon que le bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue d'efforts & de mouvemens, après quoi, disoient-ils, il faut cesser de l'exciter & le laisser reprendre haleine pendant quelques momens avant de poursuivre le même sillon ou d'en commencer un autre ; mais les Anciens faisoient leurs délices de l'étude de l'agriculture, & mettoient leur gloire à labourer eux-mêmes, ou du moins à favoriser le laboureur, à épargner la peine du cultivateur & du bœuf ; & parmi nous ceux qui jouissent le plus des biens de cette terre, sont ceux qui savent le moins estimer, encourager, soutenir l'art de la cultiver.

Le taureau sert principalement à la propagation de l'espèce, & quoiqu'on puisse aussi le soumettre au travail, on est moins sûr de son obéissance, & il faut être en garde contre l'usage qu'il peut faire de sa force ; la Nature a fait cet animal indocile & fier, dans le temps du rut il devient indomptable, & souvent furieux ; mais par la castration l'on détruit la source de ces mouvemens impétueux, & l'on ne retranche rien de sa force,

il n'en eſt que plus gros, plus maſſif, plus peſant & plus propre à l'ouvrage auquel on le deſtine; il devient auſſi plus traitable, plus patient, plus docile & moins incommode aux autres: un troupeau de taureaux ne ſeroit qu'une troupe effrénée que l'homme ne pourroit ni dompter, ni conduire.

La manière dont ſe fait cette opération eſt aſſez connue des gens de la campagne, cependant il y a ſur cela des uſages très-différens, dont on n'a peut-être pas aſſez obſervé les différens effets; en général l'âge le plus convenable à la caſtration eſt l'âge qui précède immédiatement la puberté, pour le bœuf c'eſt dix-huit mois ou deux ans, ceux qu'on y ſoumet plus tôt périſſent preſque tous; cependant les jeunes veaux auxquels on ôte les teſticules quelque temps après leur naiſſance, & qui ſurvivent à cette opération ſi dangereuſe à cet âge, deviennent des bœufs plus grands, plus gros, plus gras que ceux auxquels on ne fait la caſtration qu'à deux, trois ou quatre ans; mais ceux-ci paroiſſent conſerver plus de courage & d'activité, & ceux qui ne la ſubiſſent qu'à l'âge de ſix, ſept ou huit ans ne perdent preſque rien des autres qualités du ſexe maſculin, ils ſont plus impétueux, plus indociles que les autres bœufs, & dans le temps de la chaleur des femelles ils cherchent encore à s'en approcher, mais il faut avoir ſoin de les en écarter; l'accouplement, & même le ſeul attouchement du bœuf, fait naître à la vulve de la vache des eſpèces de carnoſités ou de verrues, qu'il faut

détruire & guérir en y appliquant un fer rouge ; ce mal peut provenir de ce que ces bœufs, qu'on n'a que *bistournés*, c'est-à-dire, auxquels on a seulement comprimé les testicules, & serré & tordu les vaisseaux qui y aboutissent, ne laissent pas de répandre une liqueur apparemment à demi purulente, & qui peut causer des ulcères à la vulve de la vache, lesquels dégénèrent ensuite en carnosités.

Le printemps est la saison où les vaches sont le plus communément en chaleur; la plupart dans ce pays-ci reçoivent le taureau & deviennent pleines depuis le 15 avril jusqu'au 15 juillet, mais il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup dont la chaleur est plus tardive, & d'autres dont la chaleur est plus précoce; elles portent neuf mois, & mettent bas au commencement du dixième ; on a donc des veaux en quantité depuis le 15 janvier jusqu'au 15 avril, on en a aussi pendant tout l'été assez abondamment, & l'automne est le temps où ils sont les plus rares. Les signes de la chaleur de la vache ne sont point équivoques, elle mugit alors très-fréquemment & plus violemment que dans les autres temps, elle saute sur les vaches, sur les bœufs, & même sur les taureaux, la vulve est gonflée & proéminente au dehors; il faut profiter du temps de cette forte chaleur pour lui donner le taureau, si on laissoit diminuer cette ardeur, la vache ne retiendroit pas aussi sûrement.

Le taureau doit être choisi, comme le cheval étalon,

parmi les plus beaux de ſon eſpèce, il doit être gros, bien fait & en bonne chair, il doit avoir l'œil noir, le regard fier, le front ouvert, la tête courte, les cornes groſſes, courtes & noires, les oreilles longues & velues, le muffle grand, le nez court & droit, le cou charnu & gros, les épaules & la poitrine larges, les reins fermes, le dos droit, les jambes groſſes & charnues, la queue longue & bien couverte de poil, l'alure ferme & ſûre, & le poil rouge *. Les vaches retiennent ſouvent dès la première, ſeconde ou troiſième fois, & ſi-tôt qu'elles ſont pleines le taureau refuſe de les couvrir, quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur; mais ordinairement la chaleur ceſſe preſque auſſitôt qu'elles ont conçu, & elles refuſent auſſi elles-mêmes les approches du taureau.

Les vaches ſont aſſez ſujettes à avorter lorſqu'on ne les ménage pas & qu'on les met à la charrue, au charroi, &c. il faut même les ſoigner davantage & les ſuivre de plus près lorſqu'elles ſont pleines que dans les autres temps, afin de les empêcher de ſauter des haies, des foſſés, &c. il faut auſſi les mettre dans les pâturages les plus gras, & dans un terrein qui, ſans être trop humide & marécageux, ſoit cependant très-abondant en herbes : ſix ſemaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire, en leur donnant à l'étable de l'herbe pendant l'été, & pendant l'hiver du ſon le matin ou de la

* Voyez la nouvelle maiſon ruſtique. *Paris, 1749, t. I, p. 298.*

luzerne, du ſainfoin, &c. on ceſſera auſſi de les traire dans ce même temps, le lait leur eſt alors plus néceſſaire que jamais pour la nourriture de leur fœtus; auſſi y a-t-il des vaches dont le lait tarit abſolument un mois ou ſix ſemaines avant qu'elles mettent bas, celles qui ont du lait juſqu'aux derniers jours ſont les meilleures mères & les meilleures nourrices; mais ce lait des derniers temps eſt généralement mauvais & peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la vache que pour celui de la jument, & même il paroît qu'il en faut davantage, car la vache qui met bas paroît être plus épuiſée, plus fatiguée que la jument; on ne peut ſe diſpenſer de la mettre dans une étable ſéparée, où il faut qu'elle ſoit chaudement & commodément ſur de la bonne litière, & de la bien nourrir, en lui donnant pendant dix ou douze jours de la farine de fèves, de blé ou d'avoine, &c. délayée avec de l'eau ſalée, & abondamment de la luzerne, du ſainfoin ou de bonne herbe bien mûre; ce temps ſuffit ordinairement pour la rétablir, après quoi on la remet par degrés à la vie commune & au pâturage, ſeulement il faut encore avoir l'attention de lui laiſſer tout ſon lait pendant les deux premiers mois, le veau profitera davantage, & d'ailleurs le lait de ces premiers temps n'eſt pas de bonne qualité.

On laiſſe le jeune veau auprès de ſa mère pendant les cinq ou ſix premiers jours, afin qu'il ſoit toujours chaudement, & qu'il puiſſe teter auſſi ſouvent qu'il en

a beſoin:

a besoin ; mais il croît & se fortifie assez dans ces cinq ou six jours, pour qu'on soit dès-lors obligé de l'en séparer si l'on veut la ménager, car il l'épuiseroit s'il étoit toujours auprès d'elle ; il suffira de le laisser teter deux ou trois fois par jour, & si l'on veut lui faire une bonne chair & l'engraisser promptement, on lui donnera tous les jours des œufs cruds, du lait bouilli, de la mie de pain ; au bout de quatre ou cinq semaines ce veau sera excellent à manger : on pourra donc ne laisser teter que trente ou quarante jours les veaux qu'on voudra livrer au boucher, mais il faudra laisser au lait pendant deux mois au moins ceux qu'on voudra nourrir, plus on les laissera teter, plus ils deviendront gros & forts ; on préférera pour les élever ceux qui seront nés aux mois d'avril, mai & juin, les veaux qui naissent plus tard ne peuvent acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant, ils languissent par le froid, & périssent presque tous. A deux, trois ou quatre mois on sévrera donc les veaux qu'on veut nourrir, & avant de leur ôter le lait absolument, on leur donnera un peu de bonne herbe ou du foin fin, pour qu'ils commencent à s'accoutumer à cette nouvelle nourriture, après quoi on les séparera tout-à-fait de leur mère, & on ne les en laissera point approcher ni à l'étable ni au pâturage, où cependant on les mènera tous les jours, & où on les laissera du matin au soir pendant l'été ; mais dès que le froid commencera à se faire sentir en automne, il ne faudra les laisser sortir que tard dans la

matinée, & les ramener de bonne heure le ſoir; & pendant l'hiver, comme le grand froid leur eſt extrêmement contraire, on les tiendra chaudement dans une étable bien fermée & bien garnie de litière; on leur donnera, avec l'herbe ordinaire, du ſainfoin, de la luzerne, &c. & on ne les laiſſera ſortir que par les temps doux; il leur faut beaucoup de ſoins pour paſſer ce premier hiver, c'eſt le temps le plus dangereux de leur vie, car ils ſe fortifieront aſſez pendant l'été ſuivant, pour ne plus craindre le froid du ſecond hiver.

La vache eſt à dix-huit mois en pleine puberté, & le taureau à deux ans; mais quoiqu'ils puiſſent déjà engendrer à cet âge, on fera bien d'attendre juſqu'à trois ans avant de leur permettre de s'accoupler; ces animaux ſont dans leur grande force depuis trois ans juſqu'à neuf, après cela les vaches & les taureaux ne ſont plus propres qu'à être engraiſſés & livrés au boucher: comme ils prennent en deux ans la plus grande partie de leur accroiſſement, la durée de leur vie eſt auſſi, comme dans la plupart des autres eſpèces d'animaux, à peu-près de ſept fois deux ans, & communément ils ne vivent guère que quatorze ou quinze ans.

Dans tous les animaux quadrupèdes, la voix du mâle eſt plus forte & plus grave que celle de la femelle, & je ne crois pas qu'il y ait d'exception à cette règle; quoique les Anciens aient écrit que la vache, le bœuf & même le veau avoient la voix plus grave que le

taureau, il eſt très-certain que le taureau a la voix beaucoup plus forte, puiſqu'il ſe fait entendre de bien plus loin que la vache, le bœuf ou le veau; ce qui a fait croire qu'il avoit la voix moins grave, c'eſt que ſon mugiſſement n'eſt pas un ſon ſimple, mais un ſon composé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille; & en y faiſant attention, l'on entend en même temps un ſon grave, & plus grave que celui de la voix de la vache, du bœuf & du veau, dont les mugiſſemens ſont auſſi bien plus courts: le taureau ne mugit que d'amour, la vache mugit plus ſouvent de peur & d'horreur que d'amour, & le veau mugit de douleur, de beſoin de nourriture & de deſir de ſa mère.

Les animaux les plus peſans & les plus pareſſeux ne ſont pas ceux qui dorment le plus profondément ni le plus long-temps: le bœuf dort, mais d'un ſommeil court & léger, il ſe réveille au moindre bruit; il ſe couche ordinairement ſur le côté gauche, & le rein ou rognon de ce côté gauche eſt toujours plus gros & plus chargé de graiſſe que le rognon du côté droit.

Les bœufs, comme les autres animaux domeſtiques, varient pour la couleur; cependant le poil roux paroît être le plus commun, & plus il eſt rouge, plus il eſt eſtimé: on fait cas auſſi du poil noir, & l'on prétend que les bœufs ſous poil bai durent long-temps; que les bruns durent moins & ſe rebutent de bonne heure; que les gris, les pommelés & les blancs ne valent

rien pour le travail, & ne ſont propres qu'à être engraiſſés ; mais de quelque couleur que ſoit le poil du bœuf, il doit être luiſant, épais & doux au toucher, car s'il eſt rude, mal uni ou dégarni, on a raiſon de ſuppoſer que l'animal ſouffre, ou du moins qu'il n'eſt pas d'un fort tempérament : un bon bœuf pour la charrue ne doit être ni trop gras, ni trop maigre, il doit avoir la tête courte & ramaſſée, les oreilles grandes, bien velues & bien unies, les cornes fortes, luiſantes & de moyenne grandeur, le front large, les yeux gros & noirs, le muffle gros & camus, les naſeaux bien ouverts, les dents blanches & égales, les lèvres noires, le cou charnu, les épaules groſſes & peſantes, la poitrine large, le *fanon*, c'eſt-à-dire, la peau du devant pendante juſque ſur les genoux, les reins fort larges, le ventre ſpacieux & tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaiſſe, les jambes & les cuiſſes groſſes & nerveuſes, le dos droit & plein, la queue pendante juſqu'à terre, & garnie de poils touffus & fins, les pieds fermes, le cuir groſſier & maniable, les muſcles élevés & l'ongle court & large *; il faut auſſi qu'il ſoit ſenſible à l'aiguillon, obéiſſant à la voix & bien dreſſé ; mais ce n'eſt que peu à peu & en s'y prenant de bonne heure, qu'on peut accoutumer le bœuf à porter le joug volontiers, & à ſe laiſſer conduire aiſément: dès l'âge de deux ans & demi ou trois ans au plus tard, il faut commencer à l'apprivoiſer & à le ſubjuguer, ſi l'on

* Voyez la nouvelle maiſon ruſtique, *tome I, page 279.*

attend plus tard il devient indocile, & ſouvent indomptable; la patience, la douceur, & même les careſſes, ſont les ſeuls moyens qu'il faut employer, la force & les mauvais traitemens ne ſerviroient qu'à le rebuter pour toujours; il faut donc lui frotter le corps, le careſſer, lui donner de temps en temps de l'orge bouilli, des fèves concaſſées, & d'autres nourritures de cette eſpèce, dont il eſt le plus friand, & toutes mêlées de ſel qu'il aime beaucoup; en même temps on lui liera ſouvent les cornes, quelques jours après on le mettra au joug, & on lui fera traîner la charrue avec un autre bœuf de même taille, & qui ſera tout dreſſé; on aura ſoin de les attacher enſemble à la mangeoire, de les mener de même au pâturage, afin qu'ils ſe connoiſſent & s'habituent à n'avoir que des mouvemens communs, & l'on n'emploiera jamais l'aiguillon dans les commencemens, il ne ſerviroit qu'à le rendre plus intraitable, il faudra auſſi le ménager & ne le faire travailler qu'à petites repriſes, car il ſe fatigue beaucoup tant qu'il n'eſt pas tout-à-fait dreſſé, & par la même raiſon, on le nourrira plus largement alors que dans les autres temps.

Le bœuf ne doit ſervir que depuis trois ans juſqu'à dix, on fera bien de le tirer alors de la charrue pour l'engraiſſer & le vendre, la chair en ſera meilleure que ſi l'on attendoit plus long-temps. On connoît l'âge de cet animal par les dents & par les cornes: les premières dents du devant tombent à dix mois, & ſont

remplacées par d'autres qui ne ſont pas ſi blanches & qui ſont plus larges; à ſeize mois les dents voiſines de celles du milieu tombent & ſont auſſi remplacées par d'autres, & à trois ans toutes les dents inciſives ſont renouvelées, elles ſont alors égales, longues & aſſez blanches : à meſure que le bœuf avance en âge elles s'uſent & deviennent inégales & noires : c'eſt la même choſe pour le taureau & pour la vache, ainſi la caſtration ni le ſexe ne changent rien à la crûe & à la chute des dents; cela ne change rien non plus à la chute des cornes, car elles tombent également à trois ans au taureau, au bœuf & à la vache, & elles ſont remplacées par d'autres cornes qui, comme les ſecondes dents, ne tombent plus; celles du bœuf & de la vache deviennent ſeulement plus groſſes & plus longues que celles du taureau. L'accroiſſement de ces ſecondes cornes ne ſe fait pas d'une manière uniforme & par un développement égal : la première année, c'eſt-à-dire, la quatrième année de l'âge du bœuf, il lui pouſſe deux petites cornes pointues, nettes, unies & terminées vers la tête par une eſpèce de bourrelet; l'année ſuivante ce bourrelet s'éloigne de la tête, pouſſé par un cylindre de corne qui ſe forme & qui ſe termine auſſi par un autre bourrelet, & ainſi de ſuite; car tant que l'animal vit, les cornes croiſſent; ces bourrelets deviennent des nœuds annulaires, qu'il eſt aiſé de diſtinguer dans la corne, & par leſquels l'âge ſe peut aiſément compter, en prenant pour trois ans la pointe de la corne juſqu'au premier

nœud, & pour un an de plus chacun des intervalles entre les autres nœuds.

Le cheval mange nuit & jour, lentement, mais presque continuellement; le bœuf au contraire mange vîte & prend en assez peu de temps toute la nourriture qu'il lui faut, après quoi il cesse de manger & se couche pour ruminer: cette différence vient de la différente conformation de l'estomac de ces animaux; le bœuf, dont les deux premiers estomacs ne forment qu'un même sac d'une très-grande capacité, peut sans inconvénient prendre à la fois beaucoup d'herbe & le remplir en peu de temps, pour ruminer ensuite & digérer à loisir; le cheval, qui n'a qu'un petit estomac, ne peut y recevoir qu'une petite quantité d'herbe & le remplir successivement à mesure qu'elle s'affaisse & qu'elle passe dans les intestins, où se fait principalement la décomposition de la nourriture; car ayant observé dans le bœuf & dans le cheval le produit successif de la digestion & sur-tout la décomposition du foin, nous avons vu dans le bœuf qu'au sortir de la partie de la panse, qui forme le second estomac & qu'on appelle le *bonnet*, il est réduit en une espèce de pâte verte, semblable à des épinards hachés & bouillis; que c'est sous cette forme qu'il est retenu & contenu dans les plis ou livrets du troisième estomac, qu'on appelle le *feuillet*; que la décomposition en est entière dans le quatrième estomac, qu'on appelle la *caillette*; & que ce n'est, pour ainsi dire, que le marc qui passe dans les intestins; au

lieu que dans le cheval le foin ne ſe décompoſe guère, ni dans l'eſtomac, ni dans les premiers boyaux, où il devient ſeulement plus ſouple & plus flexible, comme ayant été macéré & pénétré de la liqueur active dont il eſt environné; qu'il arrive au cœcum & au colon ſans grande altération; que c'eſt principalement dans ces deux inteſtins, dont l'énorme capacité répond à celle de la panſe des ruminans, que ſe fait dans le cheval la décompoſition de la nourriture; & que cette décompoſition n'eſt jamais auſſi entière que celle qui ſe fait dans le quatrième eſtomac du bœuf.

Par ces mêmes conſidérations & par la ſeule inſpection des parties, il me ſemble qu'il eſt aiſé de concevoir comment ſe fait la rumination, & pourquoi le cheval ne rumine ni ne vomit: au lieu que le bœuf & les autres animaux qui ont pluſieurs eſtomacs, ſemblent ne digérer l'herbe qu'à meſure qu'ils ruminent. La rumination n'eſt qu'un vomiſſement ſans effort, occaſionné par la réaction du premier eſtomac ſur les alimens qu'il contient. Le bœuf remplit ces deux premiers eſtomacs, c'eſt-à-dire, la panſe & le bonnet, qui n'eſt qu'une portion de la panſe, tout autant qu'ils peuvent l'être; cette membrane tendue réagit donc alors avec force ſur l'herbe qu'elle contient, qui n'eſt que très-peu mâchée, à peine hachée, & dont le volume augmente beaucoup par la fermentation : ſi l'aliment étoit liquide, cette force de contraction le feroit paſſer dans le troiſième eſtomac, qui ne communique à l'autre

que

que par un conduit étroit, dont même l'orifice eſt ſitué à la partie ſupérieure du premier, & preſque auſſi haut que celui de l'œſophage; ainſi ce conduit ne peut pas admettre cet aliment ſec, ou du moins n'en admet que la partie la plus coulante; il eſt donc néceſſaire que les parties les plus sèches remontent dans l'œſophage, dont l'orifice eſt plus large que celui du conduit; elles y remontent en effet, l'animal les remâche, les macère, les imbibe de nouveau de ſa ſalive, & rend ainſi peu-à-peu l'aliment plus coulant, il le réduit en pâte aſſez liquide pour qu'elle puiſſe couler dans ce conduit qui communique au troiſième eſtomac, où elle ſe macère encore avant de paſſer dans le quatrième; & c'eſt dans ce dernier eſtomac que s'achève la décompoſition du foin qui y eſt réduit en parfait mucilage; ce qui confirme la vérité de cette explication, c'eſt que tant que ces animaux tètent ou ſont nourris de lait & d'autres alimens liquides & coulans, ils ne ruminent pas, & qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver & lorſqu'on les nourrit d'alimens ſecs, qu'en été, pendant lequel ils paiſſent l'herbe tendre; dans le cheval au contraire l'eſtomac eſt très-petit, l'orifice de l'œſophage eſt fort étroit, & celui du pylore eſt fort large; cela ſeul ſuffiroit pour rendre impoſſible la rumination, car l'aliment contenu dans ce petit eſtomac, quoique peut-être plus fortement comprimé que dans le grand eſtomac du bœuf, ne doit pas remonter, puiſqu'il peut aiſément deſcendre par le pylore qui eſt fort large; il

n'eſt pas même néceſſaire que le foin ſoit réduit en pâte molle & coulante pour y entrer, la force de contraction de l'eſtomac y pouſſe encore l'aliment preſque ſec, & il ne peut remonter par l'œſophage, parce que ce conduit eſt fort petit en comparaiſon de celui du pylore ; c'eſt donc par cette différence générale de conformation que le bœuf rumine, & que le cheval ne peut ruminer; mais il y a encore une différence particulière dans le cheval, qui fait que non-ſeulement il ne peut ruminer, c'eſt-à-dire, vomir ſans effort, mais même qu'il ne peut abſolument vomir, quelqu'effort qu'il puiſſe faire, c'eſt que le conduit de l'œſophage arrivant très-obliquement dans l'eſtomac du cheval, dont les membranes forment une épaiſſeur conſidérable, ce conduit fait dans cette épaiſſeur une eſpèce de gouttière ſi oblique, qu'il ne peut que ſe ſerrer davantage, au lieu de s'ouvrir par les convulſions de l'eſtomac *(a)*. Quoique cette différence, auſſi-bien que les autres différences de conformation qu'on peut remarquer dans le corps des animaux, dépendent toutes de la Nature lorſqu'elles ſont conſtantes ; cependant il y a dans le développement, & ſur-tout dans celui des parties molles, des différences conſtantes en apparence, qui néanmoins pourroient varier, & qui même varient par les circonſtances ; la grande capacité de la

(a) Voyez la Deſcription de l'eſtomac du cheval dans l'Hiſtoire nat. avec la deſcription du Cabinet du Roi, & le Mémoire de M. Bertin, dans le volume de l'Académie Royale des Sciences, *année 1746*.

panſe du bœuf, par exemple, n'eſt pas dûe en entier à la Nature, la panſe n'eſt pas telle par ſa conformation primitive, elle ne le devient que ſucceſſivement & par le grand volume des alimens; car dans le veau qui vient de naître, & même dans le veau qui eſt encore au lait & qui n'a pas mangé d'herbe, la panſe, comparée à la caillette, eſt beaucoup plus petite que dans le bœuf : cette grande capacité de la panſe ne vient donc que de l'extenſion qu'occaſionne le grand volume des alimens, j'en ai été convaincu par une expérience qui me paroît déciſive. J'ai fait nourrir deux agneaux du même âge & ſevrés en même temps, l'un de pain, & l'autre d'herbe; les ayant ouverts au bout d'un an, j'ai vu que la panſe de l'agneau qui avoit vécu d'herbe étoit devenue plus grande de beaucoup que la panſe de celui qui avoit été nourri de pain.

On prétend que les bœufs qui mangent lentement, réſiſtent plus long-temps au travail que ceux qui mangent vîte ; que les bœufs des pays élevés & ſecs ſont plus vifs, plus vigoureux & plus ſains que ceux des pays-bas & humides; que tous deviennent plus forts lorſqu'on les nourrit de foin ſec que quand on ne leur donne que de l'herbe molle ; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les chevaux au changement de climat, & que par cette raiſon l'on ne doit jamais acheter que dans ſon voiſinage des bœufs pour le travail.

En hiver, comme les bœufs ne ſont rien, il ſuffira de les nourrir de paille & d'un peu de foin, mais dans

le temps des ouvrages on leur donnera beaucoup plus de foin que de paille, & même un peu de son ou d'avoine avant de les faire travailler; l'été, si le foin manque, on leur donnera de l'herbe fraîchement coupée, ou bien de jeunes pousses & des feuilles de frêne, d'orme, de chêne, &c. mais en petite quantité, l'excès de cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, leur causant quelquefois un pissement de sang; la luzerne, le sainfoin, la vesce, soit en vert ou en sec, les lupins, les navets, l'orge bouilli, &c. sont aussi de très-bons alimens pour les bœufs; il n'est pas nécessaire de régler la quantité de leur nourriture, ils n'en prennent jamais plus qu'il ne leur en faut, & l'on fera bien de leur en donner toujours assez pour qu'ils en laissent: on ne les mettra au pâturage que vers le 15 de mai, les premières herbes sont trop crues, & quoiqu'ils les mangent avec avidité, elles ne laissent pas de les incommoder; on les fera pâturer pendant tout l'été, & vers le 15 octobre on les remettra au fourrage, en observant de ne les pas faire passer brusquement du vert au sec & du sec au vert, mais de les amener par degrés à ce changement de nourriture.

La grande chaleur incommode ces animaux, peut-être plus encore que le grand froid; il faut pendant l'été les mener au travail dès la pointe du jour, les ramener à l'étable ou les laisser dans le bois pâturer à l'ombre pendant la grande chaleur, ne les remettre à l'ouvrage qu'à trois ou quatre heures du soir; au printemps,

en hiver & en automne on pourra les faire travailler ſans interruption depuis huit ou neuf heures du matin juſqu'à cinq ou ſix heures du ſoir. Ils ne demandent pas autant de ſoin que les chevaux, cependant ſi l'on veut les entretenir ſains & vigoureux, on ne peut guère ſe diſpenſer de les étriller tous les jours, de les laver, de leur graiſſer la corne des pieds, &c. il faut auſſi les faire boire au moins deux fois par jour, ils aiment l'eau nette & fraîche, au lieu que le cheval l'aime trouble & tiède.

La nourriture & le ſoin ſont à peu-près les mêmes & pour la vache & pour le bœuf, cependant la vache à lait exige des attentions particulières, tant pour la bien choiſir que pour la bien conduire : on dit que les vaches noires ſont celles qui donnent le meilleur lait, & que les blanches ſont celles qui en donnent le plus; mais de quelque poil que ſoit la vache à lait, il faut qu'elle ſoit en bonne chair, qu'elle ait l'œil vif, la démarche légère, qu'elle ſoit jeune, & que ſon lait ſoit, s'il ſe peut, abondant & de bonne qualité : on la traira deux fois par jour en été & une fois ſeulement en hiver, & ſi l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à la nourrir avec des alimens plus ſucculens que l'herbe.

Le bon lait n'eſt ni trop épais ni trop clair, ſa conſiſtance doit être telle que lorſqu'on en prend une petite goutte elle conſerve ſa rondeur ſans couler, il doit auſſi être d'un beau blanc, celui qui tire ſur le

jaune ou ſur le bleu ne vaut rien; ſa ſaveur doit être douce, ſans aucune amertume & ſans âcreté, il faut auſſi qu'il ſoit de bonne odeur ou ſans odeur; il eſt meilleur au mois de mai & pendant l'été que pendant l'hiver, & il n'eſt parfaitement bon que quand la vache eſt en bon âge & en bonne ſanté; le lait des jeunes geniſſes eſt trop clair, celui des vieilles vaches eſt trop ſec, & pendant l'hiver il eſt trop épais : ces différentes qualités du lait ſont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butireuſes, caſéeuſes & ſéreuſes qui le compoſent; le lait trop clair eſt celui qui abonde trop en parties ſéreuſes, le lait trop épais eſt celui qui en manque, & le lait trop ſec n'a pas aſſez de parties butireuſes & ſéreuſes; le lait d'une vache en chaleur n'eſt pas bon, non plus que celui d'une vache qui approche de ſon terme ou qui a mis bas depuis peu de temps. On trouve dans le troiſième & dans le quatrième eſtomac du veau qui tète, des grumeaux de lait caillé; ces grumeaux de lait ſéchés à l'air ſont la préſure dont on ſe ſert pour faire cailler le lait; plus on garde cette préſure, meilleure elle eſt, & il n'en faut qu'une très-petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

Les vaches & les bœufs aiment beaucoup le vin, le vinaigre, le ſel, ils dévorent avec avidité une ſalade aſſaiſonnée : en Eſpagne & dans quelques autres pays, on met auprès du jeune veau à l'étable une de ces pierres qu'on appelle *ſalegres*, & qu'on trouve dans les mines de ſel gemme, il lèche cette pierre ſalée

pendant tout le temps que sa mère est au pâturage, ce qui excite si fort l'appétit ou la soif, qu'au moment que la vache arrive le jeune veau se jette à la mamelle, en tire avec avidité beaucoup de lait, s'engraisse & croît bien plus vîte que ceux auxquels on ne donne point de sel; c'est par la même raison que quand les bœufs ou les vaches sont dégoûtés, on leur donne de l'herbe trempée dans du vinaigre ou saupoudrée d'un peu de sel; on peut leur en donner aussi lorsqu'ils se portent bien & que l'on veut exciter leur appétit pour les engraisser en peu de temps; c'est ordinairement à l'âge de dix ans qu'on les met à l'engrais, si l'on attend plus tard on est moins sûr de réussir & leur chair n'est pas si bonne; on peut les engraisser en toutes saisons, mais l'été est celle qu'on préfère, parce que l'engrais se fait à moins de frais, & qu'en commençant au mois de mai ou de juin, on est presque sûr de les voir gras avant la fin d'octobre; dès qu'on voudra les engraisser, on cessera de les faire travailler, on les fera boire beaucoup plus souvent, on leur donnera des nourritures succulentes en abondance, quelquefois mêlées d'un peu de sel, & on les laissera ruminer à loisir & dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs; en moins de quatre ou cinq mois ils deviendront si gras, qu'ils auront de la peine à marcher, & qu'on ne pourra les conduire au loin qu'à très-petites journées. Les vaches, & même les taureaux bistournés, peuvent s'engraisser aussi, mais la chair de la vache est plus sèche, & celle du taureau

biſtourné eſt plus rouge & plus dure que la chair du bœuf, & elle a toujours un goût déſagréable & fort.

Les taureaux, les vaches & les bœufs ſont fort ſujets à ſe lécher, ſur-tout dans le temps qu'ils ſont en plein repos; & comme l'on croit que cela les empêche d'engraiſſer, on a ſoin de frotter de leur fiente tous les endroits de leur corps auxquels ils peuvent atteindre; lorſqu'on ne prend pas cette précaution, ils s'enlèvent le poil avec la langue, qu'ils ont fort rude, & ils avalent ce poil en grande quantité; comme cette ſubſtance ne peut ſe digérer, elle reſte dans leur eſtomac & y forme des pelottes rondes qu'on a appelées *égagropiles*, & qui ſont quelquefois d'une groſſeur ſi conſidérable, qu'elles doivent les incommoder par leur volume, & les empêcher de digérer par leur ſéjour dans l'eſtomac: ces pelottes ſe revêtent avec le temps d'une croûte brune aſſez ſolide, qui n'eſt cependant qu'un mucilage épaiſſi, mais qui par le frottement & la coction devient dur & luiſant *(b)*; elles ne ſe trouvent jamais que dans la panſe, & s'il entre du poil dans les autres eſtomacs, il n'y ſéjourne pas, non plus que dans les boyaux, il paſſe apparemment avec le marc des alimens.

Les animaux qui ont des dents inciſives, comme le cheval & l'âne, aux deux mâchoires, broutent plus aiſément l'herbe courte que ceux qui manquent de dents

(b) Voyez la Deſcription de la partie du Cabinet du Roi, qui a rapport à l'Hiſtoire Naturelle du Taureau.

incisives à la mâchoire supérieure; & si le mouton & la chèvre la coupent de très-près, c'est parce qu'ils sont petits & que leurs lèvres sont minces; mais le bœuf, dont les lèvres sont épaisses, ne peut brouter que l'herbe longue, & c'est par cette raison qu'il ne fait aucun tort au pâturage sur lequel il vit; comme il ne peut pincer que l'extrémité des jeunes herbes, il n'en ébranle point la racine, & n'en retarde que très-peu l'accroissement; au lieu que le mouton & la chèvre les coupent de si près, qu'ils détruisent la tige & gâtent la racine: d'ailleurs le cheval choisit l'herbe la plus fine, & laisse grainer & se multiplier la grande herbe, dont les tiges sont dures, au lieu que le bœuf coupe ces grosses tiges & détruit peu-à-peu l'herbe la plus grossière, ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie sur laquelle le cheval a vécu n'est plus qu'un mauvais pré, au lieu que celle que le bœuf a broutée devient un pâturage fin.

L'espèce de nos bœufs, qu'il ne faut pas confondre avec celle de l'aurocks, du buffle & du bison, paroît être originaire de nos climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid excessif; d'ailleurs cette espèce, si abondante en Europe, ne se trouve point dans les pays méridionaux, & ne s'est pas étendue au-delà de l'Arménie & de la Perse en Asie *(b)*, & au-delà de l'Égypte & de la Barbarie en Afrique; car aux Indes, aussi-bien que dans le reste de l'Afrique,

(b) Voyez le voyage de Chardin, *tome II, page 28.*

& même en Amérique, ce ſont des biſons qui ont une boſſe ſur le dos, ou d'autres animaux auxquels les Voyageurs ont donné le nom de *bœuf*, mais qui ſont d'une eſpèce différente de celle de nos bœufs; ceux qu'on trouve au cap de Bonne-eſpérance & en pluſieurs contrées de l'Amérique, y ont été tranſportés d'Europe par les Hollandois & par les Eſpagnols : en général il paroît que les pays un peu froids conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds, & qu'ils ſont d'autant plus gros & plus grands, que le climat eſt plus humide & plus abondant en pâturage. Les bœufs de Danemarck, de la Podolie, de l'Ukraine & de la Tartarie, qu'habitent les Calmouques *(c)*, ſont les plus grands de tous; ceux d'Irlande, d'Angleterre, de Hollande & de Hongrie, ſont auſſi plus grands que ceux de Perſe, de Turquie, de Grèce, d'Italie, de France & d'Eſpagne, & ceux de Barbarie ſont les plus petits de tous; on aſſure même que les Hollandois tirent tous les ans du Danemarck un grand nombre de vaches grandes & maigres, & que ces vaches donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les vaches de France : c'eſt apparemment cette même race de vaches à lait qu'on a tranſportée & multipliée en Poitou, en Aunis & dans les marais de Charente, où on les appelle *vaches flandrines;* ces vaches ſont en effet beaucoup plus grandes & plus maigres que les vaches communes, & elles

---

(c) Voy. le voyage de Regnard. *Paris, 1742, tome I, page 217;* & l'hiſtoire générale des Voyages, *tome VII, page 13.*

donnent une fois autant de lait & de beurre, elles donnent aussi des veaux beaucoup plus grands & plus forts, elles ont du lait en tout temps, & on peut les traire toute l'année, à l'exception de quatre ou cinq jours avant qu'elles mettent bas, mais il faut pour ces vaches des pâturages excellens; quoiqu'elles ne mangent guère plus que les vaches communes, comme elles sont toujours maigres, toute la surabondance de la nourriture se tourne en lait, au lieu que les vaches ordinaires deviennent grasses & cessent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelque temps dans des pâturages trop gras. Avec un taureau de cette race & des vaches communes, on fait une autre race qu'on appelle *bâtarde,* & qui est plus féconde & plus abondante en lait que la race commune; ces vaches bâtardes donnent souvent deux veaux à la fois, & fournissent aussi du lait pendant toute l'année; ce sont ces bonnes vaches à lait qui font une partie des richesses de la Hollande, d'où il sort tous les ans pour des sommes considérables de beurre & de fromage; ces vaches qui fournissent une ou deux fois autant de lait que les vaches de France, en donnent six fois autant que celles de Barbarie *(d)*.

En Irlande, en Angleterre, en Hollande, en Suisse & dans le Nord, on sale & on fume la chair du bœuf en grande quantité, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce; il sort aussi de ces pays une grande quantité de cuirs : la peau du bœuf, &

(d) Voyez le voyage de M. Shaw, *tome I, page 311.*

même celle du veau ſervent, comme l'on ſait, à une infinité d'uſages; la graiſſe eſt auſſi une matière utile, on la mêle avec le ſuif du mouton; le fumier du bœuf eſt le meilleur engrais pour les terres sèches & légères; la corne de cet animal eſt le premier vaiſſeau dans lequel on ait bu, le premier inſtrument dans lequel on ait ſoufflé pour augmenter le ſon, la première matière tranſparente que l'on ait employée pour faire des vitres, des lanternes, & que l'on ait ramollie, travaillée, moulée pour faire des boîtes, des peignes & mille autres ouvrages: mais finiſſons, car l'Hiſtoire Naturelle doit finir où commence l'hiſtoire des arts.

de Seve in. Guyot. Sculp.

LE TAUREAU.

LA BREBIS.

L'ON ne peut guère douter que les animaux actuellement domestiques, n'aient été sauvages auparavant; ceux dont nous avons donné l'histoire en ont fourni la preuve, & l'on trouve encore aujourd'hui des chevaux, des ânes & des taureaux sauvages. Mais l'homme qui s'est soumis tant de millions d'individus, peut-il se glorifier d'avoir conquis une seule espèce entiere ! Comme toutes ont été créées sans sa participation, ne peut-on pas croire que toutes ont eu ordre de croître & de multiplier sans son secours ! Cependant, si l'on fait attention à la foiblesse & à la stupidité de la brebis; si l'on considère en même temps que cet animal sans défense ne peut même trouver son salut dans la fuite; qu'il a pour ennemis tous les animaux carnassiers, qui semblent le chercher de préférence & le dévorer par goût; que d'ailleurs cette espèce produit peu; que chaque individu ne vit que peu de temps, &c. on seroit tenté d'imaginer que dès les commencemens la brebis a été confiée à la garde de l'homme, qu'elle a eu besoin de sa protection pour subsister, & de ses soins pour se multiplier, puisqu'en effet on ne trouve point de brebis sauvages dans les déserts; que dans tous les lieux où l'homme ne commande pas, le lion, le tigre, le loup règnent par la force & par la cruauté; que ces animaux de sang & de carnage vivent plus long-temps

& multiplient tous beaucoup plus que la brebis ; & qu'enfin, si l'on abandonnoit encore aujourd'hui dans nos campagnes les troupeaux nombreux de cette espèce que nous avons tant multipliée, ils seroient bientôt détruits sous nos yeux, & l'espèce entière anéantie par le nombre & la voracité des espèces ennemies.

Il paroît donc que ce n'est que par notre secours & par nos soins que cette espèce a duré, dure, & pourra durer encore ; il paroît qu'elle ne subsisteroit pas par elle-même. La brebis est absolument sans ressource & sans défense; le bélier n'a que de foibles armes, son courage n'est qu'une pétulance inutile pour lui-même, incommode pour les autres, & qu'on détruit par la castration : les moutons sont encore plus timides que les brebis; c'est par crainte qu'ils se rassemblent si souvent en troupeau, le moindre bruit extraordinaire suffit pour qu'ils se précipitent & se serrent les uns contre les autres, & cette crainte est accompagnée de la plus grande stupidité, car ils ne savent pas fuir le danger, ils semblent même ne pas sentir l'incommodité de leur situation ; ils restent où ils se trouvent, à la pluie, à la neige, ils y demeurent opiniâtrément, & pour les obliger à changer de lieu & à prendre une route, il leur faut un chef qu'on instruit à marcher le premier, & dont ils suivent tous les mouvemens pas à pas : ce chef demeureroit lui-même avec le reste du troupeau, sans mouvement dans la même place, s'il n'étoit chassé par le berger ou excité par le chien commis à leur garde,

lequel ſait en effet veiller à leur ſûreté, les défendre, les diriger, les ſéparer, les raſſembler & leur communiquer les mouvemens qui leur manquent.

Ce ſont donc de tous les animaux quadrupèdes les plus ſtupides, ce ſont ceux qui ont le moins de reſſource & d'inſtinct : les chèvres, qui leur reſſemblent à tant d'autres égards, ont beaucoup plus de ſentiment; elles ſavent ſe conduire, elles évitent les dangers, elles ſe familiariſent aiſément avec les nouveaux objets, au lieu que la brebis ne ſait ni fuir, ni s'approcher; quelque beſoin qu'elle ait de ſecours, elle ne vient point à l'homme auſſi volontiers que la chèvre, &, ce qui dans les animaux paroît être le dernier degré de la timidité ou de l'inſenſibilité, elle ſe laiſſe enlever ſon agneau ſans le défendre, ſans s'irriter, ſans réſiſter & ſans marquer ſa douleur par un cri différent du bêlement ordinaire.

Mais cet animal ſi chétif en lui-même, ſi dépourvu de ſentiment, ſi dénué de qualités intérieures, eſt pour l'homme l'animal le plus précieux, celui dont l'utilité eſt la plus immédiate & la plus étendue; ſeul il peut ſuffire aux beſoins de première néceſſité, il fournit tout-à-la-fois de quoi ſe nourrir & ſe vêtir, ſans compter les avantages particuliers que l'on ſait tirer du ſuif, du lait, de la peau, & même des boyaux, des os & du fumier de cet animal, auquel il ſemble que la Nature n'ait, pour ainſi dire, rien accordé en propre, rien donné que pour le rendre à l'homme.

L'amour, qui dans les animaux eſt le ſentiment le plus vif & le plus général, eſt auſſi le ſeul qui ſemble donner quelque vivacité, quelque mouvement au bélier, il devient pétulant, il ſe bat, il s'élance contre les autres béliers, quelquefois même il attaque ſon berger; mais la brebis, quoiqu'en chaleur, n'en paroît pas plus animée, pas plus émue, elle n'a qu'autant d'inſtinct qu'il en faut pour ne pas refuſer les approches du mâle, pour choiſir ſa nourriture, & pour reconnoître ſon agneau. L'inſtinct eſt d'autant plus ſûr qu'il eſt plus machinal, &, pour ainſi dire, plus inné; le jeune agneau cherche lui-même dans un nombreux troupeau, trouve & ſaiſit la mamelle de ſa mère ſans jamais ſe méprendre. L'on dit auſſi que les moutons ſont ſenſibles aux douceurs du chant, qu'ils paiſſent avec plus d'aſſiduité, qu'ils ſe portent mieux, qu'ils engraiſſent au ſon du chalumeau, que la muſique a pour eux des attraits; mais l'on dit encore plus ſouvent, & avec plus de fondement, qu'elle ſert au moins à charmer l'ennui du berger, & que c'eſt à ce genre de vie oiſive & ſolitaire que l'on doit rapporter l'origine de cet art.

Ces animaux, dont le naturel eſt ſi ſimple, ſont auſſi d'un tempérament très-foible, ils ne peuvent marcher long-temps, les voyages les affoibliſſent & les exténuent; dès qu'ils courent, ils palpitent & ſont bientôt eſſoufflés; la grande chaleur, l'ardeur du ſoleil les incommodent autant que l'humidité, le froid & la neige; ils ſont ſujets à grand nombre de maladies dont la plupart ſont

contagieuſes;

contagieuſes ; la ſurabondance de la graiſſe les fait quelquefois mourir, & toujours elle empêche les brebis de produire ; elles mettent bas difficilement, elles avortent fréquemment & demandent plus de ſoin qu'aucun des autres animaux domeſtiques.

Lorſque la brebis eſt prête à mettre bas, il faut la ſéparer du reſte du troupeau & la veiller, afin d'être à portée d'aider à l'accouchement ; l'agneau ſe préſente ſouvent de travers ou par les pieds, & dans ces cas la mère court riſque de la vie ſi elle n'eſt aidée : lorſqu'elle eſt délivrée, on lève l'agneau & on le met droit ſur les pieds, on tire en même temps le lait qui eſt contenu dans les mamelles de la mère, ce premier lait eſt gâté & feroit beaucoup de mal à l'agneau, on attend donc qu'elles ſe rempliſſent d'un nouveau lait avant que de lui permettre de teter ; on le tient chaudement, & on l'enferme pendant trois ou quatre jours avec ſa mère pour qu'il apprenne à la connoître : dans ces premiers temps, pour rétablir la brebis, on la nourrit de bon foin & d'orge moulu ou de ſon mêlé d'un peu de ſel, on lui fait boire de l'eau un peu tiède & blanchie avec de la farine de blé, de féves ou de millet ; au bout de quatre ou cinq jours, on pourra la remettre par degrés à la vie commune & la faire ſortir avec les autres, on obſervera ſeulement de ne la pas mener trop loin pour ne pas échauffer ſon lait ; quelque temps après, lorſque l'agneau qui la tette aura pris de la force & qu'il

commencera à bondir, on pourra le laiſſer ſuivre ſa mère aux champs.

On livre ordinairement au boucher tous les agneaux qui paroiſſent foibles, & l'on ne garde, pour les élever, que ceux qui ſont les plus vigoureux, les plus gros & les plus chargés de laine; les agneaux de la première portée ne ſont jamais ſi bons que ceux des portées ſuivantes: ſi l'on veut élever ceux qui naiſſent aux mois d'octobre, novembre, décembre, janvier, février, on les garde à l'étable pendant l'hiver, on ne les en fait ſortir que le ſoir & le matin pour teter, & on ne les laiſſe point aller aux champs avant le commencement d'avril: quelque temps auparavant on leur donne tous les jours un peu d'herbe, afin de les accoutumer peu-à-peu à cette nouvelle nourriture. On peut les ſevrer à un mois, mais il vaut mieux ne le faire qu'à ſix ſemaines ou deux mois: on préfère toujours les agneaux blancs & ſans taches aux agneaux noirs ou tachés, la laine blanche ſe vendant mieux que la laine noire ou mêlée.

La caſtration doit ſe faire à l'âge de cinq ou ſix mois, ou même un peu plus tard, au printemps ou en automne, dans un temps doux. Cette opération ſe fait de deux manières; la plus ordinaire eſt l'inciſion, on tire les teſticules par l'ouverture qu'on vient de faire, & on les enlève aiſément; l'autre ſe fait ſans inciſion, on lie ſeulement, en ſerrant fortement avec une corde, les bourſes au-deſſus des teſticules, & l'on détruit

par cette compreſſion les vaiſſeaux qui y aboutiſſent. La caſtration rend l'agneau malade & triſte, & l'on fera bien de lui donner du ſon mêlé d'un peu de ſel pendant deux ou trois jours, pour prévenir le dégoût qui ſouvent ſuccède à cet état.

A un an, les béliers, les brebis & les moutons perdent les deux dents du devant de la mâchoire inférieure; ils manquent, comme l'on ſait, de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure: à dix-huit mois, les deux dents voiſines des deux premières tombent auſſi, & à trois ans elles ſont toutes remplacées, elles ſont alors égales & aſſez blanches; mais à meſure que l'animal vieillit, elles ſe déchauſſent, s'émouſſent, & deviennent inégales & noires. On connoît auſſi l'âge du bélier par les cornes, elles paroiſſent dès la première année, ſouvent dès la naiſſance, & croiſſent tous les ans d'un anneau juſqu'à l'extrémité de la vie. Communément les brebis n'ont pas de cornes, mais elles ont ſur la tête des proéminences oſſeuſes aux mêmes endroits où naiſſent les cornes des béliers. Il y a cependant quelques brebis qui ont deux & même quatre cornes: ces brebis ſont ſemblables aux autres, leurs cornes ſont longues de cinq ou ſix pouces, moins contournées que celles des béliers; & lorſqu'il y a quatre cornes, les deux cornes extérieures ſont plus courtes que les deux autres.

Le bélier eſt en état d'engendrer dès l'âge de dix-huit mois, & à un an la brebis peut produire; mais on

fera bien d'attendre que la brebis ait deux ans, & que le bélier en ait trois, avant de leur permettre de s'accoupler; le produit trop précoce, & même le premier produit de ces animaux, eſt toujours foible & mal conditionné. Un bélier peut aiſément ſuffire à vingt-cinq ou trente brebis; on le choiſit parmi les plus forts & les plus beaux de ſon eſpèce: il faut qu'il ait des cornes, car il y a des béliers qui n'en ont pas, & ces béliers ſans cornes ſont, dans ces climats, moins vigoureux & moins propres à la propagation. Un beau & bon bélier doit avoir la tête forte & groſſe, le front large, les yeux gros & noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le cou épais, le corps long & élevé, les reins & la croupe larges, les teſticules gros, & la queue longue: les meilleurs de tous ſont les blancs, bien chargés de laine ſur le ventre, ſur la queue, ſur la tête, ſur les oreilles & juſque ſur les yeux. Les brebis, dont la laine eſt la plus abondante, la plus touffue, la plus longue, la plus ſoyeuſe & la plus blanche, ſont auſſi les meilleures pour la propagation, ſur-tout ſi elles ont en même temps le corps grand, le cou épais & la démarche légère. On obſerve auſſi que celles qui ſont plutôt maigres que graſſes, produiſent plus ſûrement que les autres.

La ſaiſon de la chaleur des brebis eſt depuis le commencement de novembre juſqu'à la fin d'avril; cependant elles ne laiſſent pas de concevoir en tout temps, ſi on leur donne, auſſi-bien qu'au bélier, des

nourritures qui les échauffent, comme de l'eau ſalée & du pain de chenevis. On les laiſſe couvrir trois ou quatre fois chacune, après quoi on les ſépare du bélier, qui s'attache de préférence aux brebis âgées & dédaigne les plus jeunes. L'on a ſoin de ne les pas expoſer à la pluie ou aux orages dans le temps de l'accouplement, l'humidité les empêche de retenir, & un coup de tonnerre ſuffit pour les faire avorter. Un jour ou deux après qu'elles ont été couvertes, on les remet à la vie commune, & l'on ceſſe de leur donner de l'eau ſalée, dont l'uſage continuel, auſſi-bien que celui du pain de chenevis & des autres nourritures chaudes, ne manqueroit pas de les faire avorter. Elles portent cinq mois, & mettent bas au commencement du ſixième; elles ne produiſent ordinairement qu'un agneau, & quelquefois deux: dans les climats chauds, elles peuvent produire deux fois par an; mais en France & dans les pays plus froids, elles ne produiſent qu'une fois l'année. On donne le bélier à quelques-unes vers la fin de juillet & au commencement d'août, afin d'avoir des agneaux dans le mois de janvier; on le donne enſuite à un plus grand nombre dans les mois de ſeptembre, d'octobre & de novembre, & l'on a des agneaux abondamment aux mois de février, de mars & d'avril: on peut auſſi en avoir en quantité aux mois de mai, juin, juillet, août & ſeptembre, & ils ne ſont rares qu'aux mois d'octobre, novembre & décembre. La brebis a du lait pendant ſept à huit mois, & en grande abondance;

ce lait eſt une aſſez bonne nourriture pour les enfans & pour les gens de la campagne; on en fait auſſi de fort bons fromages, ſur-tout en le mêlant avec celui de vache. L'heure de traire les brebis eſt immédiatement avant qu'elles aillent aux champs, ou auſſitôt après qu'elles en ſont revenues; on peut les traire deux fois par jour en été, & une fois en hiver.

Les brebis engraiſſent dans le temps qu'elles ſont pleines, parce qu'elles mangent plus alors que dans les autres temps, comme elles ſe bleſſent ſouvent & qu'elles avortent fréquemment, elles deviennent quelquefois ſtériles, & font aſſez ſouvent des monſtres; cependant, lorſqu'elles ſont bien ſoignées, elles peuvent produire pendant toute leur vie, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'âge de dix ou douze ans; mais ordinairement elles ſont vieilles & maléficiées dès l'âge de ſept ou huit ans. Le bélier, qui vit douze ou quatorze ans, n'eſt bon que juſqu'à huit pour la propagation; il faut le biſtourner à cet âge & l'engraiſſer avec les vieilles brebis. La chair du bélier, quoique biſtourné & engraiſſé, a toujours un mauvais goût; celle de la brebis eſt mollaſſe & inſipide, au lieu que celle du mouton eſt la plus ſucculente & la meilleure de toutes les viandes communes.

Les gens qui veulent former un troupeau & en tirer du profit, achettent des brebis & des moutons de l'âge de dix-huit mois ou deux ans; on en peut mettre cent ſous la conduite d'un ſeul berger: s'il eſt vigilant & aidé

d'un bon chien, il en perdra peu; il doit les précéder lorſqu'il les conduit aux champs, & les accoutumer à entendre ſa voix, à le ſuivre ſans s'arrêter & ſans s'écarter dans les blés, dans les vignes, dans les bois & dans les terres cultivées, où ils ne manqueroient pas de cauſer du dégât. Les côteaux, & les plaines élevées au-deſſus des collines, ſont les lieux qui leur conviennent le mieux; on évite de les mener paître dans les endroits bas, humides & marécageux. On les nourrit pendant l'hiver à l'étable, de ſon, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de ſainfoin, de feuilles d'orme, de frêne, &c. on ne laiſſe pas de les faire ſortir tous les jours, à moins que le temps ne ſoit fort mauvais, mais c'eſt plutôt pour les promener que pour les nourrir; & dans cette mauvaiſe ſaiſon, on ne les conduit aux champs que ſur les dix heures du matin, on les y laiſſe pendant quatre ou cinq heures, après quoi on les fait boire & on les ramène vers les trois heures après midi. Au printemps & en automne, au contraire, on les fait ſortir auſſitôt que le ſoleil a diſſipé la gelée ou l'humidité, & on ne les ramène qu'au ſoleil couchant: il ſuffit auſſi dans ces deux ſaiſons de les faire boire une ſeule fois par jour avant de les ramener à l'étable, où il faut toujours qu'ils trouvent du fourrage, mais en plus petite quantité qu'en hiver. Ce n'eſt que pendant l'été qu'ils doivent prendre aux champs toute leur nourriture, on les y mène deux fois par jour, & on les fait boire auſſi deux fois; on les fait ſortir de grand

matin, on attend que la roſée ſoit tombée pour les laiſſer paître pendant quatre ou cinq heures, enſuite on les fait boire & on les ramène à la bergerie ou dans quelqu'autre endroit à l'ombre : ſur les trois ou quatre heures du ſoir, lorſque la grande chaleur commence à diminuer, on les mène paître une ſeconde fois juſqu'à la fin du jour; il faudroit même les laiſſer paſſer toute la nuit aux champs, comme on le fait en Angleterre, ſi on n'avoit rien à craindre du loup, ils n'en ſeroient que plus vigoureux, plus propres & plus ſains. Comme la chaleur trop vive les incommode beaucoup, & que les rayons du ſoleil leur étourdiſſent la tête & leur donnent des vertiges, on fera bien de choiſir les lieux oppoſés au ſoleil, & de les mener le matin ſur les côteaux expoſés au levant, & l'après-midi ſur des côteaux expoſés au couchant, afin qu'ils aient en paiſſant la tête à l'ombre de leur corps; enfin il faut éviter de les faire paſſer par des endroits couverts d'épines, de ronces, d'ajoncs, de chardons, ſi l'on veut qu'ils conſervent leur laine.

Dans les terreins ſecs, dans les lieux élevés où le ſerpolet & les autres herbes odoriférantes abondent, la chair de mouton eſt de bien meilleure qualité que dans les plaines baſſes & dans les vallées humides, à moins que ces plaines ne ſoient ſablonneuſes & voiſines de la mer, parce qu'alors toutes les herbes ſont ſalées, & la chair du mouton n'eſt nulle part auſſi bonne que dans ces pacages ou prés ſalés; le lait des brebis y eſt

auſſi

aussi plus abondant & de meilleur goût. Rien ne flatte plus l'appétit de ces animaux que le sel, rien aussi ne leur est plus salutaire, lorsqu'il leur est donné modérément; & dans quelques endroits on met dans la bergerie un sac de sel ou une pierre salée qu'ils vont tous lécher tour à tour.

Tous les ans il faut trier dans le troupeau les bêtes qui commencent à vieillir, & qu'on veut engraisser: comme elles demandent un traitement différent de celui des autres, on doit en faire un troupeau séparé; & si c'est en été, on les mènera aux champs avant le lever du soleil, afin de leur faire paître l'herbe humide & chargée de rosée. Rien ne contribue plus à l'engrais des moutons que l'eau prise en grande quantité, & rien ne s'y oppose davantage que l'ardeur du soleil; ainsi on les ramènera à la bergerie sur les huit ou neuf heures du matin avant la grande chaleur, & on leur donnera du sel pour les exciter à boire: on les mènera une seconde fois sur les quatre heures du soir dans les pacages les plus frais & les plus humides. Ces petits soins continués pendant deux ou trois mois suffisent pour leur donner toutes les apparences de l'embonpoint, & même pour les engraisser autant qu'ils peuvent l'être, mais cette graisse qui ne vient que de la grande quantité d'eau qu'ils ont bue, n'est, pour ainsi dire, qu'une bouffissure, une œdeme qui les feroit périr de pourriture en peu de temps, & qu'on ne prévient qu'en les tuant immédiatement après qu'ils se sont chargés de cette fausse

graiſſe; leur chair même, loin d'avoir acquis des ſucs & pris de la fermeté, n'en eſt ſouvent que plus inſipide & plus fade: il faut, lorſqu'on veut leur faire une bonne chair, ne ſe pas borner à leur laiſſer paître la roſée & boire beaucoup d'eau, mais leur donner en même temps des nourritures plus ſucculentes que l'herbe. On peut les engraiſſer en hiver & dans toutes les ſaiſons, en les mettant dans une étable à part, & en les nourriſſant de farines d'orge, d'avoine, de froment, de féves, &c. mêlées de ſel, afin de les exciter à boire plus ſouvent & plus abondamment; mais de quelque manière & dans quelque ſaiſon qu'on les ait engraiſſés, il faut s'en défaire auſſi-tôt, car on ne peut jamais les engraiſſer deux fois, & ils périſſent preſque tous par des maladies du foie.

On trouve ſouvent des vers dans le foie des animaux, on peut voir la deſcription des vers du foie des moutons & des bœufs dans le Journal des Savans *(a)*, & dans les Éphémérides d'Allemagne *(b)*. On croyoit que ces vers ſinguliers ne ſe trouvoient que dans le foie des animaux ruminans, mais M. Daubenton en a trouvé de tout ſemblables dans le foie de l'âne *(c)*, & il eſt probable qu'on en trouvera de ſemblables auſſi dans le foie de pluſieurs autres animaux. Mais on prétend encore

---

(a) Année 1668.

(b) Tome V, années 1675 & 1676.

(c) Voyez la deſcription de l'âne dans le IV.[e] volume de l'Hiſtoire naturelle, avec la deſcription du Cabinet du Roi, &c.

avoir trouvé des papillons dans le foie des moutons : M. Roüillé, Miniſtre & Secrétaire d'État des affaires étrangères, a eu la bonté de me communiquer une lettre qui lui a été écrite en 1749 par M. Gachet de Beauſort, Docteur en Médecine à Montiers en Tarantaiſe, dont voici l'extrait : « L'on a remarqué depuis long-temps que
les moutons (qui dans nos Alpes ſont les meilleurs de «
l'Europe) maigriſſent quelquefois à vue d'œil, ayant «
les yeux blancs, chaſſieux & concentrés, le ſang ſéreux, «
ſans preſque aucune partie rouge ſenſible, la langue «
aride & reſſerrée, le nez rempli d'un mucus jaunâtre, «
glaireux & purulent, avec une débilité extrême, quoique «
mangeant beaucoup, & qu'enfin toute l'économie «
animale tomboit en décadence. Pluſieurs recherches «
exactes ont appris que ces animaux avoient dans le «
foie, des papillons blancs ayant des ailes aſſorties, la «
tête ſemi-ovale, velue, & de la groſſeur de ceux des «
vers à ſoie : plus de ſoixante-dix que j'ai fait ſortir en «
comprimant les deux lobes, m'ont convaincu de la «
réalité du fait ; le foie ſe dilanioit en même temps ſur «
toute la partie convexe ; l'on n'en a remarqué que dans «
les veines, & jamais dans les artères ; on en a trouvé «
de petits, avec de petits vers, dans le conduit cyſtique. «
La veine-porte & la capſule de Gliſſon, qui paroiſſent «
s'y manifeſter comme dans l'homme, cédoient au «
toucher le plus doux. Le poumon & les autres viſcères «
étoient ſains, &c. » Il ſeroit à deſirer que M. le Docteur

Gachet de Beaufort nous eût donné une defcription plus détaillée de ces papillons, afin d'ôter le foupçon qu'on doit avoir, que ces animaux qu'il a vus ne font que les vers ordinaires du foie du mouton, qui font fort plats, fort larges, & d'une figure fi fingulière, que du premier coup d'œil on les prendroit plutôt pour des feuilles que pour des vers.

Tous les ans on fait la tonte de la laine des moutons, des brebis & des agneaux : dans les pays chauds, où l'on ne craint pas de mettre l'animal tout-à-fait nu, l'on ne coupe pas la laine, mais on l'arrache, & on en fait fouvent deux récoltes par an ; en France, & dans les climats plus froids, on fe contente de la couper une fois par an, avec de grands cifeaux, & on laiffe aux moutons une partie de leur toifon, afin de les garantir de l'intempérie du climat. C'eft au mois de mai que fe fait cette opération, après les avoir bien lavés, afin de rendre la laine auffi nette qu'elle peut l'être : au mois d'avril, il fait encore trop froid, & fi l'on attendoit les mois de juin & de juillet, la laine ne croîtroit pas affez pendant le refte de l'été, pour les garantir du froid pendant l'hiver. La laine des moutons eft ordinairement plus abondante & meilleure que celle des brebis ; celle du cou & du deffus du dos eft la laine de la première qualité, celle des cuiffes, de la queue, du ventre, de la gorge, &c. n'eft pas fi bonne, & celle que l'on prend fur des bêtes mortes

ou malades eſt la plus mauvaiſe. On préfère auſſi la laine blanche à la griſe, à la brune & à la noire, parce qu'à la teinture elle peut prendre toutes ſortes de couleurs: pour la qualité, la laine liſſe vaut mieux que la laine crêpue; on prétend même que les moutons dont la laine eſt trop friſée, ne ſe portent pas auſſi bien que les autres. On peut encore tirer des moutons un avantage conſidérable, en les faiſant parquer, c'eſt-à-dire, en les laiſſant ſéjourner ſur les terres qu'on veut améliorer; il faut pour cela enclorre le terrein, & y renfermer le troupeau toutes les nuits pendant l'été; le fumier, l'urine & la chaleur du corps de ces animaux ranimeront en peu de temps les terres épuiſées, ou froides & infertiles; cent moutons amélioreront, en un été, huit arpens de terre pour ſix ans.

Les Anciens ont dit que tous les animaux ruminans avoient du ſuif; cependant cela n'eſt exactement vrai que de la chèvre & du mouton, & celui du mouton eſt plus abondant, plus blanc, plus ſec, plus ferme & de meilleure qualité qu'aucun autre. La graiſſe diffère du ſuif en ce qu'elle reſte toujours molle, au lieu que le ſuif durcit en ſe refroidiſſant. C'eſt ſur-tout autour des reins que le ſuif s'amaſſe en grande quantité, & le rein gauche en eſt toujours plus chargé que le droit; il y en a auſſi beaucoup dans l'épiploon & autour des inteſtins, mais ce ſuif n'eſt pas à beaucoup près auſſi ferme ni auſſi bon que celui des reins, de la queue & des autres parties du corps. Les moutons n'ont pas

d'autre graiſſe que le ſuif, & cette matière domine ſi fort dans l'habitude de leur corps, que toutes les extrémités de la chair en ſont garnies ; le ſang même en contient une aſſez grande quantité, & la liqueur ſéminale en eſt ſi fort chargée, qu'elle paroît être d'une conſiſtance différente de celle de la liqueur ſéminale des autres animaux : la liqueur de l'homme, celle du chien, du cheval, de l'âne, & probablement celle de tous les animaux qui n'ont pas de ſuif, ſe liquéfie par le froid, ſe délaie à l'air, & devient d'autant plus fluide qu'il y a plus de temps qu'elle eſt ſortie du corps de l'animal ; la liqueur ſéminale du bélier, & probablement celle du bouc & des autres animaux qui ont du ſuif, au lieu de ſe délayer à l'air, ſe durcit comme le ſuif, & perd toute ſa liquidité avec ſa chaleur. J'ai reconnu cette différence en obſervant au microſcope ces liqueurs ſéminales ; celle du bélier ſe fige quelques ſecondes après qu'elle eſt ſortie du corps, & pour y voir les molécules organiques vivantes qu'elle contient en prodigieuſe quantité, il faut chauffer le porte-objet du microſcope, afin de la conſerver dans ſon état de fluidité.

Le goût de la chair du mouton, la fineſſe de la laine, la quantité du ſuif, & même la grandeur & la groſſeur du corps de ces animaux, varient beaucoup ſuivant les différens pays. En France, le Berri eſt la province où ils ſont plus abondans ; ceux des environs de Beauvais ſont les plus gras & les plus chargés de ſuif, auſſi-bien que ceux de quelques autres endroits de la Normandie ;

ils ſont très-bons en Bourgogne; mais les meilleurs de tous ſont ceux des côtes ſablonneuſes de nos Provinces maritimes. Les laines d'Italie, d'Eſpagne, & même d'Angleterre, ſont plus fines que les laines de France. Il y a en Poitou, en Provence, aux environs de Bayonne, & dans quelques autres endroits de la France, des brebis qui paroiſſent être de races étrangères, & qui ſont plus grandes, plus fortes & plus chargées de laine que celles de la race commune: ces brebis produiſent auſſi beaucoup plus que les autres, & donnent ſouvent deux agneaux à la fois ou deux agneaux par an; les béliers de cette race engendrent avec les brebis ordinaires, ce qui produit une race intermédiaire qui participe des deux dont elle ſort. En Italie & en Eſpagne, il y a encore un plus grand nombre de variétés dans les races des brebis, mais toutes doivent être regardées comme ne formant qu'une ſeule & même eſpèce avec nos brebis, & cette eſpèce ſi abondante & ſi variée ne s'étend guère au-delà de l'Europe. Les animaux à longue & large queue qui ſont communs en Afrique & en Aſie, & auxquels les Voyageurs ont donné le nom de moutons de Barbarie, paroiſſent être d'une eſpèce différente de nos moutons, auſſi-bien que la vigogne & le lama d'Amérique.

Comme la laine blanche eſt plus eſtimée que la noire, on détruit preſque par-tout avec ſoin les agneaux noirs ou tachés; cependant il y a des endroits où preſque

toutes les brebis ſont noires, & par-tout on voit ſouvent naître d'un bélier blanc & d'une brebis blanche des agneaux noirs. En France, il n'y a que des moutons blancs, bruns, noirs & tachés; en Eſpagne, il y a des moutons roux; en Écoſſe, il y en a de jaunes: mais ces différences & ces variétés dans la couleur ſont encore plus accidentelles que les différences & les variétés des races, qui ne viennent cependant que de la différence de la nourriture & de l'influence du climat.

LA CHÈVRE.

LE BELIER.

De Seve del. Jn.e Mansard sc.

LA BREBIS.

LA CHÈVRE.

QUOIQUE les eſpèces dans les animaux ſoient toutes ſéparées par un intervalle que la Nature ne peut franchir, quelques-unes ſemblent ſe rapprocher par un ſi grand nombre de rapports, qu'il ne reſte, pour ainſi dire, entre elles que l'eſpace néceſſaire pour tirer la ligne de ſéparation; & lorſque nous comparons ces eſpèces voiſines, & que nous les conſidérons relativement à nous, les unes ſe préſentent comme des eſpèces de première utilité, & les autres ſemblent n'être que des eſpèces auxiliaires qui pourroient, à bien des égards, remplacer les premières, & nous ſervir aux mêmes uſages. L'âne pourroit preſque remplacer le cheval; & de même, ſi l'eſpèce de la brebis venoit à nous manquer, celle de la chèvre pourroit y ſuppléer. La chèvre fournit du lait comme la brebis, & même en plus grande abondance; elle donne auſſi du ſuif en quantité: ſon poil, quoique plus rude que la laine, ſert à faire de très-bonnes étoffes: ſa peau vaut mieux que celle du mouton: la chair du chevreau approche aſſez de celle de l'agneau, &c. Ces eſpèces auxiliaires ſont plus agreſtes, plus robuſtes que les eſpèces principales; l'âne & la chèvre ne demandent pas autant de ſoin que le cheval & la brebis; par-tout ils trouvent à vivre & broutent également les plantes de toute eſpèce, les herbes groſſières, les arbriſſeaux

chargés d'épines; ils ſont moins affectés de l'intempérie du climat, ils peuvent mieux ſe paſſer du ſecours de l'homme : moins ils nous appartiennent, plus ils ſemblent appartenir à la Nature; & au lieu d'imaginer que ces eſpèces ſubalternes n'ont été produites que par la dégénération des eſpèces premières, au lieu de regarder l'âne comme un cheval dégénéré, il y auroit plus de raiſon de dire, que le cheval eſt un âne perfectionné, que la brebis n'eſt qu'une eſpèce de chèvre plus délicate que nous avons ſoignée, perfectionnée, propagée pour notre utilité, & qu'en général les eſpèces les plus parfaites, ſur-tout dans les animaux domeſtiques, tirent leur origine de l'eſpèce moins parfaite des animaux ſauvages qui en approchent le plus, la Nature ſeule ne pouvant faire autant que la Nature & l'homme réunis.

Quoi qu'il en ſoit, la chèvre eſt une eſpèce diſtincte, & peut-être encore plus éloignée de celle de la brebis, que l'eſpèce de l'âne ne l'eſt de celle du cheval. Le bouc s'accouple volontiers avec la brebis, comme l'âne avec la jument, & le bélier ſe joint avec la chèvre, comme le cheval avec l'âneſſe; mais quoique ces accouplemens ſoient aſſez fréquens, & quelquefois prolifiques, il ne s'eſt point formé d'eſpèce intermédiaire entre la chèvre & la brebis, ces deux eſpèces ſont diſtinctes, demeurent conſtamment ſéparées & toujours à la même diſtance l'une de l'autre; elles n'ont donc point été altérées par ces mélanges, elles n'ont point fait de nouvelles

ſouches, de nouvelles races d'animaux mitoyens, elles n'ont produit que des différences individuelles, qui n'influent pas ſur l'unité de chacune des eſpèces primitives, & qui confirment au contraire la réalité de leur différence caractériſtique.

Mais il y a bien des cas où nous ne pouvons ni diſtinguer ces caractères, ni prononcer ſur leurs différences avec autant de certitude; il y en a beaucoup d'autres où nous ſommes obligés de ſuſpendre notre jugement, & encore une infinité d'autres ſur leſquels nous n'avons aucune lumière; car indépendamment de l'incertitude où nous jette la contrariété des témoignages ſur les faits qui nous ont été tranſmis, indépendamment du doute qui réſulte du peu d'exactitude de ceux qui ont obſervé la Nature, le plus grand obſtacle qu'il y ait à l'avancement de nos connoiſſances, eſt l'ignorance preſque forcée dans laquelle nous ſommes d'un très-grand nombre d'effets que le temps ſeul n'a pu préſenter à nos yeux, & qui ne ſe dévoileront même à ceux de la poſtérité que par des expériences & des obſervations combinées: en attendant, nous errons dans les ténèbres, ou nous marchons avec perplexité entre des préjugés & des probabilités, ignorant même juſqu'à la poſſibilité des choſes, & confondant à tout moment les opinions des hommes avec les actes de la Nature. Les exemples ſe préſentent en foule; mais ſans en prendre ailleurs que dans notre ſujet, nous ſavons que le bouc & la brebis s'accouplent & produiſent enſemble, mais

perſonne ne nous a dit encore s'il en réſulte un mulet ſtérile, ou un animal fécond qui puiſſe faire ſouche pour des générations nouvelles ou ſemblables aux premières: de même, quoique nous ſachions que le bélier s'accouple avec la chèvre, nous ignorons s'ils produiſent enſemble & quel eſt ce produit; nous croyons que les mulets en général, c'eſt-à-dire, les animaux qui viennent du mélange de deux eſpèces différentes, ſont ſtériles, parce qu'il ne paroît pas que les mulets qui viennent de l'âne & de la jument, non plus que ceux qui viennent du cheval & de l'âneſſe, produiſent rien entre eux ou avec ceux dont ils viennent: cependant cette opinion eſt mal fondée peut-être; les Anciens diſent poſitivement, que le mulet peut produire à l'âge de ſept ans, & qu'il produit avec la jument *(a)*; ils nous diſent que la mule peut concevoir, quoiqu'elle ne puiſſe perfectionner ſon fruit *(b)*; il ſeroit donc néceſſaire de détruire ou de confirmer ces faits, qui répandent de l'obſcurité ſur la diſtinction réelle des animaux, & ſur la théorie de la génération: d'ailleurs, quoique nous connoiſſions aſſez diſtinctement les eſpèces de tous les animaux qui nous avoiſinent, nous ne ſavons pas ce que produiroit leur mélange entre eux ou avec

---

(a) *Multis ſeptennis implere poteſt, & jam cum equâ conjunctus hinnum procreavit.* Ariſt. Hiſt. animal. lib. VI, cap. XXIV.

(b) *Itaque concipere quidem aliquando mula poteſt, quod jam factum eſt; ſed enutrire atque in finem perducere non poteſt. Mas generare interdum poteſt.* Ariſt. de Generat. animal. lib. II, cap. VI.

des animaux étrangers : nous ne ſommes que très-mal informés des jumars, c'eſt-à-dire, du produit de la vache & de l'âne, ou de la jument & du taureau : nous ignorons ſi le zèbre ne produit pas avec le cheval ou l'âne ; ſi l'animal à large queue, auquel on a donné le nom de mouton de Barbarie, ne produiroit pas avec notre brebis ; ſi le chamois n'eſt pas une chèvre ſauvage ; s'il ne formeroit pas avec nos chèvres quelque race intermédiaire ; ſi les ſinges diffèrent réellement par les eſpèces, ou s'ils ne ſont comme les chiens, qu'une ſeule & même eſpèce, mais variée par un grand nombre de races différentes ; ſi le chien peut produire avec le renard & le loup ; ſi le cerf produit avec la vache, la biche avec le daim, &c. Notre ignorance ſur tous ces faits eſt, comme je l'ai dit, preſque forcée, les expériences qui pourroient les décider demandant plus de temps, de ſoins & de dépenſe que la vie & la fortune d'un homme ordinaire ne peuvent le permettre. J'ai employé quelques années à faire des tentatives de cette eſpèce : j'en rendrai compte lorſque je parlerai des mulets ; mais je conviendrai d'avance qu'elles ne m'ont fourni que peu de lumières, & que la plupart de ces épreuves ont été ſans ſuccès.

De-là dépendent cependant la connoiſſance entière des animaux, la diviſion exacte de leurs eſpèces, & l'intelligence parfaite de leur hiſtoire ; de-là dépendent auſſi la manière de l'écrire & l'art de la traiter : mais puiſque nous ſommes privés de ces connoiſſances ſi néceſſaires

à notre objet ; puiſqu'il ne nous eſt pas poſſible , faute de faits , d'établir des rapports , & de fonder nos raiſonnemens , nous ne pouvons pas mieux faire que d'aller pas à pas , de conſidérer chaque animal individuellement, de regarder comme des eſpèces différentes toutes celles qui ne ſe mêlent pas ſous nos yeux , & d'écrire leur hiſtoire par articles ſéparés , en nous réſervant de les joindre ou de les fondre enſemble , dès que , par notre propre expérience, ou par celle des autres, nous ſerons plus inſtruits.

C'eſt par cette raiſon que, quoiqu'il y ait pluſieurs animaux qui reſſemblent à la brebis & à la chèvre, nous ne parlons ici que de la chèvre & de la brebis domeſtiques. Nous ignorons ſi les eſpèces étrangères pourroient produire & former de nouvelles races avec ces eſpèces communes. Nous ſommes donc fondés à les regarder comme des eſpèces différentes , juſqu'à ce qu'il ſoit prouvé par le fait , que les individus de chacune de ces eſpèces étrangères peuvent ſe mêler avec l'eſpèce commune , & produire d'autres individus qui produiroient entr'eux , ce caractère ſeul conſtituant la réalité & l'unité de ce qu'on doit appeler eſpèce , tant dans les animaux que dans les végétaux.

La chèvre a de ſa nature plus de ſentiment & de reſſource que la brebis; elle vient à l'homme volontiers , elle ſe familiariſe aiſément , elle eſt ſenſible aux careſſes & capable d'attachement ; elle eſt auſſi plus forte , plus légère , plus agile & moins timide que la brebis; elle eſt

vive, capricieuſe, laſcive & vagabonde. Ce n'eſt qu'avec peine qu'on la conduit, & qu'on peut la réduire en troupeau: elle aime à s'écarter dans les ſolitudes, à grimper ſur les lieux eſcarpés, à ſe placer, & même à dormir, ſur la pointe des rochers & ſur le bord des précipices; elle cherche le mâle avec empreſſement; elle s'accouple avec ardeur, & produit de très-bonne heure; elle eſt robuſte, aiſée à nourrir; preſque toutes les herbes lui ſont bonnes, & il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup ſur le naturel, ne paroît cependant pas dans la chèvre différer eſſentiellement de celui de la brebis. Ces deux eſpèces d'animaux, dont l'organiſation intérieure eſt preſque entièrement ſemblable, ſe nourriſſent, croiſſent & multiplient de la même manière, & ſe reſſemblent encore par le caractère des maladies, qui ſont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'eſt pas ſujette; elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au ſoleil, & s'expoſe volontiers à ſes rayons les plus vifs, ſans en être incommodée, & ſans que cette ardeur lui cauſe ni étourdiſſemens, ni vertiges; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie, mais elle paroît très-ſenſible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, leſquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la conformation du corps, que de la force & de la variété des ſenſations relatives à l'appétit & au deſir, ſont par cette raiſon beaucoup moins meſurés, beaucoup plus

vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconſtance de ſon naturel ſe marque par l'irrégularité de ſes actions ; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle ſaute, s'approche, s'éloigne, ſe montre, ſe cache, ou fuit, comme par caprice, & ſans autre cauſe déterminante que celle de la vivacité bizarre de ſon ſentiment intérieur, & toute la ſoupleſſe des organes, tout le nerf du corps ſuffiſent à peine à la pétulance & à la rapidité de ces mouvemens, qui lui ſont naturels.

On a des preuves que ces animaux ſont naturellement amis de l'homme, & que dans les lieux inhabités ils ne deviennent point ſauvages. En 1698, un vaiſſeau anglois ayant relâché à l'île de Bonaviſta, deux Nègres ſe préſentèrent à bord & offrirent *gratis* aux Anglois autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que le Capitaine marqua de cette offre, les Nègres répondirent qu'il n'y avoit que douze perſonnes dans toute l'île, que les boucs & les chèvres s'y étoient multipliés juſqu'à devenir incommodes, & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils ſuivoient les hommes avec une ſorte d'obſtination, comme les animaux domeſtiques *(b)*.

Le bouc peut engendrer à un an, & la chèvre dès l'âge de ſept mois; mais les fruits de cette génération précoce ſont foibles & défectueux, & l'on attend ordinairement que l'un & l'autre aient dix-huit mois ou deux ans avant de leur permettre de ſe joindre. Le bouc eſt un aſſez bel

(b) Voyez l'Hiſt. génér. des voyages, *tome I, page 518.*

animal,

animal, très-vigoureux & très-chaud : un ſeul peut ſuffire à plus de cent cinquante chèvres pendant deux ou trois mois ; mais cette ardeur qui le conſume ne dure que trois ou quatre ans ; & ces animaux ſont énervés, & même vieux, dès l'âge de cinq ou ſix ans. Lorſque l'on veut donc faire choix d'un bouc pour la propagation, il faut qu'il ſoit jeune & de bonne figure, c'eſt-à-dire, âgé de deux ans, la taille grande, le cou court & charnu, la tête légère, les oreilles pendantes, les cuiſſes groſſes, les jambes fermes, le poil noir, épais & doux, la barbe longue & bien garnie. Il y a moins de choix à faire pour les chèvres ; ſeulement on peut obſerver que celles dont le corps eſt grand, la croupe large, les cuiſſes fournies, la démarche légère, les mamelles groſſes, les pis longs, le poil doux & touffu, ſont les meilleures. Elles ſont ordinairement en chaleur aux mois de ſeptembre, octobre & novembre, & même pour peu qu'elles approchent du mâle en tout autre temps, elles ſont bientôt diſpoſées à le recevoir, & elles peuvent s'accoupler & produire dans toutes les ſaiſons ; cependant elles retiennent plus ſûrement en automne, & l'on préfère encore les mois d'octobre & de novembre par une autre raiſon, c'eſt qu'il eſt bon que les jeunes chevreaux trouvent de l'herbe tendre lorſqu'ils commencent à paître pour la première fois. Les chèvres portent cinq mois, & mettent bas au commencement du ſixième, elles allaitent leur petit pendant un mois ou cinq ſemaines ; ainſi l'on doit compter environ ſix mois & demi entre

le temps auquel on les aura fait couvrir, & celui où le chevreau pourra commencer à paître.

Lorsqu'on les conduit avec les moutons, elles ne restent pas à leur suite, elles précèdent toujours le troupeau; il vaut mieux les mener séparément paître sur les collines, elles aiment les lieux élevés & les montagnes, même les plus escarpées; elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut, dans les bruyères, dans les friches, dans les terreins incultes & dans les terres stériles: il faut les éloigner des endroits cultivés, les empêcher d'entrer dans les blés, dans les vignes, dans les bois; elles font un grand dégât dans les taillis; les arbres dont elles broutent avec avidité les jeunes pousses & les écorces tendres, périssent presque tous; elles craignent les lieux humides, les prairies marécageuses, les pâturages gras: on en élève rarement dans les pays de plaines; elles s'y portent mal, & leur chair est de mauvaise qualité. Dans la plupart des climats chauds, l'on nourrit des chèvres en grande quantité, & on ne leur donne point d'étable: en France, elles périroient si on ne les mettoit pas à l'abri pendant l'hiver. On peut se dispenser de leur donner de la litière en été, mais il leur en faut pendant l'hiver; & comme toute humidité les incommode beaucoup, on ne les laisse pas coucher sur leur fumier, & on leur donne souvent de la litière fraîche. On les fait sortir de grand matin pour les mener aux champs; l'herbe chargée de rosée, qui n'est pas bonne pour les moutons, fait grand bien aux chèvres.

Comme elles ſont indociles & vagabondes, un homme, quelque robuſte & quelque agile qu'il ſoit, n'en peut guère conduire que cinquante. On ne les laiſſe pas ſortir pendant les neiges & les frimats ; on les nourrit à l'étable, d'herbes & de petites branches d'arbres cueillies en automne, ou de choux, de navets & d'autres légumes. Plus elles mangent, plus la quantité de leur lait augmente ; & pour entretenir ou augmenter encore cette abondance de lait, on les fait beaucoup boire, & on leur donne quelquefois du ſalpêtre ou de l'eau ſalée. On peut commencer à les traire quinze jours après qu'elles ont mis bas; elles donnent du lait en quantité pendant quatre à cinq mois, & elles en donnent ſoir & matin.

La chèvre ne produit ordinairement qu'un chevreau, quelquefois deux, très-rarement trois, & jamais plus de quatre; elle ne produit que depuis l'âge d'un an ou dix-huit mois, juſqu'à ſept ans. Le bouc pourroit engendrer juſqu'à cet âge, & peut-être au-delà, ſi on le ménageoit davantage; mais communément il ne ſert que juſqu'à l'âge de cinq ans. On le réforme alors pour l'engraiſſer avec les vieilles chèvres & les jeunes chevreaux mâles que l'on coupe à l'âge de ſix mois, afin de rendre leur chair plus ſucculente & plus tendre. On les engraiſſe de la même manière que l'on engraiſſe les moutons; mais, quelque ſoin qu'on prenne, & quelque nourriture qu'on leur donne, leur chair n'eſt jamais auſſi bonne que celle du mouton, ſi ce n'eſt dans les climats très-chauds, où la chair du mouton eſt fade & de mauvais

goût. L'odeur forte du bouc ne vient pas de ſa chair, mais de ſa peau. On ne laiſſe pas vieillir ces animaux, qui pourroient peut-être vivre dix ou douze ans: on s'en défait dès qu'ils ceſſent de produire, & plus ils ſont vieux, plus leur chair eſt mauvaiſe. Communément les boucs & les chèvres ont des cornes; cependant il y a, quoiqu'en moindre nombre, des chèvres & des boucs ſans cornes. Ils varient auſſi beaucoup par la couleur du poil: on dit que les blanches, & celles qui n'ont point de cornes, ſont celles qui donnent plus de lait, & que les noires ſont les plus fortes & les plus robuſtes de toutes. Ces animaux, qui ne coûtent preſque rien à nourrir, ne laiſſent pas de faire un produit aſſez conſidérable; on en vend la chair, le ſuif, le poil & la peau. Leur lait eſt plus ſain & meilleur que celui de la brebis; il eſt d'uſage dans la médecine, il ſe caille aiſément, & l'on en fait de très-bons fromages: comme il ne contient que peu de parties butireuſes, l'on ne doit pas en ſéparer la crême. Les chèvres ſe laiſſent teter aiſément, même par les enfans, pour leſquels leur lait eſt une très-bonne nourriture; elles ſont, comme les vaches & les brebis, ſujettes à être tetées par la couleuvre, & encore par un oiſeau connu ſous le nom de *tete-chèvre* ou *crapaud volant*, qui s'attache à leur mamelle pendant la nuit, & leur fait, dit-on, perdre leur lait.

Les chèvres n'ont point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure; celles de la mâchoire inférieure tombent & ſe renouvellent dans le même temps & dans le même

De Seve del.   Schmits Sc.

LE BOUC.

de Seve del. Jnne Mansard Sculp

LA CHEVRE.

De Seve del.   Mag. Th. Rousselet Sculp.

LE BOUC D'ANGORA.

Deseve del.

L. Legrand Sculp.

LA CHEVRE D'ANGORA

ordre que celles des brebis; les nœuds des cornes & les dents peuvent indiquer l'âge. Le nombre des dents n'eſt pas conſtant dans les chèvres; elles en ont ordinairement moins que les boucs, qui ont auſſi le poil plus rude, la barbe & les cornes plus longues que les chèvres. Ces animaux, comme les bœufs & les moutons, ont quatre eſtomacs & ruminent: l'eſpèce en eſt plus répandue que celle de la brebis; on trouve des chèvres ſemblables aux nôtres dans pluſieurs parties du monde; elles ſont ſeulement plus petites en Guinée & dans les autres pays chauds; elles ſont plus grandes en Moſcovie & dans les autres climats froids. Les chèvres d'Angora ou de Syrie, à oreilles pendantes, ſont de la même eſpèce que les nôtres; elles ſe mêlent & produiſent enſemble, même dans nos climats: le mâle a les cornes à peu-près auſſi longues que le bouc ordinaire, mais dirigées & contournées d'une manière différente; elles s'étendent horizontalement de chaque côté de la tête, & forment des ſpirales à peu-près comme un tire-bourre. Les cornes de la femelle ſont courtes, & ſe recourbent en arrière, en bas & en avant; de ſorte qu'elles aboutiſſent auprès de l'œil, & il paroît que leur contour & leur direction varient. Le bouc & la chèvre d'Angora, que nous avons vus à la ménagerie du Roi, les avoient telles que nous venons de les décrire; & ces chèvres ont, comme preſque tous les autres animaux de Syrie, le poil très-long, très-fourni, & ſi fin qu'on en fait des étoffes auſſi belles & auſſi luſtrées que nos étoffes de ſoie.

LE COCHON,
LE COCHON DE SIAM,
ET
LE SANGLIER.

Nous mettons enſemble le cochon, le cochon de Siam & le ſanglier, parce que tous trois ne font qu'une ſeule & même eſpèce; l'un eſt l'animal ſauvage, les deux autres ſont l'animal domeſtique: & quoiqu'ils diffèrent par quelques marques extérieures, peut-être auſſi par quelques habitudes, comme ces différences ne ſont pas eſſentielles, qu'elles ſont ſeulement relatives à leur condition, que leur naturel n'eſt pas même fort altéré par l'état de domeſticité, qu'enfin ils produiſent enſemble des individus qui peuvent en produire d'autres, caractère qui conſtitue l'unité & la conſtance de l'eſpèce, nous n'avons pas dû les ſéparer.

Ces animaux ſont ſinguliers; l'eſpèce en eſt pour ainſi dire unique; elle eſt iſolée, elle ſemble exiſter plus ſolitairement qu'aucune autre, elle n'eſt voiſine d'aucune eſpèce qu'on puiſſe regarder comme principale ni comme acceſſoire, telle que l'eſpèce du cheval relativement à celle de l'âne, ou l'eſpèce de la chèvre relativement à la brebis; elle n'eſt pas ſujette à une grande variété de races comme celle du chien, elle participe de pluſieurs

eſpèces, & cependant elle diffère eſſentiellement de toutes. Que ceux qui veulent réduire la Nature à de petits ſyſtèmes, qui veulent renfermer ſon immenſité dans les bornes d'une formule, conſidèrent avec nous cet animal, & voient s'il n'échappe pas à toutes leurs méthodes. Par les extrémités il ne reſſemble point à ceux qu'ils ont appelés *ſolipèdes*, puiſqu'il a le pied diviſé; il ne reſſemble point à ceux qu'ils ont appelés *pieds-fourchus*, puiſqu'il a réellement quatre doigts au dedans, quoiqu'il n'en paroiſſe que deux à l'extérieur; il ne reſſemble point à ceux qu'ils ont appelés *fiſſipèdes*, puiſqu'il ne marche que ſur deux doigts, & que les deux autres ne ſont ni développés, ni poſés comme ceux des fiſſipèdes, ni même aſſez alongés pour qu'il puiſſe s'en ſervir. Il a donc des caractères équivoques, des caractères ambigus, dont les uns ſont apparens & les autres obſcurs. Dira-t-on que c'eſt une erreur de la Nature? que ces phalanges, ces doigts, qui ne ſont pas aſſez développés à l'extérieur, ne doivent point être comptés! Mais cette erreur eſt conſtante, d'ailleurs cet animal ne reſſemble point aux *pieds-fourchus* par les autres os du pied, & il en diffère encore par les caractères les plus frappans; car ceux-ci ont des cornes & manquent de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure; ils ont quatre eſtomacs, ils ruminent, &c. Le cochon n'a point de cornes, il a des dents en haut comme en bas, il n'a qu'un eſtomac, il ne rumine point; il eſt donc évident qu'il n'eſt ni du genre des *ſolipèdes*, ni de celui des *pieds-fourchus*; il n'eſt

pas non plus de celui des *fiſſipèdes*, puiſqu'il diffère de ces animaux non-ſeulement par l'extrémité du pied, mais encore par les dents, par l'eſtomac, par les inteſtins, par les parties intérieures de la génération, &c. Tout ce que l'on pourroit dire, c'eſt qu'il fait la nuance, à certains égards, entre les *ſolipèdes* & les *pieds-fourchus*, & à d'autres égards entre les *pieds-fourchus* & les *fiſſipèdes;* car il diffère moins des *ſolipèdes* que des autres, par l'ordre & le nombre des dents; il leur reſſemble encore par l'alongement des mâchoires, il n'a comme eux qu'un eſtomac, qui ſeulement eſt beaucoup plus grand; mais par un appendice qui y tient, auſſi-bien que par la poſition des inteſtins, il ſemble ſe rapprocher des *pieds-fourchus* ou *ruminans;* il leur reſſemble encore par les parties extérieures de la génération, & en même temps il reſſemble aux *fiſſipèdes* par la forme des jambes, par l'habitude du corps, par le produit nombreux de la génération. Ariſtote eſt le premier *(a)* qui ait diviſé les animaux quadrupèdes en *ſolipèdes*, *pieds-fourchus* & *fiſſipèdes*, & il convient que le cochon eſt d'un genre ambigu; mais la ſeule raiſon qu'il en donne, c'eſt que

(a) *Quadrupedum autem, quæ ſanguine conſtant, eadem quæ animal generant, alia multifida ſunt; quales hominis manus pedeſque habentur. Sunt enim quæ multiplici pedum fiſſurâ digitentur, ut canis, leo, panthera. Alia biſulca ſunt, quæ forcipem pro ungulâ habeant, ut oves, capræ, cervi, equi fluviatiles. Alia infiſſo ſunt pede, ut quæ ſolipedes nominantur, ut equus, mulus. Genus ſanè ſuillum ambiguum eſt; nam & in terrâ Illyriorum, & in Pæoniâ, & nonnullis aliis locis, ſues ſolipedes gignuntur.* Ariſtoſt. de Hiſt. animal. lib. II, cap. 1.

dans

dans l'Illyrie, la Pœonie & dans quelques autres lieux, il ſe trouve des cochons ſolipèdes. Cet animal eſt encore une eſpèce d'exception à deux règles générales de la Nature, c'eſt que plus les animaux ſont gros, moins ils produiſent, & que les fiſſipèdes ſont de tous les animaux ceux qui produiſent le plus; le cochon, quoique d'une taille fort au-deſſus de la médiocre, produit plus qu'aucun des animaux fiſſipèdes ou autres; par cette fécondité, auſſi-bien que par la conformation des teſticules ou ovaires de la truie, il ſemble même faire l'extrémité des eſpèces vivipares, & s'approcher des eſpèces ovipares. Enfin il eſt en tout d'une nature équivoque, ambiguë, ou, pour mieux dire, il paroîtra tel à ceux qui croient que l'ordre hypothétique de leurs idées fait l'ordre réel des choſes, & qui ne voient, dans la chaîne infinie des êtres, que quelques points apparens auxquels ils veulent tout rapporter.

Ce n'eſt point en reſſerrant la ſphère de la Nature & en la renfermant dans un cercle étroit, qu'on pourra la connoître; ce n'eſt point en la faiſant agir par des vues particulières qu'on pourra la juger, ni qu'on pourra la deviner; ce n'eſt point en lui prêtant nos idées qu'on approfondira les deſſeins de ſon Auteur: au lieu de reſſerrer les limites de ſa puiſſance, il faut les reculer, les étendre juſque dans l'immenſité; il faut ne rien voir d'impoſſible, s'attendre à tout, & ſuppoſer que tout ce qui peut être, eſt. Les eſpèces ambiguës, les productions irrégulières, les êtres anomaux ceſſeront dès-lors de nous

étonner, & ſe trouveront auſſi néceſſairement que les autres, dans l'ordre infini des choſes; ils rempliſſent les intervalles de la chaîne, ils en forment les nœuds, les points intermédiaires, ils en marquent auſſi les extrémités: ces êtres ſont pour l'eſprit humain des exemplaires précieux, uniques, où la Nature paroiſſant moins conforme à elle-même, ſe montre plus à découvert; où nous pouvons reconnoître des caractères ſinguliers, & des traits fugitifs qui nous indiquent que ſes fins ſont bien plus générales que nos vues, & que ſi elle ne fait rien en vain, elle ne fait rien non plus dans les deſſeins que nous lui ſuppoſons.

En effet, ne doit-on pas faire des réflexions ſur ce que nous venons d'expoſer ! ne doit-on pas tirer des inductions de cette ſingulière conformation du cochon ? il ne paroît pas avoir été formé ſur un plan original, particulier & parfait, puiſqu'il eſt un compoſé des autres animaux; il a évidemment des parties inutiles, ou plutôt des parties dont il ne peut faire uſage, des doigts dont tous les os ſont parfaitement formés, & qui cependant ne lui ſervent à rien. La Nature eſt donc bien éloignée de s'aſſujettir à des cauſes finales dans la compoſition des êtres; pourquoi n'y mettroit-elle pas quelquefois des parties ſurabondantes, puiſqu'elle manque ſi ſouvent d'y mettre des parties eſſentielles ! combien n'y a-t-il pas d'animaux privés de ſens & de membres ! pourquoi veut-on que dans chaque individu toute partie ſoit utile aux autres & néceſſaire au tout ! ne ſuffit-il pas, pour

qu'elles ſe trouvent enſemble, qu'elles ne nuiſent pas, qu'elles puiſſent croître ſans obſtacle & ſe développer ſans s'oblitérer mutuellement ! Tout ce qui ne ſe nuit point aſſez pour ſe détruire, tout ce qui peut ſubſiſter enſemble, ſubſiſte; & peut-être y a-t-il dans la plupart des êtres moins de parties relatives, utiles ou néceſſaires, que de parties indifférentes, inutiles ou ſurabondantes. Mais comme nous voulons toujours tout rapporter à un certain but, lorſque les parties n'ont pas des uſages apparens, nous leur ſuppoſons des uſages cachés, nous imaginons des rapports qui n'ont aucun fondement, qui n'exiſtent point dans la nature des choſes, & qui ne ſervent qu'à l'obſcurcir : nous ne faiſons pas attention que nous altérons la philoſophie, que nous en dénaturons l'objet, qui eſt de connoître le *comment* des choſes, la manière dont la Nature agit ; & que nous ſubſtituons à cet objet réel une idée vaine, en cherchant à deviner le *pourquoi* des faits, la fin qu'elle ſe propoſe en agiſſant.

C'eſt pour cela qu'il faut recueillir avec ſoin les exemples qui s'oppoſent à cette prétention, qu'il faut inſiſter ſur les faits capables de détruire un préjugé général auquel nous nous livrons par goût, une erreur de méthode que nous adoptons par choix, quoiqu'elle ne tende qu'à voiler notre ignorance, & qu'elle ſoit inutile, & même oppoſée à la recherche & à la découverte des effets de la Nature. Nous pouvons, ſans ſortir de notre ſujet, donner d'autres exemples par leſquels

ces fins que nous ſuppoſons ſi vainement à la Nature, ſont évidemment démenties.

Les phalanges ne ſont faites, dit-on, que pour former des doigts; cependant il y a dans le cochon des phalanges inutiles, puiſqu'elles ne forment pas des doigts dont il puiſſe ſe ſervir; & dans les animaux à pieds fourchus il y a de petits os *(b)* qui ne forment pas même des phalanges. Si c'eſt-là le but de la Nature, n'eſt-il pas évident que dans le cochon elle n'a exécuté que la moitié de ſon projet, & que dans les autres à peine l'a-t-elle commencé!

L'allantoïde eſt une membrane qui ſe trouve dans le produit de la génération de la truie, de la jument, de la vache & de pluſieurs autres animaux; cette membrane tient au fond de la veſſie du fœtus; elle eſt faite, dit-on, pour recevoir l'urine qu'il rend pendant ſon ſéjour dans le ventre de ſa mère: & en effet, on trouve à l'inſtant de la naiſſance de l'animal, une certaine quantité de liqueur dans cette membrane; mais cette quantité n'eſt pas conſidérable: dans la vache, où elle eſt peut-être plus abondante que dans tout autre animal, elle ſe réduit à quelques pintes, & la capacité de l'allantoïde eſt ſi grande, qu'il n'y a aucune proportion entre ces deux objets. Cette membrane, lorſqu'on la remplit d'air, forme une eſpèce de double poche en forme de croiſſant, longue de treize à quatorze pieds ſur neuf,

(b) M. Daubenton eſt le premier qui ait fait cette découverte.

dix, onze, & même douze pouces de diamètre. Faut-il pour ne recevoir que trois ou quatre pintes de liqueur, un vaiſſeau dont la capacité contient pluſieurs pieds cubes! La veſſie ſeule du fœtus, ſi elle n'eût pas été percée par le fond, ſuffiſoit pour contenir cette petite quantité de liqueur, comme elle ſuffit en effet dans l'homme & dans les eſpèces d'animaux où l'on n'a pas encore découvert l'allantoïde : cette membrane n'eſt donc pas faite dans la vue de recevoir l'urine du fœtus, ni même dans aucune autre de nos vues; car cette grande capacité eſt non-ſeulement inutile pour cet objet, mais auſſi pour tout autre, puiſqu'on ne peut pas même ſuppoſer qu'il ſoit poſſible qu'elle ſe rempliſſe, & que ſi cette membrane étoit pleine, elle formeroit un volume preſque auſſi gros que le corps de l'animal qui la contient, & ne pourroit par conſéquent y être contenue : & comme elle ſe déchire au moment de la naiſſance, & qu'on la jette avec les autres membranes qui ſervoient d'enveloppe au fœtus, il eſt évident qu'elle eſt encore plus inutile alors qu'elle ne l'étoit auparavant.

Le nombre de mamelles eſt, dit-on, relatif, dans chaque eſpèce d'animal, au nombre de petits que la femelle doit produire & alaiter : mais pourquoi le mâle, qui ne doit rien produire, a-t-il ordinairement le même nombre de mamelles! & pourquoi dans la truie, qui ſouvent produit dix-huit, & même vingt petits, n'y a-t-il que douze mamelles, ſouvent moins & jamais plus! ceci ne prouve-t-il pas que ce n'eſt point par des cauſes finales

que nous pouvons juger des ouvrages de la Nature, que nous ne devons pas lui prêter d'aussi petites vues, la faire agir par des convenances morales; mais examiner comment elle agit en effet, & employer pour la connoître tous les rapports physiques que nous présente l'immense variété de ses productions! J'avoue que cette méthode, la seule qui puisse nous conduire à quelques connoissances réelles, est incomparablement plus difficile que l'autre, & qu'il y a une infinité de faits dans la Nature, auxquels, comme aux exemples précédens, il ne paroît guère possible de l'appliquer avec succès: cependant, au lieu de chercher à quoi sert la grande capacité de l'allantoïde, & de trouver qu'elle ne sert & ne peut servir à rien, il est clair qu'on ne doit s'appliquer qu'à rechercher les rapports physiques qui peuvent nous indiquer quelle en peut être l'origine. En observant, par exemple, que, dans le produit de la génération des animaux qui n'ont pas une grande capacité d'estomac & d'intestins, l'allantoïde est ou très-petite, ou nulle; que par conséquent la production de cette membrane a quelque rapport avec cette grande capacité d'intestins, &c. de même en considérant que le nombre des mamelles n'est point égal au nombre des petits, & en convenant seulement que les animaux qui produisent le plus, sont aussi ceux qui ont des mamelles en plus grand nombre, on pourra penser que cette production nombreuse dépend de la conformation des parties intérieures de la génération; & que les mamelles étant aussi des dépendances

extérieures de ces mêmes parties de la génération, il y a entre le nombre ou l'ordre de ces parties & celui des mamelles, un rapport physique qu'il faut tâcher de découvrir.

Mais je ne fais ici qu'indiquer la vraie route, & ce n'est pas le lieu de la suivre plus loin; cependant je ne puis m'empêcher d'observer en passant, que j'ai quelque raison de supposer que la production nombreuse dépend plutôt de la conformation des parties intérieures de la génération que d'aucune autre cause; car ce n'est point de la quantité plus abondante des liqueurs séminales que dépend le grand nombre dans la production, puisque le cheval, le cerf, le bélier, le bouc & les autres animaux qui ont une très-grande abondance de liqueur séminale, ne produisent qu'en petit nombre; tandis que le chien, le chat & d'autres animaux, qui n'ont qu'une moindre quantité de liqueur séminale, relativement à leur volume, produisent en grand nombre. Ce n'est pas non plus de la fréquence des accouplemens que ce nombre dépend; car l'on est assuré que le cochon & le chien n'ont besoin que d'un seul accouplement pour produire, & produire en grand nombre. La longue durée de l'accouplement, ou, pour mieux dire, du temps de l'émission de la liqueur séminale, ne paroît pas non plus être la cause à laquelle on doive rapporter cet effet; car le chien ne demeure accouplé long-temps que parce qu'il est retenu par un obstacle qui naît de la conformation même des parties;

(*voyez la deſcription du chien*) & quoique le cochon n'ait point cet obſtacle, & qu'il demeure accouplé plus long-temps que la plupart des autres animaux, on ne peut en rien conclure pour la nombreuſe production, puiſqu'on voit qu'il ne faut au coq qu'un inſtant pour féconder tous les œufs qu'une poule peut produire en un mois. J'aurai occaſion de développer davantage les idées que j'accumule ici, dans la ſeule vue de faire ſentir qu'une ſimple probabilité, un ſoupçon, pourvu qu'il ſoit fondé ſur des rapports phyſiques, répand plus de lumière & produit plus de fruit que toutes les cauſes finales réunies.

Aux ſingularités que nous avons déjà rapportées, nous devons en ajouter une autre; c'eſt que la graiſſe du cochon eſt différente de celle de preſque tous les autres animaux quadrupèdes, non-ſeulement par ſa conſiſtance & ſa qualité, mais auſſi par ſa poſition dans le corps de l'animal. La graiſſe de l'homme & des animaux qui n'ont point de ſuif, comme le chien, le cheval, &c. eſt mêlée avec la chair aſſez également; le ſuif dans le bélier, le bouc, le cerf, &c. ne ſe trouve qu'aux extrémités de la chair; mais le lard du cochon n'eſt ni mêlé avec la chair, ni ramaſſé aux extrémités de la chair; il la recouvre par-tout, & forme une couche épaiſſe, diſtincte & continue entre la chair & la peau. Le cochon a cela de commun avec la baleine & les autres animaux cétacés, dont la graiſſe n'eſt qu'une eſpèce de lard à peu-près de la même conſiſtance, mais plus huileux que celui du cochon: ce lard, dans les

les animaux cétacés, forme auſſi ſous la peau une couche de pluſieurs pouces d'épaiſſeur, qui enveloppe la chair.

Encore une ſingularité, même plus grande que les autres, c'eſt que le cochon ne perd aucune de ſes premières dents: les autres animaux, comme le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le chien, & même l'homme, perdent tous leurs premières dents inciſives; ces dents de lait tombent avant la puberté, & ſont bientôt remplacées par d'autres: dans le cochon, au contraire, les dents de lait ne tombent jamais, elles croiſſent même pendant toute la vie. Il a ſix dents au-devant de la mâchoire inférieure, qui ſont inciſives & tranchantes; il a auſſi à la mâchoire ſupérieure ſix dents correſpondantes; mais par une imperfection qui n'a pas d'exemple dans la Nature, ces ſix dents de la mâchoire ſupérieure ſont d'une forme très-différente de celle des dents de la mâchoire inférieure: au lieu d'être inciſives & tranchantes, elles ſont longues, cylindriques & émouſſées à la pointe; en ſorte qu'elles forment un angle preſque droit avec celles de la mâchoire inférieure, & qu'elles ne s'appliquent que très-obliquement les unes contre les autres par leurs extrémités.

Il n'y a que le cochon & deux ou trois autres eſpèces d'animaux qui aient des défenſes ou des dents canines très-alongées; elles diffèrent des autres dents en ce qu'elles ſortent au-dehors & qu'elles croiſſent pendant toute la vie. Dans l'éléphant & la vache marine, elles ſont cylindriques & longues de quelques pieds; dans

le ſanglier & le cochon mâle, elles ſe courbent en portion de cercle, elles ſont plates & tranchantes, & j'en ai vu de neuf à dix pouces de longueur: elles ſont enfoncées très-profondément dans l'alvéole, & elles ont auſſi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité ſupérieure. Mais l'éléphant & la vache marine n'ont des défenſes qu'à la mâchoire ſupérieure, ils manquent même de dents canines à la mâchoire inférieure; au lieu que le cochon mâle & le ſanglier en ont aux deux mâchoires, & celles de la mâchoire inférieure ſont plus utiles à l'animal; elles ſont auſſi plus dangereuſes, car c'eſt avec les défenſes d'en bas que le ſanglier bleſſe.

La truie, la laie & le cochon coupé ont auſſi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure; mais elles croiſſent beaucoup moins que celles du mâle, & ne ſortent preſque point au dehors. Outre ces ſeize dents, ſavoir, douze inciſives & quatre canines, ils ont encore vingt-huit dents mâchelières, ce qui fait en tout quarante-quatre dents. Le ſanglier a les défenſes plus grandes, le boutoir plus fort & la hure plus longue que le cochon domeſtique; il a auſſi les pieds plus gros, les pinces plus ſéparées & le poil toujours noir.

De tous les quadrupèdes, le cochon paroît être l'animal le plus brut; les imperfections de la forme ſemblent influer ſur le naturel: toutes ſes habitudes ſont groſſières, tous ſes goûts ſont immondes, toutes ſes ſenſations ſe réduiſent à une luxure furieuſe & à

une gourmandiſe brutale, qui lui fait dévorer indiſtinctement tout ce qui ſe préſente, & même ſa progéniture au moment qu'elle vient de naître. Sa voracité dépend apparemment du beſoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de ſon eſtomac ; & la groſſièreté de ſes appétits, de l'hébétation du ſens du goût & du toucher. La rudeſſe du poil, la dureté de la peau, l'épaiſſeur de la graiſſe, rendent ces animaux peu ſenſibles aux coups: on a vu des ſouris ſe loger ſur leur dos, & leur manger le lard & la peau ſans qu'ils paruſſent le ſentir. Ils ont donc le toucher fort optus, & le goût auſſi groſſier que le toucher: leurs autres ſens ſont bons; les chaſſeurs n'ignorent pas que les ſangliers voient, entendent & ſentent de fort loin, puiſqu'ils ſont obligés, pour les ſurprendre, de les attendre en ſilence pendant la nuit, & de ſe placer au-deſſous du vent, pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin, & toujours aſſez vivement pour leur faire ſur le champ rebrouſſer chemin.

Cette imperfection dans les ſens du goût & du toucher, eſt encore augmentée par une maladie qui les rend ladres, c'eſt-à-dire, preſque abſolument inſenſibles, & de laquelle il faut peut-être moins chercher la première origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans ſa mal-propreté naturelle, & dans la corruption qui doit réſulter des nourritures infectes dont il ſe remplit quelquefois; car le ſanglier, qui n'a point de pareilles ordures à dévorer, & qui vit

ordinairement de grain, de fruits, de gland & de racines, n'eſt point ſujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette : on ne la prévient même qu'en tenant le cochon domeſtique dans une étable propre, & en lui donnant abondamment des nourritures ſaines. Sa chair deviendra même excellente au goût, & le lard ferme & caſſant, ſi comme je l'ai vu pratiquer, on le tient pendant quinze jours ou trois ſemaines, avant de le tuer, dans une étable pavée & toujours propre, ſans litière, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur & ſec, & ne le laiſſant boire que très-peu. On choiſit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair & à moitié gras.

La manière ordinaire de les engraiſſer, eſt de leur donner abondamment de l'orge, du gland, des choux, des légumes cuits & beaucoup d'eau mêlée de ſon ; en deux mois ils ſont gras, le lard eſt abondant & épais, mais ſans être bien ferme ni bien blanc ; & la chair, quoique bonne, eſt toujours un peu fade. On peut encore les engraiſſer avec moins de dépenſe dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorſque les glands tombent, & que la châtaigne & la faine quittent leurs enveloppes : ils mangent également de tous les fruits ſauvages, & ils engraiſſent en peu de temps, ſur-tout ſi le ſoir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiède mêlée d'un peu de ſon & de farine d'ivroie ; cette boiſſon les fait dormir & augmente tellement leur embonpoint, qu'on

en a vû ne pouvoir plus marcher, ni preſque ſe remuer. Ils engraiſſent auſſi beaucoup plus promptement en automne dans le temps des premiers froids, tant à cauſe de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la tranſpiration eſt moindre qu'en été.

On n'attend pas, comme pour le reſte du bétail, que le cochon ſoit âgé pour l'engraiſſer: plus il vieillit, plus cela eſt difficile, & moins ſa chair eſt bonne. La caſtration, qui doit toujours précéder l'engrais, ſe fait ordinairement à l'âge de ſix mois, au printemps ou en automne, & jamais dans le temps des grandes chaleurs ou des grands froids, qui rendroient également la plaie dangereuſe ou difficile à guérir; car c'eſt ordinairement par inciſion que ſe fait cette opération, quoiqu'on la faſſe auſſi quelquefois par une ſimple ligature, comme nous l'avons dit au ſujet des moutons. Si la caſtration a été faite au printemps, on les met à l'engrais dès l'automne ſuivante, & il eſt aſſez rare qu'on les laiſſe vivre deux ans; cependant ils croiſſent encore beaucoup pendant la ſeconde, & ils continueroient de croître pendant la troiſième, la quatrième, la cinquième, &c. année. Ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur & la groſſeur de leur corpulence, ne ſont que des cochons plus âgés, que l'on a mis pluſieurs fois à la glandée. Il paroît que la durée de leur accroiſſement ne ſe borne pas à quatre ou cinq ans: les *verrats* ou *cochons mâles* que l'on garde pour la propagation de l'eſpèce, groſſiſſent encore à cinq ou ſix ans; & plus un ſanglier eſt vieux, plus il eſt gros, dur & peſant.

La durée de la vie du ſanglier peut s'étendre juſqu'à vingt-cinq ou trente ans *(c)*. Ariſtote dit vingt ans pour les cochons en général, & il ajoute que les mâles engendrent & que les femelles produiſent juſqu'à quinze. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an, mais il vaut mieux attendre qu'ils aient dix-huit mois ou deux ans. La première portée de la truie n'eſt pas nombreuſe, les petits ſont foibles, & même imparfaits, quand elle n'a pas un an. Elle eſt en chaleur, pour ainſi dire, en tout temps; elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle ſoit pleine; ce qui peut paſſer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans preſque toutes les eſpèces, refuſe le mâle auſſitôt qu'elle a conçu. Cette chaleur de la truie, qui eſt preſque continuelle, ſe marque cependant par des accès & auſſi par des mouvemens immodérés, qui finiſſent toujours par ſe vautrer dans la boue; elle répand dans ce temps une liqueur blanchâtre aſſez épaiſſe & aſſez abondante; elle porte quatre mois, met bas au commencement du cinquième, & bientôt elle recherche le mâle, devient pleine une ſeconde fois, & produit par conſéquent deux fois l'année. La laie, qui reſſemble à tous autres égards à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la diſette de nourriture, & par la néceſſité où elle ſe trouve d'allaiter & de nourrir pendant long-temps tous les petits qu'elle a produits: au lieu qu'on ne ſouffre pas que la truie domeſtique nourriſſe tous ſes petits pendant plus de

(c) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. *Paris, 1614, page 57.*

quinze jours ou trois ſemaines; on ne lui en laiſſe alors que huit ou neuf à nourrir, on vend les autres; à quinze jours ils ſont bons à manger: & comme l'on n'a pas beſoin de beaucoup de femelles, & que ce ſont les cochons coupés qui rapportent le plus de profit, & dont la chair eſt la meilleure, on ſe défait des cochons de lait femelles, & on ne laiſſe à la mère que deux femelles avec ſept ou huit mâles.

Le mâle qu'on choiſit pour propager l'eſpèce, doit avoir le corps court, ramaſſé, & plutôt quarré que long, la tête groſſe, le groin court & camus, les oreilles grandes & pendantes, les yeux petits & ardens, le cou grand & épais, le ventre avalé, les feſſes larges, les jambes courtes & groſſes, les ſoies épaiſſes & noires: les cochons blancs ne ſont jamais auſſi forts que les noirs. La truie doit avoir le corps long, le ventre ample & large, les mamelles longues: il faut qu'elle ſoit auſſi d'un naturel tranquille & d'une race féconde. Dès qu'elle eſt pleine, on la ſépare du mâle, qui pourroit la bleſſer; & lorſqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ſes petits, & l'on a grand ſoin d'en éloigner le père, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printemps, afin que les petits naiſſant en été, aient le temps de grandir, de ſe fortifier, & d'engraiſſer avant l'hiver; mais lorſque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de novembre, afin qu'elle mette bas au mois de mars, & on la fait

couvrir une ſeconde fois au commencement de mai. Il y a même des truies qui produiſent régulièrement tous les cinq mois. La laie, qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle aux mois de janvier ou de février, & met bas en mai ou juin; elle allaite ſes petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elle les ſuit, & les empêche de ſe ſéparer ou de s'écarter, juſqu'à ce qu'ils aient deux ou trois ans; & il n'eſt pas rare de voir des laies accompagnées en même temps de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. On ne ſouffre pas que la truie domeſtique allaite ſes petits pendant plus de deux mois; on commence même, au bout de trois ſemaines, à les mener aux champs avec la mère, pour les accoutumer peu-à-peu à ſe nourrir comme elle: on les sèvre cinq ſemaines après, & on leur donne ſoir & matin du petit lait mêlé de ſon, ou ſeulement de l'eau tiède avec des légumes bouillis.

Ces animaux aiment beaucoup les vers de terre & certaines racines, comme celles de la carotte ſauvage; c'eſt pour trouver ces vers & pour couper ces racines, qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir. Le ſanglier dont la hure eſt plus longue & plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément; il fouille auſſi preſque toujours en ligne droite dans le même ſillon, au lieu que le cochon fouille çà & là, & plus légèrement. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terreins cultivés, & ne le mener que dans les bois & ſur les terres qu'on laiſſe repoſer.

On

On appelle en termes de chasse, *bêtes de compagnie*, les sangliers qui n'ont pas passé trois ans, parce que jusqu'à cet âge ils ne se séparent pas les uns des autres, & qu'ils suivent tous leur mère commune; ils ne vont seuls que quand ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des espèces de troupes, & c'est de-là que dépend leur sûreté: lorsqu'ils sont attaqués, ils résistent par le nombre, ils se secourent, se défendent; les plus gros font face en se pressant en rond les uns contre les autres, & en mettant les plus petits au centre. Les cochons domestiques se défendent aussi de la même manière, & l'on n'a pas besoin de chiens pour les garder: mais comme ils sont indociles & durs, un homme agile & robuste n'en peut guère conduire que cinquante. En automne & en hiver, on les mène dans les forêts où les fruits sauvages sont abondans; l'été, on les conduit dans les lieux humides & marécageux, où ils trouvent des vers & des racines en quantité; & au printemps on les laisse aller dans les champs & sur les terres en friche: on les fait sortir deux fois par jour, depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre; on les laisse paître depuis le matin, après que la rosée est dissipée, jusqu'à dix heures, & depuis deux heures après midi jusqu'au soir. En hiver, on ne les mène qu'une fois par jour dans les beaux temps: la rosée, la neige & la pluie leur sont contraires. Lorsqu'il survient un orage ou seulement une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de les voir déserter le troupeau

les uns après les autres, & s'enfuir en courant & toujours criant jusqu'à la porte de leur étable : les plus jeunes font ceux qui crient le plus & le plus haut; ce cri est différent de leur grognement ordinaire, c'est un cri de douleur semblable aux premiers cris qu'ils jettent lorsqu'on les garotte pour les égorger. Le mâle crie moins que la femelle. Il est rare d'entendre le sanglier jeter un cri, si ce n'est lorsqu'il se bat & qu'un autre le blesse; la laie crie plus souvent: & quand ils sont surpris & effrayés subitement, ils soufflent avec tant de violence, qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient fort gourmands, ils n'attaquent ni ne dévorent pas, comme les loups, les autres animaux ; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue: on a vu des sangliers manger de la chair de cheval, & nous avons trouvé dans leur estomac de la peau de chevreuil & des pattes d'oiseaux; mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct. Cependant on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang & de chair sanguinolente & fraîche, puisque les cochons mangent leurs petits, & même des enfans au berceau: dès qu'ils trouvent quelque chose de succulent, d'humide, de gras ou d'onctueux, ils le lèchent & finissent bientôt par l'avaler. J'ai vu plusieurs fois un troupeau entier de ces animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un morceau de terre glaise nouvellement tirée; tous lèchoient cette terre, qui n'étoit que très-légèrement onctueuse, & quelques-uns en avaloient une assez grande

quantité. Leur gourmandiſe eſt, comme l'on voit, auſſi groſſière que leur naturel eſt brutal ; ils n'ont aucun ſentiment bien diſtinct, les petits reconnoiſſent à peine leur mère, ou du moins ils ſont fort ſujets à ſe méprendre, & à teter la première truie qui leur laiſſe ſaiſir ſes mamelles. La crainte & la néceſſité donnent apparemment un peu plus de ſentiment & d'inſtinct aux cochons ſauvages ; il ſemble que les petits ſoient fidèlement attachés à leur mère, qui paroît être auſſi plus attentive à leurs beſoins que ne l'eſt la truie domeſtique. Dans le temps du rut, le mâle cherche, ſuit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus ſolitaires & les plus reculés. Il eſt alors plus farouche que jamais, & il devient même furieux lorſqu'un autre mâle veut occuper ſa place; ils ſe battent, ſe bleſſent & ſe tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuſe que quand on attaque ſes petits ; & en général, dans preſque tous les animaux ſauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorſqu'il cherche à s'accoupler, & la femelle lorſqu'elle a mis bas.

On chaſſe le ſanglier à force ouverte, avec des chiens, ou bien on le tue par ſurpriſe pendant la nuit, au clair de la lune : comme il ne fuit que lentement, qu'il laiſſe une odeur très-forte, qu'il ſe défend contre les chiens & les bleſſe toujours dangereuſement, il ne faut pas le chaſſer avec les bons chiens courans deſtinés pour le cerf & le chevreuil ; cette chaſſe leur gâteroit le nez, & les accoutumeroit à aller lentement : des

mâtins un peu dreſſés ſuffiſent pour la chaſſe du ſanglier. Il ne faut attaquer que les plus vieux, on les connoît aiſément aux traces : un jeune ſanglier de trois ans eſt difficile à forcer, parce qu'il court très-loin ſans s'arrêter, au lieu qu'un ſanglier plus âgé ne fuit pas loin, ſe laiſſe chaſſer de près, n'a pas grand peur des chiens, & s'arrête ſouvent pour leur faire tête. Le jour, il reſte ordinairement dans ſa bauge, au plus épais & dans le plus fort du bois ; le ſoir, à la nuit, il en ſort pour chercher ſa nourriture : en été, lorſque les grains ſont mûrs, il eſt aſſez facile de le ſurprendre dans les blés & dans les avoines où il fréquente toutes les nuits. Dès qu'il eſt tué, les chaſſeurs ont grand ſoin de lui couper les *ſuites,* c'eſt-à-dire, les teſticules, dont l'odeur eſt ſi forte que ſi l'on paſſe ſeulement cinq ou ſix heures ſans les ôter, toute la chair en eſt infectée. Au reſte, il n'y a que la hure qui ſoit bonne dans un vieux ſanglier, au lieu que toute la chair du marcaſſin, & celle du jeune ſanglier qui n'a pas encore un an, eſt délicate, & même aſſez fine. Celle du verrat, ou cochon domeſtique mâle, eſt encore plus mauvaiſe que celle du ſanglier ; ce n'eſt que par la caſtration & l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les Anciens *(d)* étoient dans l'uſage de faire la caſtration aux jeunes marcaſſins qu'on pouvoit enlever à leur mère, après quoi on les reportoit dans les bois :

(d) Vide Ariſt. Hiſt. animal. lib. VI, cap. XXVIII.

ces ſangliers coupés groſſiſſent beaucoup plus que les autres, & leur chair eſt meilleure que celle des cochons domeſtiques.

Pour peu qu'on ait habité la campagne, on n'ignore pas les profits qu'on tire du cochon; ſa chair ſe vend à-peu-près autant que celle du bœuf, le lard ſe vend au double, & même au triple; le ſang, les boyaux, les viſcères, les pieds, la langue, ſe préparent & ſe mangent: le fumier du cochon eſt plus froid que celui des autres animaux, & l'on ne doit s'en ſervir que pour les terres trop chaudes & trop ſèches. La graiſſe des inteſtins & de l'épiploon, qui eſt différente du lard, fait le ſain-doux & le vieux-oing. La peau a ſes uſages, on en fait des cribles, comme l'on fait auſſi des vergettes, des broſſes, des pinceaux avec les ſoies. La chair de cet animal prend mieux le ſel, le ſalpêtre, & ſe conſerve ſalée plus long-temps qu'aucune autre.

Cette eſpèce, quoiqu'abondante & fort répandue en Europe, en Afrique & en Aſie, ne s'eſt point trouvée dans le continent du nouveau monde; elle y a été tranſportée par les Eſpagnols, qui ont jeté des cochons noirs dans le continent, & dans preſque toutes les grandes îles de l'Amérique; ils ſe ſont multipliés, & ſont devenus ſauvages en beaucoup d'endroits; ils reſſemblent à nos ſangliers, ils ont le corps plus court, la hure plus groſſe, & la peau plus épaiſſe *(e)* que les cochons domeſtiques,

(e) Voyez l'Hiſt. gén. des Antilles, par le P. du Tertre, *Paris, 1667, tome II, page 295.*

qui, dans les climats chauds, ſont tous noirs comme les ſangliers.

Par un de ces préjugés ridicules que la ſeule ſuperſtition peut faire ſubſiſter, les Mahométans ſont privés de cet animal utile : on leur a dit qu'il étoit immonde, ils n'oſent donc ni le toucher, ni s'en nourrir. Les Chinois, au contraire, ont beaucoup de goût pour la chair du cochon; ils en élèvent de nombreux troupeaux, c'eſt leur nourriture la plus ordinaire, & c'eſt ce qui les a empêchés, dit-on, de recevoir la loi de Mahomet. Ces cochons de la Chine, qui ſont auſſi ceux de Siam & de l'Inde, ſont un peu différens de ceux de l'Europe; ils ſont plus petits, & ils ont les jambes beaucoup plus courtes; leur chair eſt plus blanche & plus délicate : on les connoît en France, & quelques perſonnes en élèvent; ils ſe mêlent & produiſent avec les cochons de la race commune. Les Nègres élèvent auſſi une grande quantité de cochons, & quoiqu'il y en ait peu chez les Maures, & dans tous les pays habités par les Mahométans, on trouve en Afrique & en Aſie des ſangliers auſſi abondamment qu'en Europe.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier, ſeulement il paroît que dans les pays froids, le ſanglier, en devenant animal domeſtique, a plus dégénéré que dans les pays chauds : un degré de température de plus ſuffit pour changer leur couleur; les cochons ſont communément blancs dans nos provinces ſeptentrionales de France, & même en Vivarais, tandis

De Seve del. Mad. Th. Rousselet Sculp.

LE SANGLIER.

LE COCHON DE SIAM.

De Seve del. Moitte Sculp.

LE VERRAT.

LE MARCASSIN.

De Seve del. Schmitz Sc.

LE COCHON DE LAIT.

que dans la province du Dauphiné, qui en eſt très-voiſine, ils ſont tous noirs; ceux de Languedoc, de Provence, d'Eſpagne, d'Italie, des Indes, de la Chine & de l'Amérique, ſont auſſi de la même couleur: le cochon de Siam reſſemble plus que le cochon de France au ſanglier. Un des ſignes les plus évidens de la dégénération, ſont les oreilles; elles deviennent d'autant plus ſouples, d'autant plus molles, plus inclinées & plus pendantes, que l'animal eſt plus altéré, ou, ſi l'on veut, plus adouci par l'éducation & par l'état de domeſticité; & en effet, le cochon domeſtique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues & plus inclinées que le ſanglier, qu'on doit regarder comme le modèle de l'eſpèce.

FIN du premier Volume des Quadrupèdes.